André Caroff

Mme ATOMOS CHERCHE la PETITE BÊTE

ANGOISSE

FLEUVE NOIR

ANDRE CAROFF

M^ME ATOMOS CHERCHE LA PETITE BÊTE

COLLECTION « ANGOISSE »
EDITIONS FLEUVE NOIR

69, boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e
© 1970 « EDITIONS FLEUVE NOIR », PARIS.

CHAPITRE PREMIER

Miss Dollough ne paraissait pas son âge. À soixante-douze ans, elle n'avait évidemment plus l'allure d'une jeune fille, ni même d'une jeune femme, mais elle connaissait des « vieilles » de soixante-cinq ans qui ne lui arrivaient pas à la cheville.

Il est vrai que miss Dollough prenait grand soin de sa santé et que sa vie s'était déroulée calmement, sans heurts, sous l'autorité bienveillante d'un époux militaire de carrière qui avait trépassé quelques années auparavant. Veuve, miss Dollough, bien que fort chagrinée, n'avait pratiquement rien changé à sa façon de vivre ni à ses habitudes. La mort de son mari avait été suivie d'une pension honorable et, quand la matérielle est assurée, tout est beaucoup plus facile.

Miss Dollough avait simplement sous-loué le premier étage de sa maison à un ingénieur, marié et père de trois charmants bambins, puis, se sentant un peu seule, elle avait adopté un chat. Un gros siamois fauve aux yeux verts, d'un calme souverain et d'une dignité d'évêque. Miss Dollough était positivement tombée amoureuse de lui. Elle l'avait appelé « Royal ».

Aussi, lorsque Royal fit une fugue et demeura introuvable pendant tout un long mois, miss Dollough en perdit le sommeil et l'appétit. Elle dépensa une petite fortune en annonces et avait perdu tout espoir lorsque, un lundi soir, Royal se présenta très flegmatiquement à la porte de la maison.

Miss Dollough le gronda, le prit dans ses bras, l'embrassa.

Royal miaula aimablement et alla jeter un coup d'œil vers la cuisine où se trouvait son assiette. Il était gras, visiblement en pleine forme, et son poil luisait de manière satisfaisante. Miss Dollough lui donna à manger, monta apprendre la bonne nouvelle à ses locataires. Ceux-ci firent la fête à Royal qui se laissa tripoter et caresser en faisant des mines puis, comme il était tard, tout le monde alla se coucher.

Sur son coussin, Royal avait l'air d'un gros chat content, et miss Dollough s'endormit en souriant.

Le mardi matin, à sept heures, le livreur déposa trois bouteilles de lait à la porte de la maison Dollough : une bouteille pour la veuve et son chat, les deux autres pour les Reynolds et leurs trois enfants.

À sept heures quinze, un gars des messageries balança un journal par-dessus la grille, sans descendre de voiture. Il avait de l'entraînement, et le journal arriva très exactement entre les bouteilles de lait.

À huit heures, le car effectuant le ramassage scolaire stoppa au croisement et donna un coup d'avertisseur. Cinq écoliers sortirent des maisons voisines et coururent jusqu'au car. Le chauffeur fit son pointage sur son carnet journalier, nota que les Reynolds étaient absents et démarra.

De nos jours, chacun vit égoïstement, et personne ne s'inquiéta outre mesure devant les volets clos de la maison Dollough. Pourtant, cela était diablement anormal. D'ordinaire, miss Dollough se levait tôt, partait faire son footing et une gamme de mouvements d'assouplissement dans le parc voisin, puis revenait en trottant allègrement. C'était d'ailleurs à cause de cela et de sa coquetterie que les gens disaient *miss* Dollough, au lieu de *la veuve* Dollough…

À neuf heures trente-cinq, le chef de Reynolds téléphona au domicile de ce dernier, afin de connaître les raisons de son absence. Personne ne répondit à ses appels. Il afficha sa mine des mauvais jours, se jura de passer un savon à son collaborateur et se plongea dans le travail.

Voilà : miss Dollough n'avait pas effectué son footing, les enfants n'étaient pas allés à l'école, leur père manquait à ses devoirs pour la première fois depuis dix ans, et tout le monde s'en fichait éperdument !

À six heures du soir, les volets de la maison étaient toujours fermés, les trois bouteilles de lait et le journal n'avaient pas été ramassés et la vie continuait comme si de rien n'était. Depuis le matin, le facteur avait glissé le courrier dans la boîte aux lettres ; un représentant en aspirateurs et appareils électroménagers avait longuement sonné à la porte ; puis, vers le soir, un camarade de classe de Bob Reynolds, agissant à la demande de son instituteur, avait également essayé la sonnette, mais rien ne se produisit jusqu'au passage du cop Edwards.

Cela faisait deux fois qu'il passait devant la maison de miss Dollough, au cours de ses rondes de routine dans le quartier. La troisième fois, aux

environs de dix-neuf heures, il estima bizarre que les volets soient encore fermés, et que les bouteilles, ainsi que le journal, n'aient pas été utilisés par la veuve et ses locataires. Il franchit la grille, traversa le gazon et posa son doigt sur la sonnette. Il entendit clairement les sonneries, insista vainement, contourna l'habitation en s'épongeant le front, car cette fin de journée était chaude et orageuse.

Derrière, il y avait un petit potager, des outils de jardinage, une balançoire et une fenêtre entrouverte. Edwards s'en approcha, appela avant de risquer un œil par la fente verticale séparant les battants. C'était une cuisine comme toutes les cuisines, mais une odeur curieuse frappa les narines d'Edwards. Il renifla, trouva que ça sentait la viande avariée ou le chou pourri, puis, la seconde suivante, il changea d'avis et paria pour du poisson pas frais.

Quoi qu'il en soit, viande, chou ou poisson, Edwards avait le devoir d'intervenir du fait de cette fenêtre entrouverte. En l'absence des occupants, un rôdeur pouvait parfaitement pénétrer dans l'habitation et rafler de l'argent ou des objets de valeur. Il réfléchissait à ce qu'il devait faire quand, sans doute poussée par un invisible courant d'air, l'odeur lui arriva en grosses bouffées. Cette fois, Edwards tressaillit. Après quinze ans dans la police, il savait reconnaître les remugles particuliers que dégage un cadavre.

Il fit demi-tour, sortit du jardin, marcha jusqu'à la borne d'appel située au carrefour.

Vingt minutes plus tard, deux inspecteurs munis d'un mandat se glissaient dans la cuisine. Au rez-de-chaussée, ils trouvèrent la veuve Dollough, morte dans son lit éclaboussé de sang. À première vue, elle avait été égorgée à l'aide d'une arme curieuse, peu coupante mais plutôt « déchirante », comme une scie ou une râpe à fromage, par exemple.

Au premier étage, les policiers découvrirent la famille Reynolds, également réduite à l'état de cadavres, gorges béantes, mais là, il y avait des empreintes de pattes sanglantes sur les lits, sur la moquette beige et sur le palier.

Les inspecteurs téléphonèrent à leur central. D'abord, les photographes, puis le médecin légiste. L'enquête ne débuterait que par la suite.

*

* *

Ce même jour, vers vingt heures, les policiers savaient, de façon certaine, que la veuve Dollough et ses locataires avaient été victimes d'un animal sauvage possédant des crocs et des griffes solides. Cela pouvait être un petit puma ou une petite panthère, ou tout autre mammifère carnassier de la famille des félidés. L'on pensa également qu'il pouvait s'agir d'un chat, à cause des empreintes sanglantes, mais la chose paraissait tellement invraisemblable que cette hypothèse fut assez vite écartée.

D'ailleurs, il fallait reconnaître qu'un certain mystère régnait sur cette affaire. L'animal, si animal il y avait réellement, était indubitablement doué d'une intelligence supérieure. Tuer six personnes, même endormies, avec une telle précision, relevait pratiquement de la magie. Il n'y avait pas eu de lutte, et cela était stupéfiant, compte tenu du fait que le fauve en question n'était pas suffisamment puissant pour donner la mort d'un seul coup de crocs ou de griffe, mais qu'il avait plutôt « grignoté » la gorge de ses victimes. Le mot faisait frémir. Néanmoins, il traduisait fidèlement la vérité.

Alors ?

*

* *

Tandis que les policiers se posaient des questions, Margaret Anderson épluchait des pommes de terre devant la fenêtre de sa kitchenette. Le temps était orageux et l'on transpirait même en demeurant immobile. Dans le jardin, Robert Anderson avait grand mérite à tondre la pelouse. Mais, comme son bungalow était le plus petit du quartier, le jeune ingénieur mettait un point d'honneur à ce qu'il fût le mieux entretenu.

La tondeuse ronflait allègrement, et l'herbe volait en dégageant une odeur enivrante. Robert termina le coin situé dans l'angle de la clôture, pivota et se trouva en face d'un gros chat paisiblement assis sur son derrière. C'était un siamois fauve aux immenses yeux verts qui semblait s'être subitement matérialisé dans le jardin des Anderson. Robert arrêta le moteur de la tondeuse, essuya son front ruisselant et dit :

— Qu'est-ce que tu fiches là, mon gros ?

Naturellement, il ne s'attendait pas à ce que le siamois lui répondît. Le chat resta immobile, mais Margaret demanda, depuis sa cuisine :

— À qui parles-tu, Robert ?

— Nous avons une visite. Viens voir.

Margaret abandonna ses pommes de terre, passa dans le jardin par la porte-fenêtre du living, vit le chat qui la regardait. Tout de suite, elle sut qu'il n'appartenait pas à l'une de ses voisines. Margaret connaissait tous les chats et les chiens du secteur, mais n'avait évidemment pas la moindre chance d'avoir déjà vu Royal qui venait de loin.

— Il n'a pas l'air sauvage, constata Robert.

Margaret se pencha, caressa Royal qui bomba le dos et vint se frotter à ses jambes. Margaret le prit dans ses bras, le trouva très lourd mais le porta jusqu'à la cuisine où elle lui servit une tasse de lait.

— En tout cas, remarqua Robert, il n'a pas l'air de mourir de faim. Il est gras comme un moine !

Comme le jour baissait, il alluma les quatre appliques de la cuisine, gratta le dos de Royal avant de sortir pour ranger la tondeuse dans la remise. Margaret reprit l'épluchage des pommes de terre en épiant le siamois du coin de l'œil. La fenêtre était toujours ouverte et le chat pouvait parfaitement reprendre sa route s'il le désirait. Avant de se marier, la jeune femme avait eu un chat. Elle savait qu'il ne faut pas brusquer cet animal particulièrement susceptible, ni l'empêcher de partir en chasse. Royal liquida la tasse de lait, sauta sur un siège garni d'un coussin, se coucha en rond et ferma les yeux.

Robert revint un instant plus tard, se lava les mains.

— Il ne s'en fait pas, ton protégé, dit-il en fronçant les sourcils. Tu as l'intention de l'adopter ?

— Ne commence pas à grogner ! pria Margaret en mettant la table. On n'adopte pas un chat s'il a envie de s'en aller…

— Okay ! Je crois que nous allons avoir un pensionnaire. Il se trouve bien ici, c'est visible à l'œil nu. J'espère qu'il gagnera sa soupe en nous débarrassant des rats qui hantent la remise…

Ils ne parlèrent plus de Royal pendant le repas, et celui-ci ne bougea pas d'un centimètre. Il donnait l'impression d'être épuisé et l'était effectivement. Après avoir quitté la maison Dollough, il avait traversé la

ville du nord au sud, et cela représentait une sacrée balade. Dans un wagon stationnant sur une voie de garage, il avait fait sa toilette et s'était totalement débarrassé des taches de sang qui maculaient encore ses pattes, ses moustaches et son ventre, puis, après un bref somme, il s'était remis en route. Selon toute apparence, son arrivée chez les Anderson n'avait rien de calculé.

Margaret fit la vaisselle, rejoignit son mari qui regardait un spectacle de variétés à la télévision. Un instant coula, et Royal se glissa à son tour dans le living, hésita, sauta finalement sur les genoux de Robert.

Ronronnements, petits miaulements plaintifs, etc.

Royal attaquait habilement sa campagne de séduction.

Le lendemain matin, Robert se rendit à son travail. Margaret fit le ménage et Royal disparut très exactement pendant cinq heures et trente minutes. Margaret pensait qu'elle ne le reverrait plus lorsque l'animal sauta par-dessus la clôture et se coula dans la kitchenette. La jeune femme tenta de le caresser mais, par un incompréhensible caprice, le chat refusa obstinément de se laisser approcher, se réfugia finalement sur l'armoire de la chambre où Margaret ne pouvait l'atteindre.

Sa bouderie persista jusqu'au retour de Robert, vers dix-neuf heures quinze. Alors, il consentit à descendre de son perchoir et se comporta normalement.

Puis M^me^ Hubsher, la plus proche voisine des Anderson, se présenta à l'heure du repas et demanda à Margaret de lui prêter un demi-verre de vinaigre. M^me^ Hubsher nota la présence du gros siamois, mais se tint soigneusement au large. Elle détestait les chats, dit avec une certaine aigreur que « ce sont des bêtes de malheur et que son chien briserait volontiers les reins de celui-ci s'il le rencontrait de l'autre côté de la clôture ».

À la suite de quoi Margaret lui répondit vertement que son chien réveillait tout le quartier de ses hurlements hystériques et que, s'il brisait les reins de son chat, elle, Margaret Anderson, se ferait un plaisir de lui expédier un bon coup de fusil dans le train arrière.

Très fâchée, M^me^ Hubsher s'en alla en laissant le verre de vinaigre sur la table et en assurant qu'elle ne remettrait plus jamais les pieds dans cette maison.

Margaret était ennuyée, mais Robert se tenait les côtes et finissait par avoir mal au ventre à force de rire. Il ne pouvait pas voir la « mère Hubsher » en peinture et estimait que ce serait une bonne chose que de ne plus la rencontrer à tous les instants dans sa propre maison.

Les Anderson prirent leur repas dans la kitchenette au moment où l'orage qui menaçait depuis deux jours éclatait enfin. Cela amena un peu de fraîcheur et calma les nerfs des habitants de Casper (Wyoming), mais le siamois se hérissa curieusement et ses poils prirent une extraordinaire teinte métallique. Il se cacha sous la table, n'y resta que quelques secondes, se faufila dans le living en fouettant l'air de sa queue, revint se blottir sur les genoux de Robert et poussa un miaulement positivement déchirant.

— Du calme, mon vieux, lui dit Robert en le caressant. Ce n'est rien qu'un nuage râpé qui vient de craquer.

— Laisse-le tranquille, conseilla Margaret. Si tu l'agaces, il va te donner un coup de griffe.

— Lui ? Penses-tu ! Il est doux comme un agneau… N'empêche qu'il sent une drôle d'odeur ! Regarde, on dirait que ses poils dégagent une espèce de poudre !

Margaret se pencha, vit distinctement que le pelage du félin produisait une sorte d'impalpable poussière quand son mari le caressait. Cela avait une odeur particulière que la jeune femme ne parvenait pas à identifier.

Elle renifla profondément.

— D.D.T. ? questionna Robert.

— Non. On dirait plutôt un mélange d'éther et de chloroforme.

Robert rit de bon cœur.

— Voilà la laborantine qui réapparaît ! ironisa-t-il en faisant allusion au métier de sa femme. Pauvre chat ! À ce compte, il devrait dormir comme un sonneur !

La chose en resta là et, comme d'habitude, les Anderson s'assirent face à la télévision après que Margaret eut fait sa vaisselle. Ce soir du mercredi comportait un programme consacré aux nouvelles régionales, et un bon quart d'heure de l'émission fut consacré au « mystère de la maison Dollough ».

C'était très bon, sur le plan de l'information, mais, sur celui de l'enquête policière proprement dite, les téléspectateurs comprenaient d'emblée que

l'on n'avait pas progressé d'un pas. Puis le commentateur chutait dans le mélo, parlait d'une créature inconnue et extrêmement sanguinaire qui se nourrissait du sang de ses victimes… À l'en croire, on revenait au temps des vampires ! C'était idiot, mais passionnant, et les Anderson passèrent un bon moment avant de succomber à une irrésistible envie de dormir.

Robert coupa la télé et entraîna Margaret vers la chambre à coucher qui était située au rez-de-chaussée. De ses yeux verts, Royal les observa tandis qu'ils se déshabillaient, montra sa langue rose, fit jouer ses griffes et s'étendit de tout son long sur le divan.

Margaret jeta un regard dans le living, enfila une nuisette diaphane et fit mine de fermer la porte.

— Ah ! non, protesta son mari d'une voix déjà lointaine. Si tu fermes la porte, nous allons étouffer, là-dedans…

Il enfonçait sa tête dans l'oreiller, s'endormait.

Margaret hésita, laissa finalement la porte grande ouverte et se coucha. Elle éteignit la lampe de chevet, s'installa confortablement et plongea immédiatement dans un profond sommeil.

Le temps passa.

Les postes de télévision et les lumières s'éteignirent partout, dans le quartier, et le silence rendit la ville muette.

Puis, vers une heure du matin, Royal s'éveilla, s'étira, se leva et sauta sur le sol. Lentement, il se dirigea vers la chambre des Anderson, se ramassa et bondit sur le lit…

CHAPITRE II

M^me^ Hubsher était une brave femme et regretta tout de suite la dispute qui lavait opposée à Margaret Anderson. Elle passa sa matinée du jeudi à guetter l'apparition de sa voisine et, comme elle n'avait pas vu partir Robert Anderson, commença à s'inquiéter dès dix heures.

À dix heures trente, et comme le bungalow restait désespérément silencieux, M^me^ Hubsher se décida. Elle contourna la clôture, pénétra sur le terrain des Anderson et frappa carrément à la porte. À cet instant précis, son chien se mit à hurler. Après, M^me^ Hubsher l'avait enfermé dans la remise, afin d'éviter qu'un incident ne se produisît entre lui et le chat de ses voisins, et voilà que ce sale cabochard se manifestait juste à l'ouverture du rapprochement envisagé par sa maîtresse !

M^me^ Hubsher grogna, afin de bien montrer qu'elle réprouvait ces hurlements, au cas où Margaret aurait écouté derrière sa porte, et elle frappa de nouveau. À sa quatrième tentative sans réponse, elle avança jusqu'à la fenêtre de la kitchenette, encore entrouverte, et sursauta en découvrant les traces sanglantes sur son rebord. Instantanément, une association d'idées se fit dans l'esprit de la femme, entre ces traces et l'émission de la veille sur le « mystère de la maison Dollough ».

Sur la pelouse, les traces n'étaient pas visibles, mais, à l'intérieur du bungalow, elles marquaient le carrelage de la kitchenette, celui du living dont M^me^ Hubsher apercevait une large portion. Gorge serrée, prête à fuir, la femme cria :

— Madame Anderson !

Personne ne lui répondit, et les hurlements du chien redoublèrent. En raison des circonstances, M^me^ Hubsher sut de façon certaine que son chien hurlait à la mort. Elle recula, sortit et fila comme un trait vers son téléphone…

*

* *

On retrouva Margaret et Robert Anderson égorgés dans leur lit, exactement comme l'avaient été la veuve Dollough et la famille Reynolds, et l'enquête préliminaire faillit s'égarer sur une voie de garage, parce que Robert Anderson et John Reynolds exerçaient la même profession. Puis on admit que ce détail était secondaire. Les deux hommes étaient ingénieurs, mais ne travaillaient pas dans la même entreprise et ne détenaient aucun secret d'Etat. Donc, restaient les traces sanglantes…

On questionna M^me^ Hubsher qui répondit :

— Oui, mes voisins avaient un chat depuis peu. Un gros siamois à l'air féroce qui venait de je ne sais où…

Alors, l'un des policiers se rappela que la veuve Dollough avait perdu un chat répondant à la description que venait de faire M^me^ Hubsher. Seulement, d'après les voisins de la vieille dame, ce fameux chat n'était jamais revenu chez sa maîtresse. Pourtant, les traces de pattes relevées chez Anderson étaient semblables à celles laissées dans la maison Dollough et, bien que ceci parût démentiel, il fallait bien commencer à soupçonner Royal !

Chez feu la veuve Dollough, on trouva une photographie représentant Royal et, le soir même, les habitants de Casper eurent la surprise de voir, en première page de leur journal régional, la photographie d'un chat de qui l'on disait en caractères gras : *Il s'appelle Royal. Il a déjà égorgé huit personnes*. *Abattez-le à vue !*

C'était à se frapper la tête contre les murs.

*

* *

En raison de la pluie qui était tombée pendant la nuit du mercredi au jeudi, les chiens de la brigade spéciale ne parvinrent pas à repérer la piste de Royal au-delà de la clôture du bungalow. Les hommes de la fourrière se

mirent en chasse et, par la presse et tous les autres moyens d'information, les autorités de Casper mobilisèrent les habitants de la ville.

Quelqu'un offrit une prime pour la peau du chat, si bien que Royal devint très vite l'objet d'une poursuite fantastique. En différents points de la ville, l'on tua une douzaine de siamois que l'on se dépêcha de ramener au commissariat central pour toucher la prime, mais il s'avéra qu'aucun d'eux n'était Royal. La Société protectrice des animaux s'en mêla, ainsi que les propriétaires des chats injustement abattus, et tous ces gens firent paraître un communiqué affirmant qu'un animal domestique ne pouvait être l'auteur de crimes aussi atroces. Selon eux, la police avait inventé cet odieux prétexte afin de dissimuler son impuissance.

L'assassin de la veuve Dollough, des Reynolds et des Anderson était évidemment un homme !

Pendant ce temps, Royal, qui faisait décidément la preuve d'une intelligence peu commune, évitait tous les pièges tendus en travers de sa route et arrivait silencieusement dans la cour d'un atelier désaffecté situé à proximité de Children's Home. Jadis, et cela ne datait que d'un an, un certain David Millay, qui fabriquait des récipients en plastique, avait brusquement débauché son personnel et, pour raison de santé, s'était résigné à une fermeture provisoire.

Depuis, l'atelier était désert, se couvrait de poussière et de toiles d'araignée, à l'abri de ses hauts murs et de sa grille que la rouille commençait à piquer.

Royal se glissa dans un trou, traversa l'atelier, se faufila entre deux planches disjointes et déboucha dans l'ancien bureau de David Millay où un petit homme jaune, affreusement laid, manœuvrait du bout des doigts un appareil hérissé de six antennes télescopiques. En apercevant Royal, le petit homme grimaça un sourire, mais n'articula pas un seul mot. Il tourna simplement un bouton et Royal alla docilement s'étendre à sa place, entre un énorme boxer et un perroquet au merveilleux plumage.

Tout autour de la pièce, sous la table, sur les vieux classeurs, il y avait d'autres animaux endormis. Des rats, des singes, des chats, des chiens et des oiseaux, portant tous une étiquette où figuraient le nom et l'adresse de leur propriétaire. Domestiquées, ces petites bêtes n'étaient naturellement pas dangereuses. Néanmoins, il fallait admettre que chaque espèce

possédait son arme d'attaque et de défense : un bec robuste, des crocs puissants, des griffes tranchantes…

Le petit homme jaune n'avait visiblement aucun problème en ce qui concernait ses locataires. Tout ce petit monde faisait bon ménage dans un étonnant silence.

La présence de rats surprenait, mais cela paraissait moins extraordinaire quand l'on savait qu'ils appartenaient à la famille des ondatras, originaires d'Amérique du Nord, très proches du castor, intelligents et facilement domesticables.

Le petit homme s'étendit sur une paillasse posée à même le sol et piqua un somme jusqu'à vingt heures. Après quoi il s'approcha du boxer, lui retira son étiquette et lui boucla un collier autour du cou. Somnolent, le chien se laissait faire avec une grande passivité. Il ne marqua aucun recul quand le Japonais pulvérisa sur lui une poudre grise dont l'odeur rappelait l'éther, mais se dressa lorsque l'homme commuta un bouton de l'appareil aux six antennes.

Le Japonais régla le cadran de son émetteur, précéda le chien jusqu'à la grille qu'il entrebâilla. L'animal passa sur le trottoir et s'éloigna en trottinant dans la nuit tombante.

*

* *

Chez les Hopper, on avait perdu tout espoir. Gib avait disparu depuis trois semaines et demeurait introuvable, malgré son collier portant son nom et l'adresse de ses maîtres, dans McKinley Street, non loin de North Washington Park.

Gib avait trois mois quand les Hopper l'avaient adopté. À présent, il approchait de ses huit ans. Lorsqu'un chien vit depuis aussi longtemps dans une maison, il fait partie de la famille et son absence crée un grand vide. Comme la veuve Dollough l'avait fait pour Royal, les Hopper s'étaient servis des petites annonces sans plus de résultat, et il avait fallu cette occasion pour qu'ils se rendissent compte du nombre d'animaux qui disparaissaient depuis un certain temps, à Casper.

Ce soir-là, vers vingt et une heures, les Hopper et leurs trois grands enfants étudiaient sur une carte l'itinéraire de leurs prochaines vacances. Dans la pièce voisine, Mary, trois ans, et Joan, cinq ans, dormaient déjà depuis une heure.

Ray Hopper traça une ligne rouge, fit deux croix et dit :

— Nous partirons le mardi, à l'aube naissante. Le soir, nous serons au camp de Sinks où j'ai retenu une place pour la caravane…

— Moi, fit Gary, j'aurais mieux aimé le camp de Fox.

En tant qu'aîné, il n'était jamais d'accord et se croyait obligé de contester les décisions de son père. D'ailleurs, les vacances en famille commençaient à lui peser. Il avait des copains qui partaient en groupe pour un camp « terrible » du côté de Provo. Garçons et filles, dans deux camps voisins, pour quinze jours ! Et il allait manquer ça !

— Toi, coupa le père, tu voleras de tes propres ailes quand tu auras dix-huit ans. En attendant, tu suis le peloton. Donc, d'abord Sinks, puis…

Un bref aboiement lui coupa la parole. Il en resta le crayon en l'air. Sa femme et ses enfants se statufièrent.

— Bon sang ! fit Gary. On dirait Gib !

— Ne dis pas de bêtises, protesta sa sœur. Un chien ne revient pas tout seul, après trois semaines ! D'ailleurs, je suis certaine que Gib est passé sous un camion.

Gary haussa les épaules et marcha vers la porte qu'il ouvrit.

Immédiatement, Gib se rua dans le living en jappant et en remuant la queue. May Hopper se mit à pleurer de joie, et Ray Hopper dit, pour cacher son émotion :

— Bougre de sale cabot ! Où étais-tu allé traîner ?

Les enfants se mirent à hurler de contentement, si bien que les petites s'éveillèrent et vinrent voir ce qui se passait. Gib fut tripoté, caressé, *respiré*, et hérita d'une soupe qui aurait bourré un tigre jusqu'à la gueule. Pendant une bonne heure, on discuta à perte de vue sur ce que Gib avait pu fabriquer pendant ces trois dernières semaines. Comme il était gras, apparemment en pleine forme, on estima qu'il avait dû être ramassé par un ami des bêtes auquel il avait finalement faussé compagnie pour revenir chez lui.

Puis Gib alla se coucher dans son coin favori, et le père qui se sentait les paupières lourdes, expédia tout le monde au lit, passa son pyjama et ordonna l'extinction des feux.

En s'endormant, il se demandait si les chiens étaient tolérés, au camp de Sinks.

*

* *

Ce fut la mère de May Hopper qui découvrit les sept cadavres, le vendredi matin, à dix heures. La pauvre femme en perdit la raison, et la nouvelle explosa comme une bombe dans Casper, avant de se répandre sur la totalité du territoire des Etats-Unis.

Cette fois, l'affaire devenait sérieuse, car, et ce n'était pas là le moins stupéfiant, Ray Hopper exerçait également le métier d'ingénieur. Cependant, ceci dit, il était clair que les Hopper n'avaient pas été égorgés par un chat, mais par un chien à la mâchoire particulièrement puissante.

Tout de suite, les inspecteurs connurent l'existence de Gib, le boxer, et furent évidemment frappés par le fait que, tout comme Royal, le chien avait disparu quelques semaines auparavant pour ne pas réapparaître. Ils se renseignèrent, apprirent que Gib portait un collier gravé, estimèrent anormal que l'animal ait, à la fois, échappé aux chasseurs de la fourrière et aux habitants de Casper. Perdu, un chien comme celui-là devait fatalement être recueilli et, par voie de conséquence, être rendu à ses maîtres légitimes.

Néanmoins, si l'on savait que les Hopper avaient été victimes d'une puissante mâchoire de chien, rien n'indiquait avec certitude que ce chien fût le leur. Puis, pour tout embrouiller, il y avait le fait indéniable que Reynolds, Anderson et Hopper étaient tous trois ingénieurs et que, à ce stade, on ne pouvait plus songer à une coïncidence.

— Tout ceci ne tient pas debout, décréta le chef Wyatt, dont le bon sens était connu. Je veux bien qu'un chat et un chien deviennent enragés, mais je refuse de croire qu'ils puissent faire la différence entre un ingénieur et un vendeur de journaux ! Dans cette affaire, quelqu'un de très malin cherche à nous faire prendre des vessies pour des lanternes !

Etrangement, et alors que cela s'imposait, nul ne pensa à M^me^ Atomos ! La sinistre femme s'était évaporée depuis un peu plus de quatre mois, au Mexique, plus précisément dans la province de Sonora, et n'avait plus donné signe de vie depuis cette date. De là à imaginer sa mort, il n'y avait qu'un pas que les optimistes franchirent sans perdre de temps.

Le chef Wyatt n'avait pas d'opinion sur la question. Casper se trouvait, de toute façon, très éloigné du Mexique. Puis, pour quelle raison particulière M^me^ Atomos aurait-elle décidé de s'attaquer à cette petite ville du Wyoming ?

Bref, le chef Wyatt passa à côté de la vérité, malgré son bon sens, et peut-être à cause de lui, et s'attacha essentiellement à déterminer les rapports ayant pu exister entre Hopper, Anderson et Reynolds.

L'enquête démontra rapidement que les trois hommes, bien qu'exerçant la même profession, ne se connaissaient pas, ne s'étaient jamais rencontrés et que ni la femme ni les enfants de l'un n'avaient fréquenté, même épisodiquement, la femme ou les enfants des deux autres.

En outre, Royal n'appartenait pas aux Reynolds, mais à la veuve Dollough. Puis les Anderson ne possédaient pas d'animal avant l'arrivée de ce siamois (qui n'était peut-être pas le chat que l'on croyait), et les Hopper, bien qu'égorgés par un chien et en ayant perdu un, n'avaient sûrement pas été tués par le même !

C'était affreusement tordu et compliqué !

Mais tout à fait dans le style de M^me^ Atomos…

— Recensez-moi tous les ingénieurs de Casper, ordonna le chef Wyatt qui essayait avant tout de garder sa tête sur ses épaules, et voyez s'ils possèdent des animaux.

Mine de rien, il venait de frapper en plein dans la cible !

Ce même vendredi, aux environs de dix-huit heures, les hommes de Wyatt rentrèrent au central avec une liste complète des ingénieurs travaillant et logeant à Casper. Ils étaient encore vingt-deux, tous mariés et pères de familles. En dehors de cette situation familiale, de leur profession, ils avaient aussi un remarquable point commun : tous, sans aucune exception, avaient perdu un animal domestique au cours du mois écoulé !

Chiens, chats, singes, oiseaux, rats ondatras. Vingt-deux petites bêtes perdues dans des circonstances mystérieuses, ayant fait l'objet de

recherches sérieuses et demeurant introuvables !

Le chef Wyatt sentit instantanément que cela le dépassait.

Chronologiquement parlant, Royal avait disparu le premier, et Wyatt lui donna le numéro un. Gib fut doté du numéro deux, car les Hopper l'avaient perdu une semaine plus tard. Après quoi le mouvement s'était accéléré au point que chaque jour avait vu la disparition d'un animal.

Le numéro trois était un singe appartenant à un certain Arthur Chapin. Le numéro quatre était un perroquet, à Jim Freemont, etc.

— Logiquement, dit l'adjoint du chef Wyatt, la famille Chapin va prochainement passer de vie à trépas.

— Pas sûr, grogna Wyatt. Le mécanisme n'est pas prouvé.

— Vous faites allusion à Anderson, chef ?

— Oui.

— Ils représentent l'exception qui confirme la règle, assura l'adjoint. Ils n'avaient pas d'enfant, pas d'animal domestique. Alors, on leur a expédié Royal.

Le chef Wyatt leva un œil rêveur et demanda :

— Vous vous sentez bien, Walter ? Vous dites : « On leur a expédié Royal », comme si cela coulait de source ! Savez-vous seulement que le chat est le seul animal auquel un dresseur ne peut apprendre des tours ?

— À la télé, j'ai vu…

— Ouais ! À la télé, hein ? explosa Wyatt que toute cette histoire commençait à tanner. Vous avez vu un chat se balader sur une planche, dans *Mission impossible !* Vous avez vu un chat dans un film de Disney ! Mais avez-vous déjà vu ou entendu parler d'un chat égorgeant huit personnes pratiquement sur commande ? Allons, Walter, soyons réalistes !

— *Okay !* soyons réalistes, rétorqua l'adjoint, et envisageons que le singe des Chapin revienne ce soir chez ses maîtres, qu'il pique sa crise et qu'il étrangle ou égorge toute la famille…

Wyatt haussa les épaules.

— Grotesque ! lâcha-t-il. Je ne crois pas que la veuve Dollough, les Reynolds, les Anderson et les Hopper aient réellement été victimes d'un chat ou d'un chien ! C'est évidemment ce que l'on tente de nous faire croire, et vous marchez ! Vous êtes le genre de type qui gobe tout ! Tenez,

Walter, si vous voulez mon avis, je puis vous dire que nous avons très certainement affaire à un fou. Il s'en prend aux ingénieurs, mais c'est un hasard et il aurait tout aussi bien pu s'attaquer à vous ou à moi. Peut-être que c'est un maniaque qui déteste les animaux et ceux qui s'en occupent… Peut-être que…

Wyatt pouvait tout imaginer. Jamais il ne frôlerait la vérité, à moins que M^me^ Atomos ne lui enfonce la tête sous l'eau pour le convaincre.

CHAPITRE III

La tête sous l'eau, Wyatt l'eut dès le samedi matin en apprenant que la famille Chapin venait d'être retrouvée à l'état de cadavres. Selon toute évidence, un singe était passé par-là, et ses crocs avaient provoqué un véritable carnage. Du sang, il y en avait jusqu'au plafond, sur les murs et sur l'un des balcons. Ainsi, l'on pouvait suivre les traces de l'animal pendant un certain temps, sur le trottoir, puis elles disparaissaient brusquement, sans raison.

— Le mystère s'épaissit ! constata Walter.

— Rien du tout ! râla le chef Wyatt. Un type a embarqué le singe dans une bagnole qui stationnait ici, et cela se comprend. En voyant cette bête se balader en pleine nuit dans les rues de Casper, une patrouille de police aurait forcément eu une réaction ! Incroyable ! Comment des animaux peuvent-ils…

Il s'interrompit soudain en apercevant le visage énigmatique de M^me^ Atomos, de l'autre côté de la rue. L'affiche était collée sur une palissade. Elle était en partie déchirée, et l'un de ses coins claquait à tous vents, mais la sinistre femme dardait encore son regard sombre sur la maison Chapin. Des affiches comme celle-ci, on en avait collé des centaines de mille à travers les Etats-Unis et, comme tout le monde, le chef Wyatt s'y était habitué. Ce matin, le visage de M^me^ Atomos prenait à ses yeux une nouvelle signification.

Walter vit l'expression de son chef, suivit son regard et se sentit pâlir.

— Bon sang ! chef, vous ne croyez pas que…

Le restant de sa phrase lui resta dans la gorge. Wyatt se tourna vers lui et dit, d'une voix incertaine :

— Je n'en sais rien, Walter, mais avant d'alerter les gars du F.B.I., il nous faudrait une preuve. Nous aurions bonne mine si un vétérinaire déclarait

que plusieurs cas de rage ont été constatés à Casper ou dans les environs !

— Une preuve ? Comment voulez-vous l'obtenir ?

Wyatt eut un geste d'impuissance.

— En capturant le chat de la veuve Dollough, le chien des Hopper ou le singe des Chapin, il est évident que nous saurions à quoi nous en tenir, mais je crois que cela est impossible, n'est-ce pas ?

Walter opina.

— C'est apparemment impossible en ce qui les concerne, et je ne vois qu'un moyen.

— Lequel ?

— Après les Chapin, et si l'ordre chronologique est respecté, voici venu le tour des Freemont. Théoriquement, leur perroquet devrait réapparaître dans la nuit du samedi au dimanche, c'est-à-dire ce soir. Etablissons une discrète surveillance de leur maison. Nous verrons bien si le perroquet revient tout seul ou si quelqu'un le ramène en voiture, à proximité de l'habitation.

D'emblée, Wyatt accepta la suggestion de son adjoint. Mais, pour donner à l'idée une note personnelle, il fit également le nécessaire pour assurer la protection de tous les autres ingénieurs résidant à Casper.

Le samedi soir, dès dix-neuf heures, des policiers en civil rôdaient un peu partout dans la ville, et plus particulièrement autour des points chauds ou susceptibles de le devenir à brève échéance, tandis que Wyatt et son adjoint s'occupaient de la maison des Freemont.

Dans le cas précis, Wyatt n'avait pas été par quatre chemins. Laissant Walter au-dehors, il s'était présenté à Jim Freemont et à sa femme en disant :

— J'appartiens à la police de Casper. Voici ma carte. Je suis ici ce soir parce que je pense que votre perroquet ne va pas tarder à revenir.

C'était une curieuse entrée en matière, mais les Freemont n'eurent pas un sourire. Comme chacun à Casper, ils n'ignoraient rien des drames inexplicables survenus au cours de la semaine écoulée. En outre, ils avaient déjà été interrogés par des policiers à propos du perroquet et commençaient à se sentir dans la peau de condamnés à mort.

— Asseyez-vous, dit Jim Freemont, et passez la soirée avec nous si ça vous chante. Avez-vous dîné ?

— Non, mais je n'ai pas l'intention de le faire, répondit Wyatt, d'un ton sec.

— Excusez-moi, je pensais…

— Pensez avant tout à votre sécurité, coupa Wyatt. Je suis certain que vous ne croyez pas réellement que votre perroquet puisse être dangereux. Vous le connaissez, vous l'avez depuis des années et vous n'imaginez pas un instant que son bec se transforme subitement en une espèce de crochet capable de vous crever les yeux pendant votre sommeil !

— Oh ! fit M^me^ Freemont. Ce que vous dites est terrible !

Wyatt la dévisagea froidement.

— Rappelez-vous comment les collègues de votre mari ont trouvé la mort, et vous verrez les choses en face, madame ! Eux et les leurs n'ont certainement pas éprouvé la moindre crainte en retrouvant leur animal familier. Cependant, les faits sont là, n'est-ce pas ?

À partir de ce moment, l'ambiance devint plus lourde. Les Freemont et leurs deux enfants se turent. Une menace planait sur eux et, parce qu'invraisemblable, faisait naître une peur très proche de la panique. Si le perroquet s'était brutalement matérialisé dans la pièce, Wyatt était sûr que M^me^ Freemont et ses enfants auraient hurlé.

Le temps coula, la nuit tomba.

Dans sa voiture, Walter surveillait la rue, relevait le numéro de tous les véhicules qui stoppaient auprès de la maison Freemont. Son carnet ne se remplissait d'ailleurs pas très vite. Le quartier était calme et la circulation, un instant assez dense en raison des départs en week-end, devenait de plus en plus fluide à mesure que l'heure tournait.

À vingt-deux heures, Jim Freemont allumait la dernière cigarette de son paquet quand le perroquet surgit de l'ombre et vint se poser sur le dossier d'une chaise.

Cela avait été si rapide, si surprenant, malgré l'avertissement de Wyatt, que personne ne bougea. L'oiseau pencha la tête et lança une sorte de ricanement. Puis il vola vers son perchoir, se posa et se mit immédiatement en boule.

M^me^ Freemont voulut se lever, mais Wyatt dit :

— Restez assise, je vous prie… Monsieur Freemont, voulez-vous l'attacher ?

Jim Freemont s'avança vers le perchoir. Il était équipé d'une chaîne légère, terminée par un bracelet réglable et destinée à retenir l'oiseau, afin qu'il ne répande pas ses déjections dans toute la maison. Jim tendit la main, boucla le bracelet autour de la patte du perroquet qui ne manifesta aucun mécontentement et dit, en regardant Wyatt :

— Si c'est ça que vous traitez d'animal sauvage…

Les enfants murmurèrent et M^me^ Freemont remarqua :

— Il est comme d'habitude, et vous ne me ferez jamais croire qu'il pourrait nous crever les yeux…

— Examinez-le bien, demanda Wyatt en s'adressant à Jim Freemont, et voyez s'il n'a vraiment rien de changé.

Jim inspecta l'oiseau de très près pendant un long moment et finit par dire :

— Il lui manque quelques plumes sur le crâne et il ne sent pas très bon mais, à part cela, je n'ai rien à signaler.

— Que sent-il ? insista Wyatt.

Jim se pencha, renifla, fronça les sourcils.

— Tiens ! dit-il, c'est bizarre, mais je trouve qu'il sent le chloroforme ! Ses plumes paraissent aussi être couvertes de poussière…

Le chef Wyatt approcha, mais resta tout de même assez loin du perchoir pour demander :

— Normal que l'on trouve de la poussière sur les plumes d'un oiseau qui vient d'accomplir un long vol ?

— Bien sûr que non ! Mais comment savez-vous qu'il vient de faire un long trajet ?

— Je n'en sais rien, je le présume. Depuis que vous l'avez perdu, je suppose que vous avez dragué le quartier. Donc, et puisque ce perroquet n'était pas dans les environs, nous pouvons en déduire qu'il vient de plus loin. Seulement, à cause de cette poussière, ne serait-il pas plus raisonnable de penser que quelqu'un l'a libéré sous votre fenêtre ? Et cette odeur de chloroforme, c'est normal ?

Les Freemont s'entre-regardèrent. Alors qu'ils se rassuraient, Wyatt faisait naître pour la seconde fois de la soirée le doute dans leur esprit. Le policier reprit :

— Puis vous avez dit que votre perroquet avait quelques plumes de moins sur le crâne. Comment cela se fait-il ?

— Ma foi, répondit Jim, je n'en sais fichtre rien ! Vous ne croyez pas avoir tendance à dramatiser ?

Wyatt montra les dents.

— La veuve Dollough, les Reynolds, les Anderson et les Hopper ont tous été égorgés pendant leur sommeil ! Votre oiseau sent le chloroforme ! Est-ce que vous comprenez, à la fin ?

Il était d'autant plus hargneux qu'il venait seulement de comprendre lui-même !

Jim Freemont haussa les épaules.

— Absolument démentiel ! lâcha-t-il sans pouvoir retenir un bâillement. Restez ici toute la nuit si vous voulez, moi, je vais me coucher.

Wyatt le retint par le bras.

— Sommeil, Freemont ? s'enquit-il d'un ton mielleux.

— Ouais !

— Et avant de renifler votre satané oiseau, vous étiez en forme ! À quelle heure vous couchez-vous, d'habitude ?

— Vers minuit, dit Jim dont les yeux se fermaient.

— *Okay !* asseyez-vous. Nous allons voir si vous tenez le coup. Allons, un effort, Freemont ! Non ! Ne vous endormez pas !… Freemont !

L'homme ne répondit pas et n'eut aucune réaction quand le chef Wyatt le secoua sans ménagement.

— Qu'est-ce qu'il a ? s'inquiéta sa femme.

— Pas d'énervement ! pria Wyatt. Votre mari a proprement été drogué en respirant de trop près le perroquet. Un instant, voulez-vous ?

Il ouvrit la porte principale, fit signe à Walter. L'adjoint accourut, entra, sursauta en apercevant le perroquet sur son perchoir.

— Comment est-il arrivé là ? demanda-t-il.

— Par la fenêtre, le renseigna Wyatt. Mais – et cela est beaucoup plus instructif – Jim Freemont que voici a respiré son plumage, et voyez ce qui lui est tombé sur les yeux ! Imaginez ce qui se serait produit si toute la famille en avait fait autant et que l'oiseau eût été libre !

D’avoir compris le mécanisme des drames le rendait un tantinet lyrique et lui donnait une fâcheuse tendance à anticiper sur des événements *probables* mais qui, en somme, ne s’étaient pas encore produits. Walter le lui dit avec diplomatie :

— Ce perroquet a l’air bien tranquille, non ?

— Ah ! triompha M^me^ Freemont, qu’est-ce que je disais !

Désormais sûr de son affaire, Wyatt lui aurait volontiers expédié une paire de baffes. Mais il savait trop bien que rien ne saurait convaincre la femme. Il s’assit confortablement et déclara :

— Parfait ! Nous allons attendre le réveil du fauve. Préparez-vous à une longue veillée, madame Freemont. D’après les rapports des médecins légistes, les collègues de votre époux et leurs familles ont été tués entre minuit et quatre heures du matin. À votre place, j’enverrais les enfants au lit.

La femme sut qu’elle n’avait aucune chance de se débarrasser de ce policier têtu. Puis, la curiosité était en elle, et elle avait la conviction que le sommeil la fuirait tant que cette ahurissante histoire ne serait pas éclaircie.

Elle alla coucher les enfants, mit les pieds de Jim sur une chaise, lui cala la tête sur un oreiller et, malgré tout bonne joueuse, proposa de la bière à Wyatt et Walter qui acceptèrent.

À une heure du matin, le perroquet dormait toujours.

Wyatt téléphona au central, puis à sa femme, pour dire qu’il ne rentrerait que très tard. Puis Walter en fit autant, et M^me^ Freemont ouvrit d’autres bouteilles de bière. Avec ce perroquet qui dormait et Jim qui ronflait comme une toupie hollandaise, la scène avait quelque chose de grotesque, et Wyatt n’y était pas insensible. À vrai dire, il commençait à se demander s’il ne se trompait pas. De temps à autre, il surprenait le regard complice qu’échangeaient Walter et M^me^ Freemont. Ils étaient tous deux contre lui, c’était clair !

À deux heures du matin, le perroquet fit « Rouaaa » en sourdine et ouvrit les yeux. Il se secoua, battit des ailes, décocha un violent coup de bec à son perchoir, puis examina les lieux d’un œil de plus en plus rond.

— Restez tranquilles, souffla Wyatt. Il doit croire que nous dormons.

Walter et M^me^ Freemont se figèrent, et Wyatt serra plus fort la crosse de son 38 que le rebord de la table dissimulait.

Le perroquet prit son élan, tenta de décoller, mais fut stoppé par la chaîne et revint se poser en criant furieusement. Plumes hérissées, yeux exorbités, ailes battantes, il avait soudain l'allure d'un oiseau de proie.

Sur sa chaise, M^me^ Freemont devenait livide.

— Il devient fou ! lâcha-t-elle. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état.

Le perroquet se tourna vers elle, émit un son affreux, s'élança avec une force que l'on sentait absolument disproportionnée par rapport à sa taille et son poids. Le perchoir bascula, donnant ainsi du mou à la chaîne, et l'oiseau atterrit sur les genoux de M^me^ Freemont. La femme hurla sous les coups de bec, et Wyatt n'eut que le temps de repousser le perchoir du pied déchaîné, l'oiseau dansait sur place en poussant des cris terrifiants, mais la chaîne et le poids du perchoir l'empêchaient maintenant d'attaquer.

Sur le seuil de la chambre, bouche bée, les enfants assistaient à ce spectacle stupéfiant, regardaient le chef Wyatt qui, 38 au poing, suivait attentivement la danse sauvage du perroquet.

Cela dura cinq longues minutes, puis l'oiseau cessa de battre des ailes, poussa un cri plaintif et se coucha. Il tenta de se relever, y parvint presque, puis tomba foudroyé.

Wyatt s'avança avec précaution, retourna le perroquet du bout de sa chaussure et dit :

— *Okay !* Walter, vous pouvez téléphoner au central. Demandez un vétérinaire. Cette bête est morte, et je veux savoir ce qu'elle a dans le ventre !

*

* *

Le perroquet fut d'abord soigneusement examiné et l'on préleva quelques échantillons de la poudre qu'il portait. Après un passage au labo, la poudre se révéla être une composition nouvelle, à base d'éther, extrêmement volatile et formant, avec d'autres produits non identifiés, un somnifère particulièrement virulent.

Ceci établi, le vétérinaire chercha d'abord pour quelle raison l'oiseau avait succombé aussi rapidement et trouva non moins rapidement que sa

mort était due à une sorte de traumatisme crânien.

Wyatt rigola et haussa cavalièrement les épaules.

— Une sorte de traumatisme crânien ? râla-t-il. Ça veut dire quoi, au juste ?

Le vétérinaire en avait trop vu pour se froisser, surtout quand on le tirait du lit à trois heures du matin pour autopsier un perroquet !

— Cela veut dire que cet oiseau a reçu un coup sur la tête, et qu'il en est mort. Voyez par vous-même.

Wyatt se pencha, ne vit qu'un magma sanglant, se releva.

— J'étais présent quand il est tombé, et je puis vous affirmer que personne ne l'a frappé.

— Oh ! cela n'était pas utile. Il a pu heurter un obstacle en plein vol et…

— Non, coupa Wyatt. Ça ne s'est pas passé comme ça.

Il expliqua avec force détails la scène invraisemblable à laquelle il avait assisté chez les Freemont, mais, bien qu'intrigué par le comportement peu commun de l'oiseau, le vétérinaire resta sur ses positions.

— Regardez, conseilla-t-il, et vous comprendrez que le crâne de cet oiseau a littéralement éclaté sous un choc d'une violence terrible. Sa cervelle est en bouillie, et qu'il ait été foudroyé n'a rien d'étonnant !

— Dans ce cas, objecta Wyatt, pourquoi n'y a-t-il aucune trace de choc sur son plumage ?

— Pardon ! Ici, vous pouvez constater qu'il lui manque quelques plumes !

— Il portait cette marque avant de revenir chez ses maîtres, dit le chef Wyatt. Jim Freemont m'a confirmé la chose peu de temps après le retour de son perroquet.

Le vétérinaire resta muet un instant et dit finalement :

— Alors, il faut croire que l'oiseau a effectivement heurté un obstacle dehors, et que l'effet du choc ne s'est fait sentir que plus tard. Tout bien pesé, cette explication me conviendrait mieux, car elle justifierait la démence dont le perroquet semblait faire preuve. J'ai déjà vu des cas semblables, au cours de ma carrière et, pour mieux me faire comprendre, je crois utile de transposer sur le plan humain. Après un accident de la route, un homme peut se relever, refuser tout secours parce qu'il se sent bien, et

mourir subitement quelques heures ou quelques jours plus tard. Cela arrive souvent et…

Wyatt le laissa discourir. En son for intérieur, il était persuadé que le perroquet était mort parce qu'il ne pouvait tuer les Freemont…

CHAPITRE IV

Le dimanche matin, Wyatt se leva tard. Il s'était couché à cinq heures, avait dormi en lançant des ruades dans les jambes de sa femme, se retournant toutes les dix minutes et discutant interminablement, comme un candidat à la présidence.

Les traits tirés, la mine sombre, il écouta la radio, lut le journal. On ne parlait que des événements de Casper, mais les journalistes étaient en retard d'un wagon, puisqu'ils ignoraient encore l'histoire du perroquet des Freemont. Wyatt s'enferma dans un silence profond, se concentra.

Demain, au plus tard mardi, il serait contraint de céder le pas au F.B.I., si, entre-temps, il ne parvenait pas lui-même à élucider le mystère. Que des animaux égorgent des humains n'était certes pas un crime fédéral, et aucun règlement n'obligeait Wyatt à s'effacer au profit des *G'men.* Mais, sachant ce qu'il savait et soupçonnant, à tort ou à raison, M^me^ Atomos, il se sentait moralement engagé.

L'après-midi, il laissa sa femme et ses enfants prendre la voiture et, une fois seul, se plongea dans un dossier formé de coupures de journaux relatant la plupart des interventions de M^me^ Atomos contre les U.S.A.

Pendant ce temps, une voiture noire roulait doucement dans les rues quasiment désertes de Casper. Un petit homme jaune, affreusement laid, la pilotait. C'était probablement un touriste amateur de souvenirs, car il s'arrêtait souvent, pointait un gros appareil photographique sur un objectif, prenait un cliché et repartait au hasard des rues et des avenues.

Personne ne fit spécialement attention à lui, mais, si un observateur avait enregistré ses faits et gestes, il eût été intéressant de noter que ce petit Japonais ne photographiait que les gens promenant un chien. En outre, l'appareil qu'il utilisait était d'un modèle peu courant, apparemment assez vétuste et, en tout cas, très éloigné de la fameuse miniaturisation nippone.

L'homme « travailla » de treize heures jusqu'à la nuit tombante, « photographia » une bonne trentaine de chiens, rangea finalement son appareil et continua de rouler sans but précis à travers Casper. Puis, à la nuit noire, il dirigea sa voiture vers Children's Home, la glissa dans une ruelle sombre qui ne contenait aucun immeuble d'habitation, et stoppa devant une grille que la rouille commençait à piquer.

Cinq minutes plus tard, après avoir garé sa voiture dans un hangar, il pénétrait dans l'ancien bureau de David Millay et y retrouvait Royal, Gib et tous les autres animaux profondément et artificiellement endormis.

Naturellement, le perroquet manquait à l'appel, mais ce n'était qu'un détail sans grande importance. À l'aide de son émetteur à six antennes télescopiques, le petit Japonais avait fait le nécessaire pour que le grand projet de M^me^ Atomos demeure *top-secret*.

*

* *

Brush était un chien berger de six ans, pesant approximativement trente-cinq kilos et ayant victorieusement participé à des concours, avant que son maître ne se fatigue de le balader, sans grand profit, dans tout le Wyoming.

Des médailles et des certificats, c'est bien joli, mais les voyages coûtent cher. Surtout quand on est employé municipal et qu'on a une femme impotente dont l'état nécessite des soins constants et onéreux. Donc, maintenant, Louis Donahue se contentait de promener Brush sur le boulevard, quand il ne travaillait pas. C'était ce qu'il avait fait, ce dimanche après-midi, et cela n'aurait eu aucune conséquence fâcheuse si Brush n'avait été, précisément, le premier chien photographié par le petit Japonais.

Depuis l'instant précis où le petit Japonais avait appuyé sur le déclencheur de son gros appareil, Brush, sans le savoir et à l'insu des Donahue, portait dans le crâne un minuscule morceau de métal pas plus gros qu'une tête d'épingle.

Cet engin était le résultat de cinq ans d'efforts de la part du docteur Miwa que M^me^ Atomos avait mobilisé dans son laboratoire de l'île San Esteban, perdue au milieu du golfe de Californie. Avec une infinie patience, le vieux docteur Miwa avait réussi à recréer le fameux cerveau-moteur des

premières années Atomos, mais en lui apportant une fantastique amélioration, sur le plan technique ainsi que sur celui de l'encombrement. Possédant toutes les qualités de l'ancien cerveau-moteur, ce super-minicerveau avait, de surcroît, l'avantage de s'autodétruire si le sujet ne répondait pas à ses impulsions.

Du même coup, il provoquait infailliblement la mort foudroyante du sujet, sans laisser de traces.

Jadis, il fallait procéder à une trépanation, pour doter un sujet d'un cerveau-moteur. Maintenant, le super-minicerveau s'implantait par projection, grâce à une poussée d'air comprimé. L'arme de lancement avait l'allure d'un appareil photographique et possédait une grande précision. Néanmoins, cette précision n'avait qu'une valeur relative car, même si le super-minicerveau pénétrait en n'importe quel point du corps de la victime choisie, il remontait automatiquement jusqu'au cerveau en quelques heures, en suivant le cours de la circulation sanguine, et s'immobilisait. Une fois installé au milieu des zones sensorielles, sensitives et motrices, le microscopique appareil agissait à la façon d'un ordinateur, si bien que chaque neurone obéissait à ses stimulations.

Après des essais en laboratoire, M^me^ Atomos abordait un second stade du genre « travaux pratiques », aussi bien pour faire la main de ses opérateurs que pour démontrer l'efficacité de l'appareil sous n'importe quel climat et en n'importe quelle circonstance.

Brush était donc le premier sujet de la série d'expériences « Dimanche », nom de code : « Plein Air », qui devait permettre une plus large utilisation du super-minicerveau.

Brush, ainsi que les vingt-neuf autres chiens « photographiés » par le petit opérateur de M^me^ Atomos, se tint tranquille jusqu'à vingt et une heures. Puis le Japonais manipula son émetteur à six antennes. Les ondes radio s'envolèrent vers le récepteur de chaque super-minicerveau qui émit une suite de stimulations irrésistibles.

Chez les Donahue, Brush bondit brusquement sur ses pattes, montra les crocs, gronda et attaqua ses maîtres avec une incroyable sauvagerie. Louis Donahue fut saisi à la gorge bien avant de comprendre que son chien devenait enragé et, quand il songea à se défendre, il ne lui restait plus qu'un souffle de vie que la puissante mâchoire éteignit d'un seul claquement.

Quant à Esther Donahue, clouée à son fauteuil d'infirme et n'émettant que de faibles cris, elle ne fut qu'une simple formalité, un sucre, pour l'animal soudain animé d'une force supérieure et d'un invincible désir de tuer.

Après quoi Brush sauta à travers la fenêtre qui vola en éclats et, comme le logement des Donahue était situé au quatrième étage de l'immeuble, s'écrasa sur le trottoir où il demeura raide mort. Instantanément, percevant que l'animal ne répondait plus à ses stimulations, le super-minicerveau se fit littéralement sauter, en provoquant une hémorragie interne dans le crâne du chien, mais en détruisant à jamais les traces de ses maléfiques effets.

Ailleurs, les choses se déroulèrent avec des variantes, mais l'opération « Plein Air » fut un succès sur toute la ligne pour le docteur Miwa, âme damnée de M^{me} Atomos. Une vingtaine de personnes perdirent la vie, douze chiens se tuèrent ou furent tués par le super-minicerveau ou la main de l'homme, mais les survivants se répandirent dans Casper et attaquèrent les passants attardés. Là encore, il y eut une dizaine de victimes avant que la police n'intervienne au fusil et à la mitraillette, tirant à vue sur les chiens qui, loin de se dérober, attaquaient toujours avec une formidable agressivité.

Finalement, le calme retomba sur Casper. Toutes les bêtes « enragées » avaient été abattues, et on transporta leurs dépouilles jusqu'au laboratoire de la police, sur les ordres du chef Wyatt. Ce dernier commençait à avoir sa petite idée sur la question et téléphona sans tarder au central F.B.I., de Cheyenne qui contacta Washington.

Alors, en ricanant, le petit Japonais redémarra allègrement l'opération « Ingénieurs » !

*

* *

Raide, morose, planqué derrière ses lunettes comme un révolutionnaire derrière un drapeau noir, James Edward Evans étudiait avec méfiance le rapport du chef Wyatt que le bureau de Cheyenne venait de lui faire parvenir.

D'emblée, J.E.E., était contre.

Tranquille depuis quatre mois et voulant croire à la disparition totale et définitive de M^me^ Atomos, le chef du *Fédéral Bureau of Investigation* voyait d'un très mauvais œil un policier de seconde zone se mêler de tirer le signal d'alarme. Ce type, Wyatt, prétendait tout bonnement que l'organisation Atomos renaissait de ses cendres et que Casper était sous le coup d'une insidieuse attaque menée par des animaux certainement téléguidés !

Wyatt parlait de Royal, de Gib, du singe des Chapin, du perroquet des Freemont, traçait un tableau saisissant de cette dernière nuit au cours de laquelle une trentaine de chiens étaient devenus des tueurs. Mais – et c'était la raison de l'incrédulité de J.E.E. – le chef Wyatt était dans l'incapacité de fournir la preuve de ses élucubrations.

En fin de compte, J.E.E., haussa les épaules, laissa tomber le rapport dans un profond tiroir et alluma son premier cigare de la journée.

Pour être tout à fait juste, il faut dire que James Edward Evans ne péchait pas par négligence, car, périodiquement, la psychose Atomos s'emparait des Américains, et un tas de gens très sincères déclaraient avoir vu la sinistre femme dans un taxi, en train, au cinéma ou au drugstore du coin. Si un incendie éclatait, si une vieille maison s'écroulait, si un navire faisait naufrage, si un avion s'écrasait, il se trouvait toujours quelqu'un pour jurer que M^me^ Atomos était sur les lieux quelques secondes auparavant.

J.E.E., expédia les affaires courantes jusqu'à dix heures, puis, à dix heures cinq, le téléphone vibra. J.E.E., décrocha, aboya son nom, se calma en reconnaissant la voix de Beffort.

— *Hullo !* Comment allez-vous, Smith ? demanda-t-il.

— Bien, assura Beffort. Dites, Evans, avez-vous écouté la radio ou lu les journaux, ce matin ?

— Non, je ne fais jamais cela. Quand, par hasard, j'ai cinq minutes de liberté, je colle mes talons sur mon bureau et je fume un cigare en pensant à mes prochaines vacances. Mes responsabilités sont…

— Si ce que je soupçonne se confirme, coupa Beffort, vous n'aurez pas de vacances cette année ! Il se passe de drôles de choses à Casper, dans le Wyoming.

— Quoi ? Vous aussi ?

— Comment ça ? Ne me dites pas que vous étiez au courant et que vous n'avez pas réagi ! Depuis que M^me^ Atomos nous a semés au Mexique, il ne s'est rien produit d'aussi important ! Saviez-vous que les animaux deviennent enragés, à Casper ?

Evans soupira.

— Je le sais depuis mon arrivée ici, ce matin. J'ai justement en main le rapport d'un flic nommé Wyatt.

— Que dit-il ?

— Oh ! il n'y va pas avec le dos de la cuillère ! Selon lui, les animaux en question sont téléguidés par les membres de l'organisation Atomos ! Ça vous épate ?

— Non. J'ai suivi cette affaire de très près, depuis le début, c'est-à-dire depuis la mort de miss Dollough et de ses locataires, et les conclusions de ce Wyatt me paraissent assez logiques.

— Logiques ! explosa Evans. Allons donc ! Wyatt prétend que les animaux sont téléguidés, mais avoue également que nul appareil n'a été retrouvé dans leur dépouille ! Or, je connais mes classiques aussi bien que vous, Smith ! À moins de disposer de pouvoirs surnaturels, M^me^ Atomos devrait fatalement utiliser son fameux cerveau-moteur pour diriger les animaux de Casper à sa guise ! D'accord ?

— D'accord, admit flegmatiquement Smith Beffort, mais ne venez-vous pas de parler de pouvoirs surnaturels ?

— C'était une image.

Beffort eut un petit rire sans joie et dit :

— Vous êtes atteint d'incrédulité chronique, Evans ! Pour ma part, je donnerais ma tête à couper que M^me^ Atomos a découvert un moyen surnaturel ou non de téléguider les animaux de Casper. Et ce n'est qu'un début ! Ce qui s'applique à des animaux peut, sans grandes modifications, s'appliquer à l'homme, dans quatre-vingts pour cent des cas. Je serais curieux de voir votre mine quand vous apprendrez que tous les habitants de Casper sont devenus des robots !

J.E.E., avala sa salive, et cela fit : « Cloc ».

Rien que d'y penser, il en avait la chair de poule ! Une minute plus tôt, il était un fonctionnaire tranquille, bien payé, fumant un bon cigare en rêvant

de brochets et de truites. Maintenant, son ventre gargouillait, son cœur battait et un filet de sueur lui dégringolait le long de l'échine.

— Vous ne parlez pas sérieusement, Smith ? espéra-t-il, d'un ton cassé.

— Si vous le croyez réellement, rétorqua Beffort, changeons de conversation. De toute manière, je prends l'avion pour Casper dans une heure, avec Mie et Yosho.

Evans resta muet et, le devinant catastrophé, Beffort dit :

— Manque de tonus, Evans ?

— Pas du tout ! Pourquoi ?

— La vague impression que vous avez perdu de votre mordant au cours du long entracte que M^me^ Atomos a provoqué. Je me trompe ?

— Certainement ! protesta J.E.E., non sans indignation.

— Tant mieux ! apprécia Beffort. Il faut que vous soyez en pleine possession de vos moyens pour la bagarre qui se prépare. Plus les temps de repos de M^me^ Atomos sont longs, et plus ses interventions sont redoutables. À Casper, je peux vous prédire que ça va saigner !

Evans se sentit devenir faible. Bon sang ! Mais qu'est-ce qu'il avait ? Il ne l'aurait avoué pour rien au monde, mais il chutait depuis quelques jours dans un étrange état dépressif, sursautait au moindre bruit et avait un mal fou à contrôler ses nerfs.

À l'autre bout du fil, Smith s'étonnait des silences de son chef. Habituellement, Evans se montrait extrêmement volubile. Au début de cette conversation, il avait d'ailleurs très convenablement soutenu sa réputation, puis, en entendant parler de robots, il s'était manifestement effondré. Smith ne l'avait pas rencontré depuis un bon mois. Il se pouvait que, depuis, Evans ait pris un coup de vieux.

— Depuis quand êtes-vous cloué derrière votre bureau ? demanda-t-il.

— Heu !… deux ou trois ans, je ne sais plus.

— Cela remonte à la mort du Singe, le renseigna Smith qui avait une mémoire remarquable. Donc, en quatre ans, vous n'avez pas pris un seul jour de congé. Quelquefois, vous avez couché dans votre bureau en vous contentant d'un sandwich et d'une tasse de café pour tout repas. Croyez-vous pouvoir tenir encore longtemps à ce régime ?

— Je vais partir en vacances et…

— Restez sur terre, Evans. Si M^me^ Atomos remet ça, personne ne prendra de vacances, et vous moins que quiconque ! Avez-vous vu un toubib ?

J.E.E., marqua un silence et dit, avec une soudaine énergie :

— Ecoutez, Smith, je suis assez grand garçon pour savoir ce que je dois faire, et ne venez pas ajouter vos conseils à ceux de ma femme qui me casse les pieds sans arrêt ! Si je l'écoutais, j'irais m'enfermer dans une maison de repos pour cinq ou six mois ! Partez à Casper, voyez de quoi il retourne et appelez-moi en vitesse. *Okay ?*

Beffort raccrocha et Evans en fit autant. Après cela, il se laissa aller contre le dossier de son siège et resta immobile, longuement. Son cigare s'était éteint, il n'en avait plus du tout envie et avait la sensation extraordinaire d'être soudain complètement étranger au F.B.I.

M^me^ Atomos, seule, occupait sa pensée depuis l'appel téléphonique de Beffort. Pour le reste, tout le reste, il n'éprouvait que de l'indifférence. C'était anormal. Evans le savait de manière certaine, mais, par un curieux phénomène, ne parvenait pas à une concentration suffisante pour s'analyser.

En fait, il était agité par une foule de sentiments contradictoires, d'idées diffuses, et tout cela défilait dans son crâne à une vitesse supersonique. Pour réfléchir intelligemment, il eût été nécessaire de stopper le mouvement. Seulement, Evans ne le désirait pas.

Il se sentait bien, voilà tout.

CHAPITRE V

L'avion spécial du F.B.I., survolait le Wyoming depuis son passage au-dessus de Van Tas-sel. Yosho Akamatsu se pencha, vit une sorte de haut plateau cisaillé par les pics élevés des montagnes Rocheuses et demanda à Beffort :

— Pour quelle raison M^me^ Atomos aurait-elle spécialement sélectionné cet Etat pour réapparaître ?

Chaque fois, c'était la question que l'on se posait, et la suite des événements démontrait que le choix de la terrible femme correspondait à des impératifs d'une rigidité quasiment mathématique.

— Je n'en sais rien, répondit Smith. Le Wyoming est loin du Mexique. M^me^ Atomos n'y a jamais mis les pieds et, si elle y est venue, c'est sans doute parce qu'elle prévoyait qu'on ne l'attendrait pas si haut dans le Nord du pays.

Mie Azuza-Beffort s'empara du petit livre bleu *New Horizons U.S.A.,* publié par la *Pan American Airways System,* l'ouvrit à la page 224 et lut à voix haute :

— *Le Wyoming est le second Etat ayant la plus petite population (290.000 habitants), bien qu'il soit le huitième en superficie.*

— Et alors ? fit Smith.

Mie lui sourit aimablement et dit :

— Avant le Wyoming, le plus petit Etat est Rhode Island. M^me^ Atomos a attaqué Rhode Island en avril 1967 et a obtenu une victoire sans précédent. Pourtant, cet Etat ne mesure que soixante kilomètres de large sur soixante-dix-sept de long, et M^me^ Atomos manquait de place pour manœuvrer à sa guise. Ici, au Wyoming, elle va pouvoir s'en donner à cœur-joie.

Smith plissa le front.

— Ce que vous dites n'est pas rassurant, Mie. Jusqu'à présent, et à la suite de la perte de ses superpouvoirs, M^me^ Atomos s'était efforcée de se noyer dans la foule. En cas d'alerte, cela lui permettait de fuir plus aisément. Sa réapparition en terrain découvert indique un changement de méthode qui ne me dit rien qui vaille…

Akamatsu se tourna vers lui.

— Cerveau-moteur ? lâcha-t-il laconiquement.

— Non. Wyatt assure qu'aucun appareil suspect n'a été trouvé dans la dépouille des bêtes abattues. Or nous savons tous qu'un cerveau-moteur se place dans le crâne du sujet et qu'il ne peut échapper à un examen sérieux. Il y a autre chose, mais quoi ?

L'avion amorça sa descente, passa au-dessus de Casper, se posa finalement sur le terrain situé à l'ouest de la ville. Les Beffort et Akamatsu mirent pied à terre, furent immédiatement conduits vers une voiture de police qui les transporta au commissariat central de Casper où attendait le chef Wyatt.

Sans les avoir jamais vus, il reconnut tout de suite les Beffort et Akamatsu qui ressemblaient très exactement à l'idée qu'il s'en était faite, mais pas du tout aux mauvaises photographies de presse. Cela n'avait rien d'étonnant car, afin de tromper les éventuels observateurs de l'organisation Atomos, les portraits remis par J.E.E., aux journaux n'étaient jamais ceux des trois as du F.B.I.

Après les présentations d'usage, Smith demanda :

— Avez-vous progressé depuis l'alerte de cette nuit ?

Wyatt secoua négativement la tête.

— Pas d'un centimètre. Plusieurs vétérinaires examinent toujours les bêtes tuées par les patrouilles de police, mais, d'ores et déjà, les résultats sont négatifs.

Il avait une mine de papier mâché, manquait de sommeil, et un début de découragement était visible dans son regard terne. Il ajouta :

— En relisant mon dossier *Atomos,* j'avais pourtant acquis la certitude que les animaux étaient dirigés par un cerveau-moteur, et le rapport que j'ai expédié à Washington, *via* Cheyenne, n'avait de valeur que sous condition d'une confirmation en ce sens. Maintenant, je ne suis plus sûr de rien.

Beffort offrit ses cigarettes et dit :

— Je n'ai pas lu votre rapport. Voulez-vous nous raconter toute l'affaire depuis le début ?

Wyatt s'exécuta, narra les événements depuis que le cop Edwards avait découvert la fenêtre entrouverte sur l'arrière de la maison Dollough. Beffort l'écouta sans l'interrompre. Il connaissait les faits pour avoir écouté la radio et lu les journaux, mais en suivant l'exposé de Wyatt, s'apercevait que commentateurs et journalistes avaient largement brodé.

Wyatt se tut. Il y eut un instant de silence, et Akamatsu le rompit pour décréter :

— À mon avis, nous sommes effectivement en présence d'une nouvelle intervention Atomos. Le comportement du perroquet des Freemont est significatif !

— Et l'absence de cerveau-moteur, Yosho ? objecta Mie.

— Cela pose un problème, reconnut le Japonais.

Il se tourna vers le chef Wyatt.

— Quelqu'un a-t-il eu l'idée d'utiliser un compteur Geiger, à Casper ?

Wyatt se raidit. Smith et Mie dévisagèrent Yosho avec un brin d'étonnement. Akamatsu expliqua :

— Si M^me^ Atomos ne dirige pas les animaux à l'aide de son trop fameux cerveau-moteur, il est logique de conclure qu'elle se sert d'un autre système. Or, et compte tenu de ce que nous savons sur elle, nous devons envisager la plus terrible éventualité. C'est-à-dire qu'elle ait retrouvé la formule lui permettant de domestiquer les atomes !

— Bon Dieu ! jura Wyatt. J'espère que vous vous trompez !

— Je l'espère aussi, dit sincèrement Akamatsu, et rien n'est plus simple que d'effectuer une vérification. Armons-nous d'un compteur Geiger et allons, sans plus tarder, le déclencher sur les dépouilles des chiens tués cette nuit. Même si la radioactivité a diminué entretemps, il en restera toujours assez pour que nous ayons une opinion.

Deux minutés plus tard, ils quittaient le bureau de Wyatt, et aucun d'entre eux n'avait le sourire.

Dans la panoplie de M^me^ Atomos, rien n'était plus terrifiant que les atomes domestiqués !

*

* *

Au moment où le groupe sortait du commissariat central, le petit Japonais opérant pour M^me^ Atomos terminait à peine la mise en place de la phase finale de son opération « Ingénieurs ». En raison des mesures prises par la police à la suite des événements de la nuit, l'affreux petit Jaune s'était vu contraint de restituer les animaux quasiment à domicile.

À Casper, il était désormais interdit de laisser errer les chiens et les chats. Tout animal surpris à « divaguer » serait immédiatement abattu.

Donc, le Japonais avait dû se transformer en livreur, prenant pour cela des risques que M^me^ Atomos lui aurait sans doute refusés, si elle avait été au courant. Malheureusement, M^me^ Atomos n'avait pas le don d'ubiquité et ne pouvait à la fois surveiller son opérateur de Casper et suivre le bon déroulement d'une action entreprise à Washington…

À bord de sa grosse voiture noire, le petit Jaune sillonna Casper d'est en ouest et du nord au sud, fit plusieurs voyages, car tous les animaux ne pouvaient tenir dans le véhicule sans attirer l'attention, et réussit finalement à déposer chaque bête à proximité du domicile de ses maîtres sans se faire repérer… Du moins le pensait-il.

Ensuite, il retourna dans le quartier de Children's Home, gagna sa voiture, pénétra dans le bureau et fonça sur l'émetteur à six antennes.

Comme toute compagnie, il n'avait plus que Royal, Gib et le singe des Chapin, inutilisables dans l'immédiat mais ayant parfaitement rempli leur contrat. Bientôt, dans moins de dix minutes, les autres ingénieurs de Casper passeraient de vie à trépas, sauf Jim Freemont dont le perroquet était mort…

*

* *

Le drame, quand on a une patronne comme M^me^ Atomos et un tant soit peu de réussite, c'est qu'on s'imagine que le reste de l'humanité ne comprend que des imbéciles. Le petit Jaune pensait n'avoir plus qu'à

commuter un bouton pour provoquer une catastrophe et, au moment où il le pensait, tous les animaux qu'il avait restitués étaient déjà entre les mains de la police tandis qu'un employé du gaz disait à Wyatt :

— Je ne sais pas s'il était japonais ou chinois, mais je suis sûr qu'il était de race jaune. Il a arrêté sa bagnole ici. Il a ouvert la portière, et le chien des voisins a sauté sur le trottoir. Comme je savais que ce cabot avait disparu depuis quinze jours, j'ai été surpris et n'ai pas songé à relever le numéro de la voiture du type. Je peux tout juste vous dire que c'était une grosse Chevrolet noire…

— Pouvez-vous faire une description de cet Asiatique ? demanda Smith Beffort.

L'homme plissa le front.

— Vous savez, dit-il, il était assis derrière le volant et je n'ai vu que sa figure. Puis il a démarré en vitesse.

— Etait-il âgé ?

— Non. À mon avis, il devait avoir dans les trente ans.

— Pas de lunettes ?

— Non, pas de lunettes… Ah ! il portait un chapeau et je crois bien qu'il n'était pas très beau !

— Qui ? Le type ou le chapeau ? demanda Wyatt.

— Le type.

Ce fut tout. L'employé du gaz ne travaillait pas ce jour-là. Quand la voiture avait stoppé, il tondait sa pelouse et, compte tenu des circonstances, il venait de fournir un témoignage tout à fait remarquable.

Wyatt fit le nécessaire pour que le signalement du mystérieux Jaune fût diffusé dans les postes de police de Casper et de la région, puis il conduisit les Beffort et Akamatsu à la fourrière. Là, une mauvaise surprise les attendait.

Quelques minutes après leur capture, les animaux étaient entrés dans une rage folle et avaient succombé.

— Une sorte de crise épileptique, expliqua l'un des vétérinaires présents. Le fantastique de la chose est que toutes ces bêtes sont mortes à la même seconde !

— Avez-vous déterminé les causes de leur mort ? s'enquit Smith Beffort.

— Une équipe s'en occupe actuellement. Si vous voulez patienter, je serai en mesure de vous répondre d'ici peu.

Il s'éloigna, et Wyatt dit :

— Exactement comme le perroquet des Freemont ! Vous ne trouvez pas ça renversant ?

Beffort alluma tranquillement une cigarette.

— Depuis que je connais l'existence du Japonais à la Chevrolet noire, dit-il, plus rien ne peut me surprendre. Il est évident que ce type travaille pour M^me^ Atomos. Apparemment, il a ramené chaque bête auprès de son domicile. L'opération lui a pris environ quarante-cinq minutes et, si nous avions su anticiper, il aurait probablement été coincé au cours de sa dernière livraison. Il suffisait pour cela de surveiller les abords des maisons occupées par les ingénieurs et leur famille.

Wyatt se sentit personnellement visé.

— Sans les événements de cette nuit, se défendit-il, la surveillance eût été maintenue. Je croyais que les attaques contre les ingénieurs avaient cessé.

— Ne vous excusez pas, conseilla Beffort, car n'importe qui s'y serait laissé prendre. Dites-vous que M^me^ Atomos serait hors d'état de nuire depuis longtemps si nous avions été capables de prévoir ses réactions ! Tout à l'heure, nous supposions que M^me^ Atomos se servait d'atomes domestiqués et, grâce à un compteur Geiger, nous savons qu'il n'en est rien. Atomes domestiqués et cerveaux-moteurs éliminés, que reste-t-il ? Nous n'en avons aucune idée et sommes dans l'obligation d'attendre que M^me^ Atomos montre une autre de ses cartes. Vous savez, Wyatt, se battre contre cette femme est pis que tout !

Il parlait en connaissance de cause, avait cent fois frôlé la mort en luttant contre M^me^ Atomos et ses différentes, mais toujours dangereuses, organisations ; et les visages soucieux de sa femme et de Yosho Akamatsu démontraient largement la gravité de la situation. Wyatt eut un brusque coup de découragement. Jusqu'en cet instant, il n'avait pas réellement mesuré la formidable menace qui pesait sur la ville de Casper. Réduisant tout à l'échelle animale, son optique avait été en quelque sorte faussée, minimisant grotesquement les risques en les symbolisant par des griffes et des crocs.

Maintenant, il comprenait que M^me^ Atomos animait ces griffes et ces crocs, et le péril prenait une autre dimension.

En s'ouvrant, la porte du laboratoire modifia le sens de ses pensées. Le vétérinaire parut, avança vers le groupe et lâcha :

— Hémorragie cérébrale !

— Chez toutes les bêtes ? demanda Smith Beffort.

Le vétérinaire opina sombrement.

— Toutes ! Inutile de vous dire qu'aucun de nous ne comprend, n'est-ce pas ?

— Exactement comme le perroquet des Freemont, répéta le chef Wyatt que la chose obsédait.

Akamatsu émit un méchant petit ricanement.

— Je veux voir ces animaux ! aboya-t-il. Je ne suis pas vétérinaire, mais j'éviterai de regarder par le gros bout de la lorgnette, à votre place ! Hémorragie cérébrale ! Vous annoncez cela comme si c'était normal, et vous dites que vous ne comprenez pas avant de chercher à comprendre ! Comment une telle attaque peut-elle frapper simultanément vingt-six animaux apparemment en bonne santé ? S'il s'agissait d'hommes, votre réaction serait différente, non ? Alors, je…

— Calmez-vous, Yosho ! trancha Beffort, très sèchement.

Akamatsu se mordit les lèvres, mais se tut. Depuis qu'il avait tenu dans ses bras M^me^ Atomos – *alias* Icho Fuji, à l'époque et pour la circonstance –, et depuis quelle avait tenté de l'atomiser, il ne rêvait plus que de l'étrangler longuement, lentement, en plusieurs étapes, car une seule mort lui semblait trop douce pour une telle criminelle.

Une mort pour Bob Beffort, une mort pour le docteur Soblen, des milliers de morts pour les milliers d'Américains foudroyés ou atomisés ou désintégrés…

Yosho Akamatsu haïssait follement M^me^ Atomos, car il l'avait aimée follement, dans sa nouvelle peau et sous l'identité d'une journaliste japonaise nommée Icho Fuji. Il la tuait chaque nuit et, en plein cauchemar, pleurait ensuite sur son cadavre…

Cela terrifiait Yosho.

Il était certain de sa haine, mais pas de son amour.

— Inutile que nous supervisions vos examens, déclara Smith au vétérinaire que les reproches injustifiés d'Akamatsu avaient traumatisé. Venez vous asseoir ici et causons.

Amical, s'efforçant d'arrondir les angles, il invitait plus qu'il n'intimait. Le vétérinaire s'assit. Mie lui sourit et, comme Akamatsu restait en retrait, l'homme de l'art perdit instantanément de sa raideur.

— Qu'est-ce qu'une hémorragie cérébrale ? s'enquit Smith.

— Avant tout, c'est évidemment une hémorragie interne où le sang se répand par une cavité naturelle. On distingue trois sortes d'hémorragies. L'hémorragie *artérielle,* qui se traduit par un sang rouge, projeté avec violence, et par saccades. L'hémorragie *veineuse,* représentée par du sang noir, sortant sous faible pression et à débit continu. L'hémorragie *capillaire,* souvent en nappe, c'est-à-dire se produisant sur toute une surface, par suintement. Suis-je clair ?

— Parfaitement, dit Smith. Continuez.

— En ce qui concerne les vingt-deux animaux, notre incompréhension provient du fait qu'il nous est impossible de déterminer à quelle sorte d'hémorragie ils ont succombé. Pour être juste, je devrais dire que la cervelle de chaque animal a l'apparence d'une bouillie… Euh ! vous voyez ?

Smith ne voyait rien du tout. Il le dit. Le vétérinaire se pencha vers lui, comme s'il éprouvait le besoin de convaincre, et précisa :

— En termes plus simples, disons que chaque bête donne l'impression d'avoir heurté un obstacle à vive allure. Choc auquel la boîte crânienne aurait résisté sans que…

— Ne nous égarons pas, coupa Beffort. Indépendamment des impressions que vous ressentez, il ne faut pas pour autant perdre de vue la réalité. À savoir que chaque animal a été capturé chez son maître, après que le dernier eut téléphoné pour nous informer de son retour, et que nous savons pertinemment avec quel soin chaque sujet fut amené ici. Donc, il n'y a pas eu de choc.

Le vétérinaire opina.

— Mais, continua Smith, malgré cela, les apparences sont contre et l'état des organes prouve qu'un choc s'est tout de même produit. Comment réduire en bouillie la cervelle d'un animal sans intervenir directement ?

Le vétérinaire resta muet et personne ne tenta de répondre à sa place. Smith se leva.

— Voici le problème que nous avons à résoudre avant toute autre chose…

Il laissa planer un silence et ajouta :

— Néanmoins, nous allons perdre beaucoup de temps avant de trouver sa solution, et je pense qu'il serait vain de réfléchir alors que quelqu'un peut nous renseigner. Wyatt, mobilisez tous vos hommes. Yosho, téléphonez à Owen Bernitz et dites-lui de rameuter les membres de la force « Dragon Vert ». Moi, j'appellerai Evans afin qu'il appelle Witturst, Hyde, Stone et Radetich. But de l'opération : cravater le petit Japonais « pas très beau » qui pilote une grosse Chevrolet noire !

CHAPITRE VI

Shibuki sut très vite qu'il venait de subir un grave échec, car les vingt-six lampes témoins de son émetteur s'éteignirent dès qu'il donna le signal de l'action. Le fait ne souffrait pas deux explications : pour une raison que Shibuki ignorait, les vingt-six animaux « super-minicerveautorisés » avaient été mis dans l'incapacité physique d'obéir aux stimulations de l'appareil inventé par le docteur Miwa.

Depuis qu'il travaillait pour M^me^ Atomos, c'était la première fois que Shibuki se trouvait devant une telle situation. Jusqu'à présent, et mis à part l'incident du perroquet des Freemont, tout avait marché comme sur des roulettes.

Tristesse ! Shibuki était comme un automobiliste tombant en panne et n'y connaissant rien en mécanique. Pendant un bon quart d'heure, il s'entêta sur son manipulateur, bien que sachant que chaque super-minicerveau s'était autodétruit, mais essayant quand même, pour voir…

Il ne vit rien. L'émetteur demeura opaque, muet, inerte, sans le moindre petit clin d'œil d'une lampe témoin, et Shibuki se résigna. L'opération « Ingénieurs » avait échoué.

Un autre homme aurait certainement pensé à sa sécurité, car il était clair que les petites bêtes de M^me^ Atomos avaient été stoppées par une force supérieure vraisemblablement représentée par la police ou l'un de ses composants. Mais Shibuki, bien que petit et affreusement laid, était conditionné pour ne pas avoir peur. Sous la direction d'Isadori, le colossal amant-serviteur de M^me^ Atomos[1], Shibuki avait subi, pendant des mois, un entraînement terrible, du genre *kamikaze, samouraï,* selon les plus anciennes traditions nipponnes, était prêt à risquer sa vie, à se faire *hara-kiri,* à avaler sa langue ou à se trancher les veines des poignets…

Bref, Shibuki n'était pas un petit rigolo car, ce qu'il pouvait se faire, il le ferait naturellement aux autres sans un battement de paupières.

Cependant, pour l'heure, il se trouvait à Casper, dans un but déterminé, et l'instant n'était pas à la démonstration de judo ou de karaté. En fait, Shibuki avait pour mission d'attirer l'attention des Américains sur ce coin du Wyoming, tout en procédant aux derniers essais du super-minicerveau avant son utilisation sur l'homme. Dans le cadre de cette remarquable et intéressante expérience, Shibuki avait reçu une certaine quantité d'appareils qu'il lui fallait utiliser.

Il arrêta l'émetteur à six antennes, enfila son veston, coiffa son chapeau et glissa dans son faux appareil photographique un chargeur de cinquante super-minicerveaux. Après quoi il éteignit la lampe du bureau, ferma la porte sur Royal, Gib et le singe des Chapin, puis traversa la cour. Pendant quelques secondes, il hésita à prendre sa voiture, décida finalement qu'il circulerait en taxi. Ce n'était pas une mesure de prudence, mais une question de commodité. Pendant que le taximan piloterait, lui, Shibuki, aurait le seul souci de repérer ses objectifs et de les mitrailler. Travail en série…

Ombre parmi les ombres, simiesque, grotesque, mais infiniment dangereux, Shibuki longea le mur de la petite usine, se coula dans la rue, gagna le carrefour plus animé de Children's Home.

Là, il héla poliment un taxi et pria poliment le conducteur de sillonner Casper, qu'il voulait visiter de nuit. Le véhicule démarra et, pour plus de vraisemblance, Shibuki vissa un flash sur son faux appareil. Bon type, le taximan jouait les guides pour touristes, choisissait l'itinéraire le plus intéressant, racontait l'histoire de Casper. Affreux, mais souriant, Shibuki opinait, plissant ses yeux déjà plissés, menton haut, front bas, ce qui donnait à son visage une allure de ballon dégonflé…

Entre les paupières presque closes, l'œil restait cependant très vif, enregistrait tout, mais ne voyait aucun chien sur les trottoirs déserts. D'emblée, cette expédition nocturne s'avérait particulièrement infructueuse. Puis la pénombre fut trouée par une guirlande de lumière. Shibuki vit un chapiteau, entendit des flonflons, des applaudissements.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en nasillant.

— Le cirque Pangam, le renseigna le taximan.

Cirque égale animaux !

— Arrêtez ! sourit Shibuki. Je vais au cirque.

Il régla le prix de sa course, descendit, fila acheter un billet. Une ouvreuse le guida, lui désigna un fauteuil situé au bord de la piste. Shibuki s'assit à côté d'un gosse qui mâchait frénétiquement de la gomme, yeux ronds levés vers les trapézistes. Shibuki régla son appareil, le posa sur ses genoux cagneux.

Au cours de la soirée, Shibuki « photographia » douze chevaux, six éléphants, dix tigres du Bengale, quatre ours bruns et cinq blancs, tous faisant le spectacle. Pendant l'entracte, le Japonais visita la ménagerie et *photographia* également quatre gorilles, trois panthères noires, deux lions et deux lionnes, un python et, par erreur, un vieux puma édenté qui, même rendu furieux, serait tout juste capable de broyer des flocons d'avoine entre ses mâchoires craquantes.

De la petite bête, Shibuki passait au gros gibier. En cela, il débordait du cadre tracé par M^{me} Atomos, le savait, mais se voulait excusable, car plein de bonne volonté. Puis, curiosité d'amateur, il était impatient de voir l'effet qu'aurait le super-minicerveau sur un éléphant.

Shibuki s'éloigna, prit un autre taxi et se fit reconduire dans Children's Home. Il avait noté les heures auxquelles les tigres étaient en piste : vingt-deux heures trente à vingt-trois heures trente…

*

* *

Ce même soir, et tandis que Shibuki assistait au spectacle du cirque Pangam, la police et le F.B.I., attaquaient doucement le contrôle des Asiatiques de sexe masculin résidant habituellement ou temporairement à Casper.

Comme toujours en début de chasse, la tâche des pisteurs était infiniment plus compliquée que celle du gibier. On ne peut penser à tout ni avoir des yeux partout. On cherchait une grosse Chevrolet noire pilotée par un Japonais « pas très beau » et portant chapeau, si bien que Shibuki ne rencontra nul obstacle sur son chemin de retour.

D'ailleurs, sur ordre de Smith Beffort, les recherches s'effectuaient discrètement, sans déploiement de forces policières, afin de ne pas alerter le

Japonais ni sa redoutable patronne. Pour foncer, Smith attendait l'arrivée de « Dragon Vert », véritable armée ambulante, avec ses trois cents hommes, ses voitures radio, ses fusils paralysants, un dispatching mobile permettant des liaisons instantanées et, surtout, le véhicule particulier de Beffort : une Chevelle Malibu blindée possédant des glaces à l'épreuve des balles, équipée de quatre mitrailleuses, de deux canons paralysants, à réglage de tir électronique. Pneus increvables, caisse insubmersible, etc.

Dans la Malibu, Smith était comme dans un char de combat capable d'atteindre une vitesse proche de trois cents à l'heure, extrêmement maniable et pratiquement indestructible.

Donc, en attendant le débarquement de cette armada, Smith préférait marcher sur la pointe des pieds. Casper continua de vivre comme si de rien n'était. Il n'y eut pas de barrages routiers, pas de rafles, et les cops en uniforme continuèrent leur travail sans se montrer spécialement méfiants ou agressifs.

Parallèlement, en silence, des équipes de deux ou trois hommes en civil visitaient les hôtels, les pensions de famille, les meublés. La ville fut très vite passée au crible et le mardi, dès neuf heures du matin, le chef Wyatt présenta à Beffort un rapport négatif.

— C'était prévisible, déclara Smith. Les membres de l'organisation Atomos ne sont généralement pas des enfants de chœur et savent tenir leur langue au chaud. Notre homme a sans doute élu domicile en un lieu que la police n'a aucune raison de visiter…

— Ils ne sont pas nombreux, objecta Wyatt qui connaissait bien sa ville. À part les hôtels, les pensions de famille et les meublés, je ne vois que le terrain de camping international.

Beffort le dévisagea avec un soudain intérêt.

— Là, Wyatt, vous marquez un point ! Notre Japonais aurait son P.C. dans une caravane que ça ne me surprendrait pas !

Wyatt secoua négativement la tête.

— Il n'y est pas, dit-il. Avant de venir, j'ai moi-même examiné le registre du directeur du camping. Il n'a pas eu de client jaune depuis des mois, et son parking ne contenait aucune Chevrolet noire. Mais j'ai une autre idée à vous soumettre.

— Allez-y, invita Beffort.

Wyatt se racla la gorge, hésita. Il trouvait lui-même son idée biscornue, se demandait comment Beffort l'accueillerait.

— Parlez, mon vieux, lâcha Beffort, et dites-vous bien que vous ne me feriez pas sauter au plafond en m'annonçant que M^me^ Atomos se cache chez vous, sous les traits de votre femme de ménage ! Quand il s'agit d'elle, la supposition la plus abracadabrante devient raisonnable ! Alors ?

Wyatt s'assit et dit :

— Cela n'a peut-être aucun rapport avec le Japonais que nous recherchons, mais, en effectuant mes vérifications, j'ai constaté que le registre intitulé « Passages Etrangers » de Casper s'agrémentait de six cent cinquante-trois noms supplémentaires groupés sous la dénomination : « Cirque Pangam ».

En s'allumant dans l'œil de Beffort, une petite lueur encouragea Wyatt à poursuivre son exposé.

— Rien d'anormal en cela, dit-il. Le cirque Pangam plante son chapiteau à Casper chaque année, à cette même époque, et je n'y aurais pas prêté attention si la date de son arrivée n'avait précédé de quarante-huit heures la mort de miss Dollough et de ses locataires. De surcroît, en relevant les noms des artistes, des musiciens et du personnel, j'ai repéré quatre patronymes typiquement japonais. Il s'agit de quatre hommes présentant un numéro de trapèze volant. Les affiches présentent l'attraction sous le titre « Les Omona », mais ceci n'est qu'un nom de guerre, et les quatre partenaires ne sont pas de la même famille. Voilà.

— Bon sang ! explosa Smith, pourquoi ne pas en avoir parlé plus tôt ?

Wyatt haussa les épaules.

— Tout simplement parce que le chat Royal de miss Dollough a été enlevé par notre Japonais environ un mois avant l'arrivée du cirque à Casper. Puis, le chien Gib a suivi. Puis ce fut le tour du singe des Chapin. Bref, tous les animaux ont disparu avant l'arrivée du cirque. S'ils n'avaient pas fait leur apparition après cette même arrivée, la chose serait vraiment sans importance.

Le raisonnement de Wyatt était archifaux, mais Beffort ne pouvait naturellement le savoir. M^me^ Atomos avait plus d'un tour dans son sac. Glisser un commando de la nouvelle organisation Atomos dans le groupe artistique du cirque Pangam lui ressemblait assez.

— La question mérite d'être creusée, dit Beffort. Certes, Royal, Gib et les autres animaux ont été enlevés avant que ce cirque ne plante son chapiteau à Casper, mais M^me^ Atomos a pu prévoir cela sans difficulté. Je me suis laissé dire que l'itinéraire d'un cirque est tracé une fois pour toutes, en début de saison, que les déplacements sont établis dans les moindres détails… Venez, Wyatt, nous allons voir de plus près à quoi ressemble la bobine des « Omona » !

C'était un coup pour rien, enfin, presque pour rien, puisque, désormais, le cirque Pangam se trouvait dans le collimateur de la police et du F.B.I.

*

* *

Têtu comme une mule, tenace comme un grappin, Yosho Akamatsu pénétrait dans un laboratoire de la fourrière au moment où Wyatt et Beffort prenaient le sentier conduisant aux « Omona » et, peut-être, au Japonais « pas très beau ».

Yosho avait ce qu'il est convenu d'appeler de la suite dans les idées. Pour lui, M^me^ Atomos avait tout bonnement fabriqué un nouveau type de cerveau-moteur, et le fait que les animaux aient succombé à une hémorragie cérébrale n'était pas dû au hasard.

Akamatsu suivait son nez qui le démangeait, se fit annoncer au vétérinaire qu'il avait un peu bousculé la veille, lui tendit tout de suite la main, afin d'aplanir le terrain, et dit :

— Docteur, je suis tracassé par cette histoire de cervelle réduite en bouillie.

— Consolez-vous, vous n'êtes pas tout seul. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, et mes collègues m'ont avoué n'avoir trouvé le sommeil qu'à l'aube naissante. Pour être franc, je suis plutôt content de votre visite. Vous avez été dur avec moi, mais cela a eu pour effet de m'obliger à réfléchir. Maintenant, je suis certain que ces bêtes n'ont pas succombé à une hémorragie naturelle.

Akamatsu respira. Il avait craint de se heurter à une farouche opposition de la part du fonctionnaire, constatait avec infiniment de plaisir que celui-ci le précédait sur le chemin des déductions sensationnelles qu'il subodorait.

— Hier, reprit le médecin-vétérinaire, j'ai dit à Smith Beffort que l'hémorragie avait sans doute été produite par un choc. J'ai parlé d'un heurt contre un mur. Aujourd'hui, mon opinion est différente. J'abandonne le mur. Je maintiens le choc, mais avec une nuance : il s'est déclenché de manière interne, provoquant simultanément les trois sortes d'hémorragies classiques que nous évoquions lors de notre précédente conversation !

Akamatsu posa une fesse sur le bord du bureau.

— Un choc interne, dit-il, est-ce commun ?

— Oui, quoique le terme soit impropre en la circonstance. Lorsqu'une hémorragie se produit, l'on parle de rupture d'artère, de veine ou de tissu capillaire. En l'occurrence, et comme les trois hémorragies se sont confondues en une seule, je crois valable de retenir le mot « choc ».

Akamatsu plissa le front et proposa :

— « Eclatement » ne conviendrait-il pas mieux ?

Le vétérinaire sourit.

— Si vous voulez, mais un éclatement ne survient-il pas forcément à la suite d'un choc ?

— *Okay !* Alors, si nous parlions d'explosion ?

— Je regrette. Médicalement parlant, cela n'existe pas.

Akamatsu comprit qu'il n'était pas au bout de ses peines, ceci pour deux raisons très simples. Premièrement : il ne savait pas lui-même ce qu'il cherchait. Deuxièmement : son interlocuteur, bien que reconnaissant le manque de naturel des hémorragies, n'était pas suffisamment au courant des méthodes Atomos pour extrapoler de façon délirante.

Puis, contre toute attente, le vétérinaire demanda :

— Pourquoi avez-vous parlé d'explosion ?

Bizarrement, cela le tarabustait. Il avait dû y penser vaguement, naturellement sans y croire, puisque cela n'appartenait pas au domaine médical, et la proposition d'Akamatsu venait à point nommé pour réveiller son doute.

— Savez-vous ce qu'est un cerveau-moteur ? s'enquit Yosho.

— Comment ne le saurais-je pas ? Les journaux en ont assez décrit les méfaits, lors des premières attaques de M^{me} Atomos contre notre pays !

Akamatsu opina.

— Allons voir les dépouilles des animaux, dit-il. Je vous dirai le fond de ma pensée quand nous serons tous deux branchés sur la même longueur d'onde.

Lentement, mais sûrement, Akamatsu progressait dans la bonne direction.

*

* *

Vers dix heures trente, une Cadillac pénétra dans Casper et se dirigea vers le quartier résidentiel de Yellowstone. Là, le chauffeur noir stoppa devant une propriété protégée par de hautes et épaisses haies vives et émit un appel de phares.

Dix secondes s'écoulèrent, puis la grille s'ouvrit automatiquement et se referma de même, lorsque la Cadillac eut franchi son seuil. La voiture suivit une allée sinueuse, déboucha sur un terre-plein où s'élevait une imposante construction invisible de la route et stoppa au pied d'un escalier à double révolution.

Le chauffeur noir descendit, ouvrit la portière arrière, et une femme en deuil parut, le visage dissimulé par une voilette.

Elle monta l'escalier sans attendre son compagnon de voyage, mais s'immobilisa devant la porte de la demeure. L'homme, un colosse de race jaune, également en deuil, passa devant elle et fit pivoter le battant. La femme entra. L'homme la suivit, referma la porte et, simultanément, la Cadillac contourna la construction et disparut.

La scène s'était déroulée très vite, sans un faux mouvement, et même un observateur prévenu n'aurait pu reconnaître M^me^ Atomos dans cette femme en noir.

M^me^ Atomos qui, ayant réglé ses affaires à Washington, venait personnellement diriger les opérations à Casper. Shibuki rentrait dans le rang. M^me^ Atomos et Isadori prenaient la relève, mais avec un temps de retard, car une grosse faute avait déjà été commise par leur prédécesseur.

Emporté par son zèle, Shibuki n'avait pas songé qu'un éléphant, ça trompe…

CHAPITRE VII

Smith Beffort et Wyatt n'eurent pas besoin d'enquêter longuement pour obtenir la certitude absolue que les « Omona » ne pouvaient travailler pour M^me^ Atomos. En fait, ils exerçaient un métier si dur, si dangereux que chaque minute de leur existence devait y être consacrée.

— Quand on fait du trapèze volant, conclut Herborn, le directeur du cirque, tout le reste doit passer au second plan. Pas de tabac, pas d'alcool, pas de femme ; repos et répétitions. En outre, les « Omona » sont chez moi depuis cinq ans, et personne ne peut leur reprocher quoi que ce soit. À propos, que cherchez-vous ?

Smith sourit.

— Rien de spécial, rassurez-vous. Il ne s'agit que d'un simple contrôle de routine.

Depuis qu'il avait vu les « Omona », il savait qu'aucun d'entre eux n'était le Japonais pas très beau décrit par l'employé du gaz. Ceci acquis, il devenait inutile de pousser plus loin les investigations, sous peine de devoir en faire autant pour chaque Japonais habitant Casper, ses environs et la totalité du Wyoming, puis des Etats-Unis.

Herborn, intrigué, demanda :

— Contrôle de routine portant *seulement* sur les gens de couleur de ma troupe ?

— Pas sur les gens de couleur, rectifia Beffort, mais uniquement sur les Japonais. En vérité, nous cherchons un Jaune assez laid, portant chapeau et pilotant une grosse Chevrolet noire. Ne me dites pas que vous avez cet article-là chez vous…

— Non, sourit le directeur, mais, à moins qu'il ne s'agisse d'une coïncidence, un type répondant à cette description assistait, hier soir, au spectacle. Nous l'avons remarqué pour trois raisons. Un : il était vraiment

très laid. Deux : il occupait un fauteuil du bord de piste. Trois : il n'a pas cessé de photographier les attractions, et plus particulièrement les animaux. Curieux, *hey ?*

Beffort et Wyatt échangèrent un coup d'œil.

— Si c'était lui, soupira Wyatt, ce serait vraiment miraculeux… Mais pourquoi ne serait-ce pas lui ? Dites, monsieur Herborn, il était si remarquable que cela ?

— Vous savez, quand un type déclenche un flash une cinquantaine de fois, au cours d'une soirée, il n'a pas beaucoup de chances de se fondre dans la masse ! Pour tout dire, nous pensions qu'il était le journaliste délégué du canard local.

— Au *Star,* fit Wyatt, il n'y a pas de Japonais. Puis vous savez bien qu'un journaliste ne resterait pas toute une soirée à prendre des clichés. Surtout, il s'arrangerait pour ne pas payer sa place…

Beffort, qui semblait soucieux, depuis un instant, déclara :

— Vous ne trouvez pas étrange que cet homme n'ait photographié que les animaux en priorité ? Au parc zoologique de Casper, et en admettant que ce type soit amateur de photographies animales, l'éventail est plus vaste, non ?

— Au zoo, protesta Herborn, vous ne verrez pas un éléphant en équilibre sur un ballon, ni un tigre marcher sur deux fils. Ce type n'a rien fait d'extraordinaire. Puis, d'abord, pourquoi le recherchez-vous ?

Beffort attendait cette question.

— Nous le soupçonnons d'être responsable des événements qui se sont produits à Casper depuis une semaine, dit-il. À ce propos, monsieur Herborn, vos bêtes sont-elles toujours en bonne santé, toujours aussi calmes ?

Le teint du directeur de cirque vira au gris.

— Voulez-vous insinuer que…

— Je n'insinue rien, trancha Beffort. Le chef Wyatt et moi sommes venus contrôler les « Omona ». Incidemment, nous apprenons par vous qu'un Japonais, dont le signalement correspond à celui que nous soupçonnons, a assisté au spectacle, hier soir. De plus, vous dites qu'il a pris une cinquantaine de clichés de vos bêtes. Sachant ce que nous savons, il y a de quoi être légèrement anxieux, vous ne trouvez pas ?

Herborn s'épongea le front. En temps normal, il était certainement un homme d'action, mais, pour l'instant, il ne savait visiblement quelle décision choisir.

— À votre place, conseilla Beffort, je prendrais la température de la ménagerie.

Herborn opina, remua sa lourde carcasse, marcha jusqu'au seuil de son bureau roulant.

— Sam ! cria-t-il. Amène-toi !

Puis, sans attendre de réponse, il revint s'asseoir face à ses visiteurs, poussa vers eux une boîte de cigares et dit :

— Même si ce Jap était celui que vous traquez, je ne vois pas comment il aurait pu agir sur mes bêtes avec un simple appareil photographique. Il n'a pas quitté son fauteuil, sauf à l'entracte, et, en tout cas, il ne pouvait approcher un animal à moins de trois mètres. Dans ces conditions…

— Je ne vais pas me répéter, coupa Beffort. Nous ne sommes sûrs de rien et disons qu'une vérification s'impose. Ensuite, suivant le cas, nous aviserons. Qui est Sam ?

— Le régisseur. Tenez, le voici justement.

Un homme solidement bâti escalada les marches permettant d'accéder à la caravane, frappa à la porte vitrée, entra sur une invitation de Herborn qui demanda d'emblée :

— Comment vont les bêtes, ce matin, Sam ?

— Comme d'habitude, patron. Pourquoi ?

Herborn désigna Beffort et Wyatt.

— Ces messieurs appartiennent au service vétérinaire de Casper et pensent que la maladie ayant frappé les chiens pendant la nuit du dimanche au lundi est contagieuse. Pas de nervosité, chez les fauves ?

Sam secoua négativement le front.

— Non. Je les trouve au contraire plus tranquilles que les autres jours.

— Rien de spécial à signaler ?

— Rien.

— *Okay !* Tu peux retourner à ton boulot.

Sam prit congé et quitta la caravane.

— Et voilà ! fit Herborn, non sans soulagement. C'était une fausse alerte.

Beffort et Wyatt se levèrent. Ce dernier tendit une carte et recommanda :

— Restez quand même vigilant, monsieur Herborn, et si quelque chose arrive, appelez ce numéro.

— Je n'y manquerai pas.

— À propos, s'enquit Beffort, votre soirée débute à quelle heure ?

— Vingt heures quarante-cinq.

— Hier soir, vous avez remarqué ce Japonais. J'estime cela étonnant mais, si vous pouviez m'indiquer l'heure de son arrivée, j'applaudirais sans retenue. Réfléchissez. Ma question est importante, et je vais vous en donner la raison : hier, dès vingt heures trente, un dispositif policier quadrillait les rues de Casper, avec mission de repérer la fameuse Chevrolet noire qu'utilise notre suspect. Ce fut un échec, justifié si l'homme est venu à pied, ou à bord de sa voiture, mais avant la mise en place du dispositif ; invraisemblable et inexcusable si cette Chevrolet a circulé au nez et à la barbe de nos hommes sans être stoppée. Par ailleurs, l'heure de son entrée sous votre chapiteau nous permettrait d'interroger les chauffeurs de taxi avec précision. Etes-vous en mesure de nous donner ce renseignement ?

— J'en suis personnellement incapable, dit Herborn, sans hésiter, mais il se peut que la caissière ou l'ouvreuse se souviennent. Le type était dans la travée numéro trois…

Il fit un effort de mémoire, et dit finalement :

— Sauf erreur, c'est Jenny, l'écuyère, qui s'occupe de cette travée. Nous allons voir.

Cette fois, il commuta le bouton d'appel d'un interphone, se trouva en communication avec un interlocuteur auquel il demanda d'envoyer Jenny dans son bureau. L'autre assura qu'elle serait là dans quelques minutes. Herborn coupa, ralluma son cigare. Wyatt en profita pour remarquer :

— Les artistes sont aussi ouvreuses, chez vous ?

— Je n'ai rien inventé, répondit Herborn.

Il en est de même dans tous les cirques itinérants. Cela limite le personnel, donc le nombre de lits et de caravanes, et les pourboires forment un appoint non négligeable au cachet des attractions. La caissière vend les billets, s'occupe de la comptabilité et donne parfois un coup de main à la cuisine. Chez nous, on travaille en équipe, monsieur Wyatt. Venez ce soir, et

vous me verrez en présentateur ou en vendeur de billets, si le besoin s'en fait sentir. La grande famille du cirque n'est pas un vain mot !

Il aimait son métier, ses compagnons de route, ses bêtes et, sans tout cela, sa vie n'aurait sans doute plus de sens. Sur ces entrefaites, Jenny se présenta derrière la porte vitrée.

Herborn alla lui ouvrir, omit volontairement d'énoncer la qualification professionnelle de ses visiteurs et attaqua tout de go :

— Vous vous souvenez du Jap photographe, Jenny ?

La jeune femme acquiesça.

— Je pense bien ! Il n'a pas cessé de déclencher son flash pendant toute la durée de mon numéro, et les chevaux devenaient nerveux ! Tenez : je suis certaine qu'il a un gros plan de la tête de mes douze canassons !

— À part cela, dit Herborn, pouvez-vous dire s'il était à sa place au début de la soirée ?

— Non, il n'y était pas. Il est arrivé plus tard, pendant le numéro des « Omona ». Je m'en souviens parfaitement, car il a hérité du dernier fauteuil de piste de la rangée, et je n'attendais que cela pour filer en coulisses. Je savais que les Japonais aimaient la photo, mais lui m'a épatée !

Herborn la remercia, et la jeune femme s'en alla.

— À quelle heure passent les « Omona » ? demanda Smith.

— Exactement à vingt et une heures quinze.

Beffort et Wyatt laissèrent Herborn à ses occupations. Ils en avaient appris suffisamment pour amorcer une action contre le photographe jaune. Restait à savoir si lui et l'homme à la Chevrolet ne faisaient qu'un.

*

* *

Au milieu de l'après-midi, Wyatt et Beffort avaient vainement questionné seize taximen. Le dix-septième habitait dans Boxelder Street, se nommait Camdem et, d'après le fichier de sa compagnie, travaillait de nuit. Ils le trouvèrent à table, en pyjama et non rasé, lui posèrent immédiatement la question.

Camdem répondit sans une seconde d'hésitation :

— Vous parlez, que je me souviens de lui ! Nous étions partis pour la grande virée touristique, et il m'a laissé tomber à la sortie de la ville pour aller au cirque ! Oui, il avait une sale gueule ! Oui, il trimbalait un gros appareil photographique équipé d'un flash, mais il ne l'a pas utilisé une seule fois pendant notre balade… D'ailleurs, il ne regardait que les trottoirs !

— Où l'avez-vous chargé ? demanda Wyatt.

— Au carrefour de Children's Home. Si vous voulez mon avis, ce mec a été au cirque parce qu'il n'a pas trouvé de tapineuses sur les trottoirs !

Camdem avait le droit de penser cela, et ni Wyatt ni Beffort ne le détrompèrent. D'autant plus que, jusqu'à preuve du contraire, il avait peut-être raison.

Dehors, Wyatt déclara :

— J'ai de plus en plus l'impression que nous brûlons !

— L'histoire des trottoirs, *hey ?*

— Evidemment ! La tournée touristique n'était qu'un prétexte justifiant l'emploi du gros appareil photographique, et j'ai la conviction que notre Japonais cherche quelques animaux à « opérer » !

Beffort eut un rire.

— Le mot est joli, mais je me demande jusqu'à quel point il correspond à la réalité.

— Ouais ! À moins que l'appareil en question ne soit pas fait pour prendre des photos ! Actuellement, le seul gros appareil photographique que je connaisse est un Polaroid, mais il ne contient pas cinquante clichés ! De plus, chaque cliché se développe automatiquement dans la minute qui suit et…

— Coupez ! Je suis d'accord avec vous. Notre affreux petit Jaune n'est pas à Casper pour prendre des photos, cela nous le savons. Son appareil sert à quelque chose de très précis, puisqu'il ne s'en sépare pas, mais à quoi ? Emissions d'ondes radio paralysant les volontés ? Ne souriez pas, Wyatt, car cet engin – je parle de l'émetteur d'ondes – fait réellement partie de la panoplie « Atomos » !

— Je souris parce que l'éventail des armes auxquelles nous pouvons songer est trop vaste ! Du cerveau-moteur aux ondes paralysant les

volontés, de l'hypnotisme aux piqûres annihilantes, sans parler de ce que M^me^ Atomos a pu créer depuis, nous avons une gamme…

— Attendez ! trancha Beffort. N'est-ce pas vous qui m'avez raconté qu'il manquait quelques plumes sur le crâne du perroquet des Freemont ?

— Exact. Seulement, la chose était si imperceptible qu'il fallait vraiment y regarder de près.

— À ce point ?

— Oui. Sans Jim Freemont, je n'aurais rien remarqué.

— À votre avis, Wyatt, cela pouvait-il ressembler à une trace de piqûre ? Restez calme, car c'est vous qui venez de m'en donner l'idée ! En effet, M^me^ Atomos a déjà essayé pas mal de choses sauf, précisément, la piqûre annihilante que vous venez, inconsciemment, d'inventer en lui en attribuant injustement le mérite ! Peu banal, non ?

— Très flatté ! ironisa Wyatt. Mais pourquoi voulez-vous qu'une piqûre fasse tomber les plumes d'un oiseau ?

— *Okay !* Trouvez le truc qui dégarnit le crâne d'un perroquet, et je suis preneur ! Quelle heure est-il ?

S'il sautait du coq à l'âne avec une telle promptitude, c'était parce qu'il commençait à s'inquiéter de ne pas avoir été contacté par Owen Bernitz ou un autre membre de la force « Dragon Vert ». Habituellement, il ne s'écoulait que très peu de temps entre son appel à James Edward Evans et l'arrivée d'un homme à Owen.

— Pas loin de seize heures trente, le renseigna Wyatt. Ma voiture est ici. Que décidez-vous ?

— Retournons au central. Il faut monter une opération de ratissage dans le secteur de Children's Home où notre affreux petit Jaune a hélé le taxi. Il doit se planquer par-là, avec son appareil photographique bidon, et j'aimerais assez que nous le prenions au nid.

Wyatt grimpa dans sa voiture de service, lança le moteur et démarra dès que Beffort fut installé sur le siège du passager.

Au central régnait une grande animation, mais personne n'avait rien à dire sur le Japonais pas très beau qui était toujours l'objet de recherches très actives. Wyatt remit la machine en route en apportant des détails supplémentaires quant au signalement du bonhomme, et dirigea ses enquêteurs vers le carrefour de Children's Home.

Pendant ce temps, Beffort retrouvait Mie et Akamatsu dans le bureau du chef Wyatt. Mie avait été chargée de coordonner les mouvements de « Dragon Vert », donc de demeurer soudée au téléphone depuis le matin, mais, quand Smith lui posa la question, elle répondit :

— Non, Owen Bernitz n'a pas appelé, pas plus que Ralf Stuton, Witturst ou Hyde. En désespoir de cause, j'ai tenté d'entrer en communication avec Evans. Je n'ai eu que sa secrétaire qui prétend n'être au courant de rien ! J'ignore ce que mijote J.E.E., Smith, mais tout ceci sent le soufre !

Beffort se fit pensif.

— Avez-vous essayé de contacter Owen ?

— Non ! Vous savez bien qu'Evans s'en charge ! Sous prétexte qu'il était absent de son bureau, je n'allais pas le court-circuiter en appelant directement le Q.G. de « Dragon Vert » !

— Il est bientôt dix-sept heures, fit Beffort en consultant sa montre, et les commandos « Dragon Vert » devraient se trouver à Casper depuis environ neuf heures ! Au diable la susceptibilité d'Evans, Mie ! Demandez immédiatement Washington ! Si Evans ne répond pas, nous passerons à Saint-Louis en nous privant de son intermédiaire. *Go !*

Mie forma le numéro d'Evans et dit à Beffort :

— Vous allez le vexer, Smith.

— Possible, mais je suis pressé par le temps. Le Japonais que nous cherchons a été repéré dans le quartier de Children's Home, et il se pourrait que nous lui mettions, d'ici peu, la main au collet ! À partir du moment où M^me^ Atomos saura que l'un de ses acolytes est coffré, elle déclenchera la grande offensive, et j'aurai le plus grand besoin des effectifs de « Dragon Vert » ! Puis n'oubliez pas que je prends l'avis d'Evans par pure politesse, Mie ! J'ai plus de pouvoirs que lui, plus de pouvoirs que le *field supervisor* de New York, de Chicago ou de Los Angeles ! En fait, le gouvernement des Etats-Unis m'a accordé les pleins pouvoirs ! Alors, ça vient ?

Mie opina, montra le dos, et Akamatsu sourit en fraude.

Quand Smith piquait sa crise sans motif bien déterminé, cela signifiait qu'il était à cran et que l'organisation Atomos, sinon M^me^ Atomos en personne, pouvait se tenir à carreau !

CHAPITRE VIII

La secrétaire de J.E.E., répondit que son patron n'était pas rentré, qu'elle n'en savait pas plus sur son emploi du temps et quelle n'était au courant de rien. Comme mur du silence, on ne pouvait faire mieux. Smith s'empara du combiné et aboya :

— Dites-moi, madame Scott, je veux bien que vous racontiez des histoires à ma femme, mais pas à moi ! J'ai eu Evans au bout du fil, hier soir. Il devait appeler Saint Louis. L'a-t-il fait, oui ou non ?

— Je ne sais pas, monsieur Beffort…

— Bon sang ! Vous êtes sa secrétaire ! Où est Evans, en ce moment ?

— Je crois qu'il assiste à une conférence, au département de la Justice.

— Vous croyez ! Ne pouvez-vous en avoir l'assurance ?

— Euh !…

Smith se calma brusquement. Il sentait que quelque chose ne tournait pas rond, à Washington, et que M^me^ Scott semblait prise entre le fer et l'enclume. Evans devait lui avoir donné des instructions particulières, afin que nul ne le dérange, et cela sortait tellement du cadre habituel que la pauvre femme ne savait mener à bien sa mission. Smith décida de ne pas la paniquer en la poussant dans ses derniers retranchements.

— *Okay !* dit-il d'un ton lénifiant, n'en parlons plus. Si Evans est à cette conférence, il n'en sortira pas avant la fin de la soirée. Au fait, madame Scott, comment le trouvez-vous, depuis quelque temps ?

— Pardon ?

— Est-il en bonne forme ? Laissez-vous aller, nous ne discutons plus sur un sujet se rapportant au Service. La dernière fois que j'ai conversé avec Evans, il m'a paru fatigué, désabusé, sans ressort. Est-ce exact ?

— À vrai dire, monsieur Beffort, le patron me donne l'impression d'avoir pris un coup de vieux. Je n'aurais pas osé le dire, si vous ne me

l'aviez pas demandé, mais le fait est que J.E.E., n'est pas dans son assiette…

Les vannes étaient ouvertes, et Smith écouta la femme sans l'interrompre.

— … Il arrive tard au central, il s'enferme dans son bureau, il marche comme un somnambule. Depuis quatre jours, il m'a fait annuler des rendez-vous qu'il avait accordés sans restriction, et des dossiers urgents restent dans sa corbeille… Vous m'écoutez ?

— Continuez, madame Scott. Je vous suis.

— Pour ne rien vous cacher, reprit la secrétaire, je pense qu'il est sur le point de faire une dépression nerveuse. Ce matin, il n'a fait que passer. Sa cravate était de travers et l'un de ses lacets pendait sur sa chaussure non cirée ! Quand on connaît sa minutie et son souci d'être toujours impeccablement vêtu, cela choque !

Beffort ne regretta pas le temps qu'il perdait au téléphone. Seule une secrétaire depuis longtemps au service d'un même patron était capable de remarquer des détails vestimentaires aussi infimes. Une cravate de travers, un lacet dénoué, des chaussures non cirées… Ce n'était rien mais, chez James Edward Evans, chef du *Fédéral Bureau of Investigation* et toujours tiré à quatre épingles, cela prenait une signification redoutable.

— Merci de vos confidences, madame Scott. Je rappellerai dans la soirée. Prévenez Evans, s'il revient au bureau d'ici là.

— Entendu. Ce que je viens de vous dire…

— Restera entre nous, assura Smith. Ne craignez rien.

Il raccrocha, fit face à Mie et à Yosho qui avaient pu suivre la conversation grâce à l'amplificateur branché en permanence sur le combiné.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

Akamatsu ne donna pas son opinion, mais Mie déclara :

— J.E.E., est fatigué, voilà tout. Lorsqu'il consultera un médecin, ce dernier lui ordonnera un calmant et quelques semaines de repos. J'appelle Saint Louis ?

— Allez-y, nous allons savoir jusqu'à quel stade Evans a perdu les pédales.

Mie manœuvra le cadran téléphonique, demanda et obtint la priorité, fut en ligne avec Owen Bernitz en moins de trois minutes.

— Ne quittez pas, Owen, je vous passe mon mari.

Smith prit le combiné.

— Salut, Owen ! Quoi de neuf ? dit-il d'entrée.

— Rien, *boss.* Ici, tout va bien. Pourquoi ?

— Pas de nouvelles de J.E.E. ?

— Non… Dites, il y a de l'eau dans le gaz ?

Smith sentit un nerf battre sa paupière comme un signal d'alarme. Owen tombait des nues, Evans avait mangé la consigne, si bien que la force « Dragon Vert » n'avait pas encore décollé de sa base secrète de Saint Louis (Missouri).

Dans l'histoire de la lutte anti-Atomos, c'était la première fois qu'un « incident » aussi grave se produisait ! Smith garda pour lui ses réflexions pessimistes, ses craintes encore vagues, et demanda :

— Combien vous faut-il de temps pour rallier Casper, dans le Wyoming, avec tous vos effectifs, armes et bagages ?

Bernitz émit un petit sifflement. Il y eut un bruit de papier froissé, probablement celui d'une carte routière dépliée, et Owen dit :

— Si cela est urgent, Ben Brady et son commando peuvent être à Casper dans deux heures, mais le gros des « Dragons Verts » n'arrivera pas avant deux ou trois heures du matin.

— *Okay !* Faites démarrer Brady et ses gars.

Pistolets paralysants, costumes civils, contact immédiat avec le central de la police dirigé par le chef Wyatt. Ma femme sera au standard.

— La mère Machin ? s'enquit Owen avec espoir.

— Pas encore en vue, répondit Smith, mais comme un type de son organisation est dans le coin, elle ne tardera pas à mettre le nez à la fenêtre ! Dites à Brady d'éviter que ses gars ne se baladent en groupe. Pour l'instant, et jusqu'à nouvel ordre, il faut faire du léger. *Okay,* Owen ?

— C'est parti, *boss !* Terminé ?

— Terminé.

Bernitz coupa. Smith l'imita, prit conscience du silence que gardait Akamatsu, et demanda :

— Des ennuis, Yosho ?

— Non, j'attendais simplement que vous en ayez fini avec les affaires courantes. Maintenant, si vous avez cinq minutes, je suis en mesure de vous donner certaines indications relativement importantes en ce qui concerne la mort foudroyante des animaux…

— Hémorragie cérébrale, intercala Smith. Je le sais déjà.

— Oui, mais vous ne savez pas encore que cette hémorragie a été provoquée par une véritable explosion interne ! De minuscules fragments métalliques, seulement visibles au microscope, viennent d'être découverts dans la cervelle de chaque animal et, à la suite d'examens extrêmement sévères, nous avons repéré une trace de piqûre sur chaque bête ! Tout ceci était à l'échelle de l'infiniment petit explique l'échec des vétérinaires opérant à la fourrière, lors du premier examen. Nous ignorons toujours pour quelle raison les animaux ont été piqués, mais nous savons avec certitude qu'ils portaient un objet métallique dans le cerveau ! Cela ne vous rappelle rien, Smith ?

Depuis un instant, Beffort s'était nettement raidi.

— Cerveau-moteur ! lâcha-t-il.

— Sans doute possible, Smith ! Mais le drame, c'est que M^me^ Atomos peut désormais « charger » un sujet sans pratiquer de trépanation ! En restant dans la logique, et compte tenu du fait indéniable que chaque animal porte une trace de piqûre, on peut imaginer sans être taxé de démence que les cerveaux-moteurs sont inoculables !

— Hein ? souffla Beffort, stupéfait. *Inoculables !* Est-ce que vous vous rendez compte ?

Akamatsu ricana sauvagement.

— *Microscopiques, inoculables, autodestructeurs !* martela-t-il durement. Pour peu que M^me^ Atomos dispose d'une arme de projection – et je pense que nous pouvons lui faire confiance – il lui est possible de « charger » un animal ou un homme sans même l'approcher ! C'est-à-dire que, ne sentant presque pas la piqûre que provoque le cerveau-moteur en s'implantant dans telle ou telle partie de votre corps, vous pouvez parfaitement transporter actuellement…

— Taisez-vous ! cria Mie en se dressant. C'est monstrueux !

Ex-Miss-Atomos, corps et âme au service du Grand-Cerveau de M^me^ Atomos, elle savait de quoi elle parlait !

Akamatsu eut un geste d'excuse et dit :

— Navré de vous rappeler de tristes souvenirs, Mie, mais la situation est trop dramatique pour que nous refusions de regarder les choses en face. Que nous le voulions ou non, M^me^ Atomos peut nous réduire en esclavage avec une facilité dérisoire ! Par exemple, le cas de J.E.E., m'intrigue. Il est peut-être en train d'amorcer une dépression nerveuse, soit, mais, volontairement ou pas, il a commencé cette nouvelle bataille contre M^me^ Atomos par un sabotage déguisé en négligence ! Grâce à lui, « Dragon Vert » arrivera à Casper avec vingt-quatre heures de retard !

Akamatsu se tut et le silence tomba.

Tous pensaient à Evans, à la nouvelle et terrifiante arme de M^me^ Atomos. Enfin, Beffort dit :

— Quand M^me^ Atomos opérait ses victimes pour les réduire à l'état de robots, celles-ci avaient le teint blême et une allure mécanique si bien que l'on pouvait les détecter presque infailliblement. M^me^ Atomos a mis au point un nouveau type de cerveau-moteur, mais n'a pu empêcher que le cerveau du sujet fasse des tentatives de rejet, amenant un certain déséquilibre. Ainsi, et en admettant qu'Evans soit effectivement « chargé », il est évident que sa modification de personnalité est due au cerveau-moteur. Donc, si l'un de nous accuse un jour les mêmes troubles, il y aura tout lieu de s'inquiéter. En attendant, et pour plus de sûreté, je propose que nous passions le plus vite possible une radiographie.

Akamatsu et Mie acquiescèrent car, dans l'ordre des choses à effectuer d'urgence, celle-ci avait, sans aucune discussion possible, la priorité la plus absolue.

*

* *

Dans le quartier de Children's Home, le chef Wyatt avait la sensation déprimante que ses hommes et lui-même cherchaient une framboise dans un wagon de fraises. Certes, tout semblait indiquer que l'affreux – c'était un progrès, puisque, avant, on le croyait simplement laid ! – petit Jaune habitait à proximité du carrefour, mais s'il fallait passer chaque immeuble au peigne fin, la semaine n'y suffirait pas.

Malgré cela, les inspecteurs en civil et une petite équipe de *G'men* venaient sans mollir d'attaquer les investigations. Avant l'homme, on espérait trouver la voiture. Un groupe se chargea des garages, un autre des véhicules en stationnement le long des trottoirs et dans les parkings payants, puis Wyatt et son adjoint emmenèrent le restant de la troupe à l'assaut des maisons les plus proches.

Méthode première, primaire, mais efficace : demander aux anciens locataires si, parmi les derniers occupants, un Japonais répondant à tel signalement ne figurait pas…

Cette manière de procéder était rapide, simple, mais se solda par un échec sans appel.

Wyatt fit sa mine des mauvais jours et son visage s'assombrit davantage quand il sut que la fameuse Chevrolet noire manquait également au rapport.

— Ne me racontez pas qu'il n'y a pas une seule Chevrolet noire dans Children's Home ! éclata-t-il.

— Il y en a des tas, chef, mais aucune n'a un propriétaire jaune, petit et affreux…

Wyatt ravala sa déception et forma des patrouilles de deux hommes, avec mission de surveiller les points stratégiques.

Même s'il se planquait dans une cave, ce damné Jaune finirait bien par sortir !

À la nuit tombante, il ne s'était toujours pas montré, et le rapport des patrouilles régulières sillonnant Casper ne signalait rien de nouveau. Wyatt avait de la patience, de la ténacité, et décida de tout reprendre à zéro en ce qui concernait l'interrogatoire des gens du quartier.

Il était vingt et une heures quand une femme logeant au premier étage d'une rue voisine dit :

— Un petit homme jaune très laid ? Naturellement que je le connais ! Depuis un peu plus d'un mois, on ne voit que lui au drugstore du coin !

Wyatt se serait donné des baffes ! Il avait pensé à tout, sauf au pourtant très classique questionnaire des commerçants du quartier !

Au drugstore, on se souvint également très bien du petit Japonais, mais cela n'alla pas plus loin. Néanmoins, cela prouvait que le type habitait tout près du carrefour de Children's Home, qu'il vivait probablement seul,

puisqu'il faisait lui-même ses provisions, et que sa voiture devait être garée dans le secteur.

— Logiquement, avança l'adjoint de Wyatt, si aucun des locataires des immeubles voisins ne l'a croisé dans l'escalier, il faut croire qu'il vit dans une maison particulière.

Wyatt lui dédia un regard torve.

— Toutes les maisons particulières ont été recensées, et leurs locataires interrogés.

— Alors, notre homme ne peut loger que dans une baraque abandonnée ! Il fait ses provisions, donc il fait sa cuisine, ce qui laisse supposer une certaine installation.

— Il peut bouffer des sandwiches ! jeta quelqu'un.

— Non, réfuta Wyatt. Au drugstore, on nous a dit qu'il achetait beaucoup de riz et pas mal de viande. Tout peut se manger cru, sauf ça ! À cheval, les gars ! Objectif : toutes les constructions apparemment vides, désertes, croulantes, abandonnées ou en construction ! Reluquez les lumières, les feux de cheminée, reniflez les odeurs de cuisine ! Vous n'avez pas dîné, *hey ?* Alors, ouvrez bien les narines ! Chez moi, on dit qu'un ventre creux va tout droit aux patates ! *Go !*

*

* *

À Washington, Evans se conduisait de plus en plus étrangement. Rien de menaçant, dans son attitude, ni même de méchant. Simplement, il donnait l'impression d'être un peu ivre, mélancolique et infiniment mystérieux.

Vers dix-neuf heures, il était revenu à son bureau. M^me^ Scott avait noté que, si son lacet était renoué, sa cravate ressemblait maintenant à une ficelle tandis que ses chaussures paraissaient sortir d'un bain de poussière.

Evans referma la porte avec une douceur inaccoutumée, jeta un regard lointain à sa secrétaire, se dirigea vers son bureau en adoptant l'allure furtive d'un homme préparant un mauvais coup. En d'autres circonstances, M^me^ Scott aurait sans doute trouvé cela très rigolo, mais elle n'éprouvait, pour l'heure, que de la pitié mêlée d'une pointe de crainte.

— Bonsoir, monsieur Evans, dit-elle sur un ton de phonographe. Smith Beffort a téléphoné de Casper. Il a dit qu'il rappellerait dans la soirée.

Evans s'immobilisa, leva une main, jeta un coup d'œil circulaire, comme pour vérifier que personne ne l'épiait, et dit :

— Très bien, madame Scott, très bien. Ne le dites pas à un tiers. Nous sommes dans une période difficile et les murs peuvent avoir des oreilles. Vous comprenez ? Ah ! pendant que j'y pense, voulez-vous avoir l'amabilité de dire à ma femme que je rentrerai très tard à la maison ? J'ai beaucoup de travail en attente dans mon bureau, n'est-ce pas ?

M^me^ Scott se détendit un peu. Evans n'était pas dans son assiette, mais il raisonnait encore convenablement.

— Vous avez beaucoup de travail, confirma-t-elle, et, avec tous les rendez-vous que vous avez remis, vous n'êtes pas à la veille d'en voir la fin ! Je peux rester, si vous voulez.

Evans la contempla pensivement, gonfla les joues, hésita et dit, finalement :

— Merci.

Il avait lâché ça comme une pierre dans l'eau, et M^me^ Scott ignorait si c'était un « merci, oui » ou un « merci, non ».

— Alors, je reste ?

— Inutile, murmura Evans, vous seriez seule, car je ne fais que passer. N'en parlez pas. Nous sommes dans une période difficile et les murs ont peut-être des oreilles…

Il répétait sa phrase précédente, jetait autour de lui des regards méfiants. M^me^ Scott eut soudain la chair de poule.

— Que dois-je répondre à Smith Beffort, s'il téléphone ? demanda-t-elle avec effort.

Evans leva les deux mains, rentra la tête dans les épaules. L'homme écrasé de responsabilités qui ne veut plus rien entendre !

— Bouhhh ! M^me^ Scott ! Laissez Smith en dehors de toute cette affaire ! Vous savez bien que je suis toujours à cette conférence du département de la Justice !

— Mais…

— Allons, ne cherchez pas à comprendre, voyons ! J'ai un dossier *top-secret* dans ma serviette et, pour une fois, il faut que je m'en occupe moi-même ! Ne me questionnez pas ! Dans ce bon vieux bureau fédéral, un dossier marqué *top-secret* est sacré ! Chut ! madame Scott. Chut !

Il la planta là, disparut dans son bureau. M^me^ Scott entendit des bruits de tiroirs, puis Evans se mit à chantonner tout en continuant d'ouvrir et de fermer des tiroirs. Après quelques minutes de ce manège, il réapparut. À présent, il portait une serviette et, à la bosse qui déformait son veston, la secrétaire comprit qu'il était armé. Evans sourit.

— Bonsoir ! À demain.

Il sortit et, idiotement, M^me^ Scott se mit à pleurer.

CHAPITRE IX

Nue devant le grand miroir de sa chambre, M^me^ Atomos se tira la langue, se hissa sur la pointe des pieds, cambra les reins et bomba la poitrine.

Debout dans un angle de la pièce, Isadori la contemplait avec adoration. Une fille magnifique. Un sucre.

— Quand nous en aurons terminé avec Casper, murmura M^me^ Atomos d'une voix douce, je veux que Beffort et Akamatsu reposent à la morgue… Tu ne trouves pas que j'ai un peu grossi, à San Esteban ?

Isadori secoua négativement la tête. M^me^ Atomos l'épia par le truchement du miroir, comprit à l'acuité de son regard qu'elle n'avait rien perdu de sa beauté. Elle pivota, marcha vers le colosse, s'appuya à lui comme on s'adosse à une muraille.

— Caresse-moi, cela m'aide à réfléchir…

Les grandes mains du Japonais se posèrent sur le corps nacré, le parcoururent. M^me^ Atomos ferma les yeux et un léger sourire ourla ses lèvres sensuelles.

— Demain, dit-elle de sa voix de miel, tu diras à ceux du groupe « Soleil Levant » de passer à l'action. Ils commenceront par les agents de la circulation, les gardiens, les vigiles… Puis ils frapperont les fonctionnaires travaillant dans les services publics : employés des postes, chauffeurs de bus, gens du téléphone, de l'électricité, de l'eau, du gaz, etc. Demain soir, il faut que Casper soit plongé dans l'obscurité, que l'eau et le gaz manquent, que les transports et la circulation soient paralysés. Alors, nous…

Elle s'interrompit, sous un attouchement trop précis d'Isadori, serra les dents quand la main du Japonais se fit insistante. Elle savait qu'il jouait d'elle comme d'un violon, que c'était sa façon de la dominer, mais, même en mobilisant toute sa volonté, elle ne parvenait jamais à vaincre ses sens irrités par un violent besoin d'érotisme.

Puis le désir d'Isadori devint concret, flagrant, et M^me^ Atomos en ressentait déjà la brûlure, anticipait, et sa chair vibrait sous les frissons. Elle fit face à l'homme, se colla à lui. Il l'enlaça, se pencha sur la bouche offerte.

— Prends-moi ! râla M^me^ Atomos, narines palpitantes.

Isadori était un bon serviteur. Il fit ce que sa maîtresse lui demandait, froidement, en technicien, surmontant ses propres désirs pour veiller à ceux de sa partenaire.

Féroce et autoritaire, M^me^ Atomos devenait extraordinairement soumise entre les bras d'un homme. Isadori la connaissait assez pour sentir les instants où la terrible femme avait besoin de domination, de violence. Ce soir était précisément l'un de ces instants, et le Japonais utilisa sa force pour vaincre la fausse résistance de M^me^ Atomos, jouant, pour sa jouissance, les filles vierges et violées.

Tout cela était purement animal, mais convenait parfaitement au tempérament de M^me^ Atomos. Battue, pétrie, asservie et traitée comme une fille de lupanar, elle repoussa enfin Isadori, lui signifiant, par l'éclat métallique de son regard, que le jeu était terminé, qu'il fallait reprendre ses distances.

Un autre, moins prévenu, se fût retiré, mais Isadori, conscient de sa puissance de persuasion, l'écrasa sous sa masse et lui dicta les conditions du mâle au désir intact. M^me^ Atomos tenta de lutter, mordit, griffa, menaça puis, au paroxysme de la rage, sombra de nouveau dans son océan de luxure. En fait – et chacun des deux partenaires le savait – le jeu ne faisait que commencer…

Mais tandis que M^me^ Atomos baignait dans le stupre, les choses allaient sans elle, et pas fatalement à son avantage. On ne peut être au four et au moulin. M^me^ Atomos aurait dû le savoir et, au lieu de se livrer à cette séance de gymnastique en chambre, se serait tout naturellement inquiétée de Shibuki, si sa sensualité toute neuve n'avait relégué au second plan tout ce qui ne pouvait immédiatement la satisfaire.

Car il était vrai que Shibuki entrait dans une période néfaste. Les astres devaient être contre lui, car les hommes du chef Wyatt tenaient dans leur collimateur l'ancien atelier où David Millay fabriquait des récipients en plastique.

Wyatt fronça le nez, plissa les yeux pour mieux voir le mince rai de lumière filtrant sous une invisible porte. Pour l'avoir distingué de la rue, l'adjoint devait avoir un œil d'aigle. Incrédule, Wyatt tendit le cou.

— Bon Dieu ! *S'il* est vraiment là-dedans, les gars, j'offre une tournée chez Bully !

Quelqu'un émit une sorte de pet avec sa bouche, mais personne ne bougea. Groupés derrière la grille, ils ressemblaient à des statues. Wyatt se redressa lentement et son visage troua l'ombre d'une tache grisâtre.

— *Okay !* murmura-t-il. On cerne la boutique. Mollo, *hey !* Si ce mec *vous* échappe, demain, je vous colle tous à la circulation…

Les statues s'animèrent, filèrent le long du mur à l'arête garnie de tessons. Dans la rue déserte et mal éclairée, cette dispersion ne provoqua que quelques mouvements d'ombres très furtives, puis un faible coup de sifflet retentit, signifiant que l'encerclement était réalisé. Wyatt plaça le cadran de sa montre dans un reflet lumineux, vit que les aiguilles marquaient vingt-deux heures trente…

Au même moment, Shibuki manœuvrait le bouton de réglage de son émetteur à dix antennes. Au cirque Pangam, c'était l'instant où les tigres pénétraient dans la cage…

Shibuki ne voulait pas manquer ça. Il coiffa son feutre, éteignit la lampe, ouvrit la porte donnant sur la cour à la seconde précise que choisissait Wyatt pour pousser la grille.

Shibuki entendit le grincement des gonds, vit quatre silhouettes se découper sur le seuil, devina instantanément qu'il n'était pas loin d'avoir des ennuis. Il se coula vivement le long du mur, stoppa derrière un fût métallique, jeta un regard vers le fond de la cour. Maintenant, la grille était grande ouverte. Les quatre silhouettes se trouvaient dans la cour, progressant doucement en direction du bureau, mais, dehors, il y avait d'autres hommes armés de fusils.

Shibuki recula. À quelques secondes près, il avait failli être acculé dans une pièce à une seule issue, sans autres armes que ses mains pour se défendre. Par contre, s'il arrivait jusqu'à la Chevrolet et le Colt Cobra que contenait son coffre à gants, il vendrait chèrement sa vie. Restant dans les zones ténébreuses, il gagna le hangar abritant la Chevrolet, sachant parfaitement qu'on ne pouvait l'apercevoir de la rue. En effet, l'entrée du

hangar s'ouvrait parallèlement à la façade, et les hommes plantés devant la grille béante ne voyaient le bâtiment que de profil.

Reptilien, le Japonais se glissa dans la voiture en passant par le cadre d'une glace baissée, s'empara du Cold Cobra, l'arma et attendit. Il n'avait pas l'initiative, mais la quiétude temporaire dont il bénéficiait vint à point pour lui donner le loisir d'une analyse. S'il n'agissait pas, on le découvrirait fatalement. Il y aurait bataille et, après une résistance se limitant automatiquement à la quantité de projectiles que contenait le chargeur du Colt, il serait arrêté ou abattu.

Shibuki ne tenait pas spécialement à la vie, pensait souvent au paradis de ses ancêtres, mais, comme tout un chacun, préférait tout de même être en bonne santé que mort et enterré dans un trou froid et humide. Puis, il songeait aussi que sa mission allait se terminer par une sorte de catastrophe. L'émetteur, l'appareil « photographique » et trois animaux porteurs de super-minicerveaux tomberaient aux mains de la police. Enfin, M^{me} Atomos resterait dans l'ignorance des derniers événements, si bien que ce manque d'information pourrait l'amener à commettre une faute grave, sinon irréparable.

Après ce raisonnement supersonique, l'idée s'implanta comme un trait de feu, dans le crâne de Shibuki : avant de mourir, il avait le devoir de prévenir M^{me} Atomos qui, peut-être, se trouvait dans la propriété de Yellowstone.

Shibuki se glissa sur le siège du conducteur, tendit la main vers la clé de contact, suspendit son geste. Au milieu de ce silence total, le démarrage du moteur éclaterait à la façon d'une bombe. Alertés, les policiers ouvriraient le feu dès l'apparition de la Chevrolet. Cinquante mètres de terrain à découvert avant la grille ! De quoi être cent fois transformé en écumoire !

Attentif, mais étrangement calme, Shibuki laissa son pouce sur le bouton du démarreur, tressaillit en entendant un grondement encore lointain. Le dernier bus *Oak Crest-Evansville,* suivant la 12^{e} Rue, stoppant au carrefour de Children's Home d'où il repartait toujours bruyamment, à cause de la pente et du virage de Conwell Street. Le pouce du Japonais se raidit sur le bouton du démarreur. Ce bus était sa dernière chance.

Dans la cour, Wyatt et ses collègues jouaient les Indiens sur le fameux sentier. Le rai de lumineux ne filtrait plus sous la porte depuis un instant. Cela était rassurant si l'agent de M^{me} Atomos dormait, inquiétant s'il avait

surpris le grincement de la grille, et se tenait en embuscade, l'index crispé sur la détente d'une mitraillette…

Là aussi, on préférait être vivant que mort.

Wyatt leva la main, et le commando progressa le long du mur de l'atelier, se regroupa non loin de son but. Wyatt observa la porte. Autant que l'obscurité le permettait, il avait l'impression que le battant était hermétiquement clos, sans autre orifice que le trou de la serrure, et ne voyait pas comment le Japonais aurait pu surveiller efficacement les abords du bâtiment.

Cette constatation le décida. Il fit signe d'avancer, parcourut les derniers mètres, se retrouva à pied d'œuvre avec ses trois hommes. Rien ne bougeait à l'intérieur de l'atelier, mais un grondement de moteur arrivait du carrefour voisin. Le chef Wyatt songea que ce nouveau bruit couvrirait celui qu'il se préparait à faire en manœuvrant la poignée. Il patienta quelques secondes, car le moteur venait de subir une baisse de régime, entendit son adjoint murmurer :

— C'est le bus en arrêt au carrefour.

— J'avais compris, fit Wyatt sur le même ton. Quand il repartira, nous foncerons. Si la serrure est bloquée, vous la ferez sauter, Mac. Attention ! Souvenez-vous que je veux ce type en bon état.

Là-bas, le bus fit grincer sa première, démarra en grondant. Il passa en deuxième dans le virage, attaqua la pente, et son moteur hurla sous l'accélération destinée à accrocher la troisième. Wyatt fit brusquement pivoter la poignée, repoussa le battant, pénétra en trombe dans une pièce obscure pleine de remugles violents. Quelqu'un actionna une torche et Wyatt vit des casiers vides, une table, une lampe à pétrole, un réchaud, un lit de camp. Dans un coin, un chat, un chien et un singe dormaient profondément. Contre la cloison, installé sur un coffret métallique, une sorte d'ordinateur ronronnait doucement, clignotait de tous ses voyants lumineux…

— L'appareil photographique ! s'exclama l'adjoint.

Dehors, les pneus hurlèrent sinistrement, puis il y eut une série de détonations sèches, deux chocs métalliques, des cris. Wyatt et son équipe se ruèrent, atteignirent la grille maculée de sang frais dégoulinant. Trois *G'men* désarticulés gisaient sur le trottoir, éventrés, crâne enfoncé. Dans la

rue, une voiture de police décollait déjà, sirène en batterie, feu pivotant zébrant la nuit. Excité, un flic gueula :

— Le Jap ! Il s'est barré à bord de la Chevrolet !

Une autre voiture démarra. Des policiers accouraient, arme au poing. L'air sentait la poudre et l'on marchait sur des douilles éjectées. Wyatt crocha un homme par le bras.

— Comment a-t-il pu passer ?

— Sa bagnole est arrivée du fond de la cour, feux éteints, au moment où ce damné bus attaquait la côte ! La Chevrolet était sur nous quand nous l'avons repérée. Elle a franchi la grille en force, bousculant les hommes et les voitures, profitant de la surprise pour prendre du champ. Dans l'ombre et au fusil, on n'avait pas beaucoup de chances de la stopper !

Wyatt bondit vers sa voiture, commuta son radiotéléphone en émission.

— Appel à toutes les voitures ! Arrêter à tout prix une conduite intérieure noire, Chevrolet, probablement cabossée, pilotée par un Japonais… Je répète : arrêter à tout prix…

Courbé sur son volant, une balle dans l'épaule, Shibuki roulait à tombeau ouvert dans les rues quasiment désertes de Casper. Pour atteindre le quartier de Yellowstone, il lui fallait traverser presque toute la ville, d'est en ouest, et, en apercevant la paire de phares surmontée du feu rouge et blanc pivotant, il sut que son rétroviseur lui apportait l'image d'une naissante impossibilité. Rageur, sanglant, Shibuki colla l'accélérateur au plancher, grilla un stop, fila comme un obus dans la perspective rectiligne de la Cinquième Rue.

Derrière, il y avait maintenant deux voitures de police, hurlantes, scintillantes, roulant de front à moins de cinq cents mètres. Epaule en flammes, chemise et veston gluants de sang, Shibuki clignait des yeux dans l'éblouissement des enseignes publicitaires, son bras ballant pesant des tonnes, giflé par l'air que laissaient pénétrer le pare-brise et la custode émiettés.

Yellowstone… Yellowstone…

Au croisement de Railroad Street, une équipe de cops, fusils et mitraillettes en batterie, prit la Chevrolet sous un feu d'enfer. Shibuki perçut les impacts comme en rêve, sentit une vive brûlure à la cuisse gauche, vit se désintégrer toutes les glaces, et son chapeau s'envola avec une balle de 45.

La Chevrolet sauta le trottoir, racla la façade d'un immeuble, fit une embardée en pulvérisant une vitrine, retomba lourdement sur la chaussée, capot miraculeusement pointé vers Yellowstone, pneus et moteur intacts.

Shibuki accéléra, échappa au maelström en zigzaguant, mais retrouva dans son rétro les deux voitures de police, beaucoup et dangereusement plus proches. Les sirènes lui crevaient les oreilles et son sang cognait dur à ses tempes, tandis que des ondes de douleur irradiaient tout son corps tendu vers Yellowstone que l'énorme bloc de l'Athletic Field annonçait.

Yellowstone… Yellowstone…

Loin, une mitraillette se mit à éternuer, puis un nouveau staccato se fit entendre. L'univers sifflant et douloureux de Shibuki s'emplit de miaulements terrifiants. Dans le rétro, les voitures de police s'ornaient de lueurs orange, mais la vitesse rendait les tirs imprécis, et la plupart des projectiles perforaient le décor. Conduisant d'une main, tassé sur sa douleur, transformé en kamikaze piquant sur son porte-avions, Shibuki vira en catastrophe dans Walnut Road, arracha une borne de stationnement payant, continua, aile droite pliée, découpant du pneu en tranches fines et fumantes.

L'allure chuta. La Chevrolet se mit à tanguer horriblement, d'un bord à l'autre de la chaussée étroite, frôlant les trottoirs, les arbres. Puis l'aile droite se détacha d'un bloc, comme à l'emporte-pièce, vola, retomba avec bruit dans un jaillissement d'étincelles, se bloqua sous le train avant de la première voiture de police. Tête-à-queue, vacarme de train freinant au signal rouge, passage fermé à la seconde voiture venant en file, en raison de l'étroitesse de la voie…

Dégagée de son aile divergente, la Chevrolet reprit du nerf et Shibuki plongea dans le labyrinthe des petites rues résidentielles, aussi sûr de sa direction qu'un pigeon regagnant sa base, malgré sa quasi-inconscience et son épuisement. Il roulait depuis des siècles dans un cauchemar incroyable, une sorte de chute libre pleine de vent lui arrachant les yeux des orbites. Lumières, ombres, hurlements de sirènes, détonations, fracas de tôle matraquée, miaulements de projectiles mortels…

Sonné, traumatisé, Shibuki ne réalisa même pas que nulle voiture ne le poursuivait plus. D'ailleurs, s'il touchait à son but, il arrivait également au bout de son rouleau, se vidait de son sang, inéluctablement, par la plaie béante de sa fémorale gauche trouée comme un vieux tuyau d'arrosage.

À travers une brume épaisse, Shibuki reconnut enfin la rue bordée d'arbres et de haies vives qu'il souhaitait voir depuis sa fuite de Children's Home. Il redressa la tête dans un dernier effort, sursauta sous l'éclat inhumain d'un projecteur à main, accéléra grotesquement et inutilement, se ruant au-devant du fourgon blindé en position tactique au bout de cette rue par laquelle il pouvait surgir.

Aussitôt, les armes automatiques crachèrent, convergèrent sur la Chevrolet ferraillante, criblée d'impacts, incroyablement pilotée par ce Jaune apparemment indemne. Shibuki tressauta, lâcha le volant et, mort, se dressa sous le déluge de plomb perforant ses chairs déjà exsangues. Son corps demeura un instant suspendu, bascula brusquement par-dessus le dossier du siège, disparut tandis que la Chevrolet s'écrasait contre un arbre. Choc effroyable. Silence fantastique.

Odeurs de poudre, d'essence se répandant dans le caniveau, d'huile chaude fuyant par mille fissures…

Puis le fourgon avança, stoppa, projecteur toujours braqué sur le tas de ferraille d'où un bras sanglant émergeait, et les policiers entourèrent les débris. Loin, mais se rapprochant très rapidement, les voitures alertées par radio s'annonçaient à grands coups de sirène.

Dix minutes plus tard, le chef Wyatt débarquait, blême, incrédule, un peu honteux des moyens mis en œuvre pour stopper ce diabolique Jaune.

— Mort ? demanda-t-il, pour dire quelque chose.

— Haché ! cracha un lieutenant. Plus vide de sang qu'un tube de canon ! Sans blague, chef, personne ne comprend comment il a pu arriver jusqu'ici !

Derrière une haie, à moins de vingt pas, Isadori, lui, comprenait. Il recula, s'éloigna vers la maison où attendait M^{me} Atomos. Au moins, le sacrifice de Shibuki n'aurait pas été vain…

CHAPITRE X

Les tigres étaient encore dans le couloir lorsque Shibuki fit fonctionner l'émetteur. Tout d'abord, il ne se passa rien de très remarquable. Hermann, le dompteur berlinois, virevolta majestueusement, faisant, d'une brève inclination du buste, comprendre au public qu'il appréciait le soudain silence venant de s'établir sous le chapiteau.

Il eut un coup de menton vers les garçons de piste, et la dernière glissière se souleva, libérant le couloir. Les tigres arrivèrent souplement, très vite, et Hermann éprouva brusquement la sensation que quelque chose n'allait pas chez ses bêtes. Pas un seul feulement, des queues fouettant les flancs…

— Là ! aboya Hermann. Sultan !

Le fauve hésita, dérapa enfin vers son tabouret, bondit, et ses congénères suivirent avec un ensemble surprenant. Hermann échangea un coup d'œil avec Herborn et Sam, debout derrière la cage. Habituellement, au sortir du couloir, les bêtes se montraient nerveuses, indisciplinées, profitaient un peu de l'espace avant de se rendre aux ordres, comme un chien d'appartement tout à coup lâché en campagne. Herborn eut un geste du pouce vers le haut, et le public applaudit.

Hermann tourna le dos à Sultan, afin de vérifier la tension des câbles d'équilibre, et, sans aucun préavis, le vieux tigre sauta et l'abattit d'un terrible coup de patte. Un hurlement d'épouvante monta du public, puis le cri mourut, car plus rien ne bougeait dans la cage.

Sultan s'était écarté du dompteur à la nuque brisée, restait immobile, ainsi que les neuf autres tigres et, sans le corps étendu sur le tapis de la cage, on aurait pu croire à l'irréalité du drame. Sam s'arma d'une fourche, lâcha deux balles à blanc, se glissa par l'entrebâillement de secours que Herborn maintenait. Ce n'était pas la première fois qu'un dompteur mordait la poussière, au cirque Pangam et, tant que le public ne paniquait pas, tout pouvait s'arranger. Très synchro, la voix du présentateur demanda :

— Ne bougez pas, restez calme ! Chef ! Musique !

Sam agrippait déjà Hermann, reculait vers la porte, tirant son fardeau sous l'œil indifférent des tigres toujours pétrifiés. Herborn dégagea le battant, se pencha pour aider Sam, fut balayé par Sultan, roula contre le bord de piste, resta étendu, lucide, mais incapable d'un mouvement.

Il entendit la foule hurler, vit les autres fauves se ruer sur les spectateurs, perçut des cris d'agonie, des craquements de membres broyés, se retrouva debout, mué par une panique immonde. En courant, il entrevit des grappes humaines sanglantes, des corps labourés, et les tigres, muets et laborieux, tuant méthodiquement. Des coups de feu claquèrent, à peine audibles dans la formidable clameur roulant sous le chapiteau, puis Herborn déboucha en coulisse, évita la charge d'un cheval enragé, piétina des corps sans vie. Là, les ours, les gorilles, les panthères et les lions menaient un tapage infernal derrière les barreaux des cages roulantes heureusement closes. Un clown passa, tenant son bras à demi arraché, et Herborn reconnut Jenny, l'écuyère, à son costume, car son visage avait été défoncé par un coup de sabot furieux.

Horrifié, couvert d'un sang qui n'était pas le sien, Herborn passa au large des éléphants pourtant calmes, courut, se fit renverser par un groupe terrifié, se releva. Dans un songe, il avança vers sa caravane, grimpa les marches, poussa la porte, se jeta sur le téléphone. Dehors, la foule déferlait en hurlant et, comme pour augmenter la panique, les éléphants barrissaient à pleine trompe, lamentablement.

Herborn se mordit les lèvres au sang, parvint à diriger sa main tremblante, forma le numéro du central de la police. Une voix s'informa et Herborn hurla :

— Au secours ! Ici, le cirque Pangam ! Les fauves se sont échappés. Il y a des dizaines de morts, des…

Sa caravane trembla, se renversa, et il fut projeté comme une balle. Avant de perdre connaissance, il comprit que les éléphants, affolés, venaient de rompre leurs attaches et fuyaient à travers la foule…

*

* *

À deux heures du matin, Smith Beffort et son équipe purent établir un bilan définitif. On comptait près de deux cents morts, quatre cents blessés, cinquante cas de folie et quatre-vingts disparus. Les tigres et les chevaux avaient été abattus, mais toutes les autres bêtes avaient crevé dans leur cage. Seuls, les éléphants étaient sains et saufs. Un cornac les avait récupérés dans Casper. Maintenant, devant le cirque tragique, ils se dandinaient, à l'attache, encore inquiets et agités.

Plantés dans leur peau épaisse, on avait retrouvé les super-minicerveaux, après des recherches laborieuses. Tête d'épingle heureusement brillante sous la clarté des projecteurs de secours…

Dans Casper, des gens erraient, parlant tout seuls. Ils avaient échappé au massacre, mais leur raison chancelait et, avec une ténacité affligeante, ils cherchaient un parent dont ils avaient pourtant vu le cadavre déchiqueté quelque part sur les gradins du cirque Pangam.

Malgré l'heure tardive, la ville ne dormait plus. La nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre, et le nom redouté de M^me^ Atomos était sur toutes les lèvres. Dans les rues noires de monde, les ambulances et les voitures de police circulaient à toute allure, pleins phares, sirène stridulante, et une équipe de la garde nationale appelait la population au calme à l'aide de haut-parleurs.

Tout cela faisait un peu « naufrage du *Titanic* » mais, lorsque M^me^ Atomos attaquait une ville, c'était généralement le genre de réaction qu'elle déclenchait.

À trois heures du matin, et après un conseil extraordinaire avec Smith Beffort, Wyatt et Akamatsu, le maire de Casper décréta l'état de siège, la mobilisation complète des effectifs de la garde nationale, la fermeture partielle des magasins, celle, totale, des usines, ateliers et bureaux. En outre, des tracts furent imprimés en un temps record, distribués tout aussi rapidement, et les habitants de Casper surent très exactement à quoi ils s'exposaient en sortant. Super-minicerveau, type *tête d'épingle,* projeté par un faux appareil photographique ou tout autre engin transformé en carabine à air comprimé, pénétrant sous la peau, remontant jusqu'au crâne par le canal normal de la circulation sanguine, etc.

De quoi en claquer des dents !

Perdue dans la foule, une vieille dame conduisait un aveugle. Un garçon immense, barbu, équipé de lunettes noires et d'une canne blanche. La

vieille dame l'attira dans l'angle d'une porte cochère, et murmura :

— Si nous les laissons faire, Isadori, le groupe « Soleil Levant » ne trouvera devant lui qu'une ville déserte ! Comment empêcher les gens de se claquemurer ?

L'« aveugle » ne répondit pas, se contenta simplement de gratter une allumette. M^me^ Atomos eut un ricanement.

— Le feu ! Evidemment ! Mais si toute circulation est interdite, nos agents ne pourront allumer les incendies !

Isadori se pencha sur elle.

— Il faut commencer tout de suite, maîtresse – M^me^ Atomos adorait cette appellation doublement contrôlée – et semer un peu partout des détonateurs à retardement et une charge de produit incendiaire. Ainsi, « Soleil Levant » pourra agir.

M^me^ Atomos lui serra le bras, en signe de grande satisfaction, et l'entraîna vers la Cadillac qui stationnait plus loin.

Pour effectuer les poses de charges à retardement, Isadori et le chauffeur suffiraient.

*

* *

Beffort, Mie et Akamatsu écoutaient le chef Wyatt narrer la fuite de Shibuki, la poursuite à travers la ville et, enfin, la rencontre de la Chevrolet avec un fourgon blindé, dans cette petite rue de Yellowstone.

Beffort semblait passionné.

— Si je comprends bien, dit-il quand Wyatt eut terminé, ce Shibuki a repéré vos hommes *avant* que vous n'entriez dans l'enceinte de la petit usine ?

— Vraisemblablement, admit Wyatt, car la lumière s'est éteinte pendant que je poussais la grille. Mais que voulez-vous prouver ?

— Une chose qui coule de source, rétorqua Beffort. C'est-à-dire que Shibuki a eu tout le loisir de préparer sa fuite tandis que vous avanciez vers son refuge.

Wyatt haussa les épaules.

— Possible. Et alors ?

— Alors, sourit Smith, il est absolument illogique qu'un homme traqué et sachant fort bien qu'il sera poursuivi, choisisse délibérément la gueule du loup en traversant une ville bourrée de flics ! À sa place, j'aurais pris la direction du sud, qui est celle des grands axes routiers, de la campagne, et du Colorado, par la fédérale 220 ! Voyons, Wyatt, qu'allait faire Shibuki à Yellowstone ?

— Je n'en sais fichtre rien ! À mon avis, et voyant que mes gars se rapprochaient, il a cherché à brouiller ses traces dans les petites rues.

Beffort grimaça.

— Non ! décréta-t-il. Shibuki a toujours gardé la direction de l'ouest, volontairement, ceci depuis sa sortie du refuge où il se terrait ! En fait, et compte tenu de l'avance qu'il avait sur vos hommes, il aurait parfaitement pu s'échapper en piquant immédiatement au sud, au nord ou à l'est !

— C'est vrai, intervint Akamatsu. Vous avez vous-même reconnu que Shibuki s'est suicidé en empruntant la longue ligne droite de la Cinquième Rue ! Finalement, l'ouest était la seule direction qu'il n'aurait pas dû prendre…

Mie écrasa le mégot de sa cigarette et dit :

— Pour moi, c'est clair : Shibuki a essayé de rejoindre ses amis. Il était grillé, signalé, poursuivi. Seul, il ne pouvait s'en tirer. De plus, il avait sûrement le désir de donner l'alarme. L'émetteur, les animaux – je parle de Royal, de Gib et du singe des Chapin – et un stock de minicerveaux, n'étaient-ils pas aux mains de la police ? En somme, le pot aux roses est découvert et, si M^{me} Atomos l'ignore, nous sommes en mesure de la contrer ! Pourquoi Shibuki n'aurait-il pas tenu le même raisonnement ? Yellowstone, comment est-ce ?

— Résidentiel, répondit Wyatt, plein de maisons particulières, d'arbres, de jardins. Un coin de rupins.

L'œil de Mie se troubla, effleura celui de son mari.

— Smith, dit-elle, j'aimerais visiter Yellowstone.

— Maintenant ?

— S'il vous plaît.

Beffort soupira, mais quitta son siège. Quand Mie avait son regard d'extra-lucide, il valait mieux suivre ses suggestions.

*

* *

Le décret du maire ne devant entrer en vigueur qu'à l'aube naissante, Casper était encore très animée lorsque les Beffort et Akamatsu sortirent du commissariat central. Il était trois heures quarante-cinq, heure qu'avait donnée Owen Bernitz pour l'arrivée de « Dragon Vert », et Beffort ne fut pas autrement surpris de voir sa Malibu garée devant l'immeuble. Au volant, Owen attendait. En apercevant le groupe, il descendit, retira son mégot de cigare éteint de sa bouche et dit :

— Salut ! Z'arrivons juste pour la bagarre, *hey ?*

Owen avait sa façon de parler. Smith lui donna une tape amicale sur l'épaule, Yosho et Mie lui serrèrent la main.

— Vous tombez à pic, Owen, dit Beffort. M^me^ Atomos vient de sortir le grand jeu en semant la panique au cirque…

— Je suis au courant ! On ne parle que de ça, en ville. Dites, c'est vrai, cette histoire de minicerveaux ?

— Oui, malheureusement. Grimpez dans la Malibu et prenez le volant, Owen. Nous parlerons de tout cela en roulant.

Bernitz obtempéra, et ils s'engouffrèrent dans la voiture. Beffort guida Owen vers Yellowstone, tout en lui racontant succinctement les derniers événements. Bernitz ne commenta pas, mais demanda :

— Wyatt s'était-il déjà bagarré contre M^me^ Atomos ?

— Non, répondit Beffort. Pourquoi ?

— Parce que je crois que Ben Brady et ses gars auraient pris le Jap vivant ! Fallait les envoyer au charbon !

Beffort se tendit. L'évolution rapide de la situation au cours des heures écoulées avait complètement capté son attention, si bien qu'il ne s'était pas préoccupé de Brady ni d'Evans. Mais une chose était certaine : Ben Brady n'avait pas contacté le standard où Mie officiait.

— Dites, Owen, votre remarque semble indiquer que Brady se trouve à Casper depuis le début de la soirée. Or il ne nous a pas donné signe de vie !

Bernitz dévisagea Beffort avec un brin de stupeur.

— Quoi ? Vous m'avez téléphoné vers dix-huit heures, et le commando « Brady » s'est embarqué quinze minutes plus tard, à l'aéroport de Saint Louis ! Ma tête à couper que Ben et ses dix gars sont ici depuis hier au soir, vingt heures !

— Alors, objecta Mie, qu'attend-il pour nous appeler ?

Owen désigna le radiotéléphone et dit à Smith :

— S'il y a un nœud, peut-être que Stuton est au courant. Vous pouvez le lui demander, *boss.* Son dispatching est installé depuis trente minutes…

Beffort décrocha, commuta et lâcha dans le micro :

— *Masque Jaune* pour *628. D.V. As… Masque Jaune* pour *628. D.V. As…*

— *Okay !* Ici, *628,* patron ! cracha Stuton, non sans contentement. On remet la gomme ?

— On remet la gomme, Ralf… Avez-vous des nouvelles de Brady ?

— Non, néant… Je devrais ?

— Pas spécialement. Selon Owen, le commando « Brady » est à Casper depuis hier soir, mais il a mangé la consigne en omettant de se signaler au commissariat central.

— Pas son genre ! assura Stuton. Ou son zinc s'est écrasé entre Saint Louis et Casper, ou un membre de l'organisation Atomos a croisé sa route ! La première éventualité est facilement vérifiable. Restez à l'écoute. J'appelle le contrôle de vols du *Casper Airport* et vous donne réponse immédiatement. Terminé.

Beffort reposa le combiné sur son support, tourna vers Owen un front soucieux. À l'interrogation muette, le chef de la force « Dragon Vert » répondit par un haussement d'épaules traduisant plus son impuissance que son indifférence.

— Attendons l'appel de Ralf, dit Beffort. Prenez à droite, puis à gauche, Owen, nous arrivons… C'est dans la prochaine rue que Shibuki a été intercepté par les flics.

Il ne restait pas un seul débris de la Chevrolet, mais une large tache d'huile marquait l'emplacement du drame. Un arbre portait une longue entaille, preuve de la violence du choc ; et, plus loin sur la chaussée, des douilles éjectées brillaient faiblement sous la clarté pauvre des réverbères.

Bernitz stoppa, éteignit les feux de la Malibu par une sorte de réflexe conditionné et coupa le moteur.

Dans ce quartier, les rues restaient désertes, silencieuses, et, malgré la menace « Atomos » qui planait sur Casper, aucune lumière n'était visible derrière les persiennes closes. Naïvement, à cause de leur compte en banque bien garni, les « résidents » de Yellowstone s'imaginaient évidemment que M^me^ Atomos ne s'en prendrait pas à eux.

Mie se pencha, s'empara de la carte de Casper, secoua la tête et dit :

— Shibuki habitait cette ville depuis plus d'un mois et devait la connaître comme sa poche. Il ne pouvait pas ignorer que Yellowstone est une sorte de rectangle, une enclave mordant sur la banlieue voisine, une nasse que la police pouvait très facilement fermer ! De plus, Smith, savez-vous que la rivière North Platte passe à moins de cinq cents mètres d'ici ? Or, depuis toujours, M^me^ Atomos ne s'arrange-t-elle pas pour qu'un lac ou une rivière soient à proximité de ses refuges ?

Beffort opina. Même si Mie prenait ses désirs pour des réalités, la situation de Yellowstone offrait effectivement des similitudes troublantes avec les emplacements préférentiels de M^me^ Atomos. Que Shibuki soit précisément venu se faire mitrailler là, alors qu'il aurait peut-être pu tenter une fulgurante marche arrière, donnait encore de l'épaisseur aux soupçons de la jeune femme.

— D'après Wyatt, insista Mie, Shibuki a accéléré en apercevant le fourgon de la police. Cela n'a pas de sens, car il ne pouvait absolument pas espérer franchir le barrage. La rue est étroite, bordée d'arbres interdisant l'accès pratique des trottoirs, et le fourgon était placé de manière à prendre toute la largeur de la chaussée…

Elle s'interrompit, car le haut-parleur du poste diffusait l'indicatif de *628. D.V. As.*

— *Masque Jaune* à l'écoute, annonça Beffort. Parlez, Ralf.

— J'ai eu le *Casper Airport,* dit Stuton en gommant tout préliminaire. Le contrôle m'a confirmé que l'avion de Brady s'est normalement posé, à dix-neuf heures cinquante-deux, et qu'aucun incident n'a été signalé au cours du vol ni sur le terrain, après l'atterrissage. Donc, pas de doute, patron ! Ben et son équipe se trouvent actuellement à Casper.

Beffort remercia, coupa.

Le silence de Brady était inexplicable.

CHAPITRE XI

Au même moment, Ben Brady et ses hommes arrivaient à Goose Egg, petite localité située au sud-ouest de Casper, à bord d'une camionnette arborant la raison sociale d'une fabrique de tracteurs.

À vrai dire, le commando « Dragon Vert » ignorait parfaitement qu'il se trouvait à Goose Egg, pas plus qu'il n'était conscient d'occuper un véhicule en marche.

Cueillis dès leur descente d'avion par un opérateur de « Soleil Levant », les dix hommes étaient « super-minicerveautorisés » depuis des heures et, depuis le même laps de temps, ne fonctionnaient que sous les impulsions de l'ordinateur géant situé à Riverton. C'est-à-dire au centre du Wyoming, afin de contrôler tout l'Etat, et sous la haute direction du docteur Wataru, principal collaborateur du docteur Miwa.

Après James Edward Evans, M^{me} Atomos marquait donc de nouveaux points pour le round final, en court-circuitant l'action de « Dragon Vert » avant la mise en place du dispositif de défense. De surcroît, elle récupérait un nombre appréciable de pistolets paralysants avec leurs utilisateurs qui, le cas échéant, seraient aptes à ouvrir le feu contre les Beffort, Akamatsu et les membres encore sains de l'équipe anti-Atomos.

La camionnette pénétra dans une ferme, et un Japonais referma soigneusement le lourd vantail. Il n'était là que pour nourrir les hommes, pas pour les surveiller. Cela, l'ordinateur géant de Riverton s'en chargeait.

En clair, Ben Brady et ses amis étaient désormais irrécupérables. Transformés en robots, la meilleure hypothèse que l'on pouvait formuler à leur égard était une mort aussi rapide que possible.

*

* *

Dans la petite rue calme de Yellowstone, la Malibu stationnait toujours. Le raisonnement de Mie tenait debout, et les trois hommes, dont Smith déjà convaincu, cherchaient vainement des objections. Owen dit :

— Je viens d'arriver à Casper que je ne connais pas, mais il est sûr qu'à la place du Jap, j'serais jamais venu me filer dans ce trou à rats !

Venant de lui, ancien truand, ancien bagnard, le jugement avait son poids. Il y eut un instant de silence puis, avant que le débat ne soit relancé, une Cadillac surgit d'une propriété toute proche, vira, frôla la Malibu et s'éloigna vers le centre de Casper. Ni le conducteur noir, ni le passager barbu installé sur la banquette arrière ne remarquèrent la Malibu noyée dans l'ombre, mais Akamatsu nota que la voiture était immatriculée dans l'Etat de New Mexico, et une sonnette d'alarme se déclencha en lui.

— La dernière fois que M^me^ Atomos a fait parler d'elle, rappela-t-il, c'était à Rosswell, Etat de New Mexico. Curieux qu'une voiture immatriculée là-bas circule précisément dans cette rue, non ? Un chauffeur noir, un passager barbu portant des lunettes à verres teintés, et la Cadillac se pointant à moins de vingt mètres de l'endroit où Shibuki a percuté un arbre…

Déjà Owen effectuait un fulgurant demi-tour, prenait les traces de la Cadillac, la retrouvait en point de mire au sortir de la zone résidentielle. Là, il y avait encore pas mal de circulation, et Owen manœuvra la manette des phares. Parmi les autres véhicules, la Malibu ne risquait pas d'être repérée.

— On se fourre peut-être le doigt dans l'œil, dit-il.

— C'est un risque à prendre, répondit Beffort. N'importe comment, et à moins de cerner Yellowstone pour fouiller les maisons une à une, nous n'avons rien de mieux à faire dans l'immédiat.

Devant, la Cadillac roulait bon train, atteignit rapidement le centre de Casper, stoppa à la hauteur du magasin *Hutzler & Bros.* Le passager descendit et Owen poussa un sifflement.

— Pour un costaud, c'est un costaud !

Isadori prit l'un des paquets rangés dans le coffre, traversa la chaussée et pénétra dans un immeuble de douze étages. Il trouva facilement l'entrée de la cave, dévala les marches en s'éclairant d'une lampe portative, glissa le

paquet entre le tuyau d'alimentation en gaz et le mur. Quand la charge exploserait, vers dix heures du matin, il se produirait un joli feu d'artifice.

Isadori remonta, traversa de nouveau la chaussée et reprit sa place dans la Cadillac qui démarra aussitôt.

— Brève visite ! commenta Akamatsu. Ce type a dû coller le paquet dans une boîte aux lettres.

Beffort resta muet, se contenta de noter l'adresse de l'immeuble. La Malibu démarra à son tour, suivit la Cadillac qui stoppa devant l'autre bloc. Cette fois, Isadori prit deux paquets, passa dans une flaque de lumière avant de disparaître à l'intérieur d'un building comportant au moins trois cents appartements. Mie, qui avait des yeux de chat, dit :

— Cet homme est japonais, j'en mettrais ma main au feu ! Regardez bien son visage quand il reviendra.

— De toute façon, murmura Smith, c'est une drôle d'heure pour faire des livraisons. Je voudrais bien savoir ce que contiennent ces colis. Owen, je vais prendre le volant. Dès que ce type sortira, vous irez jeter un œil sur les boîtes aux lettres.

Bernitz descendit, claqua la portière et s'éloigna. Smith se coula sous le volant, observa Owen qui avançait doucement en direction du building.

À quatre heures trente, la ville avait un visage de milieu d'après-midi. Ce n'était pas la foule sur les trottoirs, pas la grosse ruée des voitures dans les rues, mais il y avait néanmoins assez de mouvement pour que Bernitz et la Malibu passent inaperçus.

Au bout de deux minutes, le passager de la Cadillac réapparut, passa dans la même flaque de lumière.

— C'est effectivement un Japonais, confirma Akamatsu. Voilà qui ajoute de l'herbe à notre jardin, hey ?

Là-bas, Owen entrait dans le building. La Cadillac décolla, fit cent mètres, s'arrêta de nouveau. Beffort resta au même endroit. De ce poste, il pouvait surveiller la Cadillac et se trouvait fin prêt pour récupérer Bernitz. Ce dernier ne resta dans l'immeuble que quelques secondes, revint vers la Malibu et dit :

— Rien dans les boîtes ! Comme il n'y a pas d'appartement au rez-de-chaussée, je ne pige pas ! Ce mec n'a pas eu le temps de grimper un étage,

de sonner à une porte, de remettre les paquets et de redescendre ! Pas en deux minutes !

— Troublant ! reconnut Smith. À moins que quelqu'un ne l'attende dans le hall… Quelqu'un qu'il aurait préalablement prévenu par fil… Notez cette adresse, Mie. Cela pourra nous servir par la suite. Owen, contactez *628. D.V. As.* et donnez-lui les deux adresses que nous possédons déjà. Je veux que ces immeubles soient fouillés dans le quart d'heure qui suit, que l'on retrouve chaque colis et que son contenu soit vérifié. Trois paquets, *okay ?*

— Trois paquets, confirma Mie. Un au 316 de Lincoln Avenue, et deux au 348, toujours dans Lincoln Avenue… Attention, Smith ! La Cadillac repart !

Bernitz entra en communication avec le dispatching de la force « Dragon Vert », transmit à Stuton les ordres de Smith, s'informa de Ben Brady par la même occasion, mais n'obtint pas le moindre renseignement au sujet de son commando.

Il coupa, front plissé, plus inquiet qu'il ne voulait le paraître, se tassa dans son coin. Devant, la Cadillac continuait son étrange manège. L'immense Japonais descendait, transportait un ou plusieurs paquets dans des immeubles toujours très vastes et donc très peuplés, regagnait sa voiture, repartait. Il faisait preuve d'une célérité un peu fébrile, précipitait son action à mesure que l'heure tournait.

À distance respectueuse, Beffort et son équipe relevaient les adresses que Bernitz communiquait instantanément à Stuton. À cinq heures quinze, c'est-à-dire un quart d'heure avant l'entrée en vigueur des interdictions de circuler, Stuton envoya le rapport du premier groupe de recherches ayant visité l'immeuble sis au 316 de Lincoln Avenue.

— Négatif ! dit-il. Aucun locataire n'a reçu de livraison, cette nuit, et personne n'a vu votre Japonais barbu.

— Insistez ! aboya Beffort. Fouillez l'immeuble de la cave au grenier ! Les colis ont été livrés sous nos yeux. Il faut les retrouver. Terminé.

À cinq heures vingt, après avoir distribué vingt-sept paquets, le gigantesque Japonais remonta dans la Cadillac qui fit demi-tour et reprit le chemin de Yellowstone. À cinq heures vingt-huit, la voiture se présenta devant la grille et émit un appel de phares. Dix secondes s'écoulèrent, puis la grille s'ouvrit toute seule et se referma de même lorsque la Cadillac eut

franchi son seuil. Les phares illuminèrent la nuit derrière la haute et épaisse haie vive, puis tout retomba dans l'ombre et le silence.

À l'intérieur de la Malibu, personne n'avait besoin de parler pour exprimer l'opinion générale. Tout cela sentait M^me^ Atomos à plein nez ! Beffort pivota vers Bernitz.

— Appelez *628,* Owen, demanda-t-il doucement, et passez-le-moi. J'ai besoin de savoir qui habite cette propriété…

*

* *

Isadori se débarrassa de sa barbe postiche, de ses lunettes, et escalada les marches conduisant au premier. Il frappa à une porte, entra après y avoir été invité par M^me^ Atomos, la trouva statufiée devant un écran de T.V.

Le Japonais s'approcha sans un mot, regarda par-dessus l'épaule de M^me^ Atomos. L'écran était à peine éclairé, mais l'on reconnaissait parfaitement la perspective de la rue desservant l'entrée de la propriété, les arbres la bordant, et une grosse voiture immobile, tous feux éteints, le long du trottoir.

— *Elle* me suivait depuis Casper-centre, dit Isadori.

M^me^ Atomos eut un rictus.

— Depuis plus longtemps, Isadori, depuis plus longtemps…

— Qui est-ce, maîtresse ?

— La fameuse voiture blindée de Smith Beffort, fit tranquillement M^me^ Atomos. Dans quelques minutes, le jour se lèvera, et je saurai s'il est à bord de sa Malibu. En attendant, appelle le docteur Wataru, à Riverton, et donne-lui les coordonnées de cette voiture. Il faut que Brady et son commando l'attaquent le plus vite possible. Pas de pistolets paralysants ! Grenades et mitraillettes ! Va !

Isadori fila vers la porte. Le central radio était au sous-sol, non loin du classique tunnel d'évacuation que M^me^ Atomos et ses gens utiliseraient en cas de danger. Ce tunnel conduisait à la rivière North Platte. Là était amarré un puissant canot qui emporterait les fugitifs jusqu'à Goose Egg, mais dans le secteur de Jackson Canyon, où un hélicoptère attendait en permanence.

Mie ne s'était pas trompée dans ses prévisions. La sinistre Japonaise fuirait effectivement par la rivière…

*

* *

Par le truchement de *628 D.V. As.,* les renseignements arrivaient régulièrement jusqu'à la Malibu, toujours garée à proximité de la propriété suspecte.

— Le propriétaire se nomme Desmond, dit Stuton, répondant à la question de Smith. Il est architecte, marié, père de quatre enfants, et séjourne actuellement à Kalispell (Montana).

— Alors, sa maison doit être inoccupée ?

— Sûr ! D'autant plus que le type est en tôle pour escroquerie, et que sa femme est retournée chez sa maman avec ses moutards !

C'était original, l'aventure de Desmond, mais n'avait rien à voir avec la présence du Japonais dans sa propriété. Au moins, l'architecte ne pourrait être accusé d'avoir aidé l'organisation Atomos.

— *Okay !* Ralf. La suite ?

— Oh ! les paquets ? Pas grand-chose de sensationnel : juste assez d'explosif pour flanquer le feu aux baraques vers dix heures du matin ! Détonateur à retardement, genre acide…

— Bon Dieu ! Vous ne pouviez pas le dire plus tôt ? tonna Beffort.

— Chaque chose en son temps ! s'excusa Stuton. Vous voulez de la troupe ?

— Naturellement, et d'urgence ! Expédiez un wagon de « Dragon Vert » à Yellowstone ! Dites à Wyatt de faire boucler le quartier avec surveillance particulière de la rivière et contrôle des embarcations ! Pas un chat ne doit sortir de Yellowstone, à partir de cette minute !

Il coupa sans plus de formalités, certain que ses ordres seraient exécutés à la lettre, et dit, en se tournant vers Akamatsu et Mie :

— Si cette maison abrite réellement des membres de l'organisation Atomos, il est probable que notre filature n'est pas passée inaperçue, tout au moins dans sa dernière phase.

Je pense que nous pouvons nous attendre à des surprises. *Okay* ?

— C'est l'évidence même ! admit Akamatsu.

Mie se renfrogna et dit :

— Cela signifie que nous devons demeurer dans la Malibu jusqu'à l'arrivée des renforts-Smith, avez-vous conscience que M^me^ Atomos se trouve peut-être à l'intérieur de cette propriété ?

Beffort eut un sourire pointu.

— Si elle y est, dit-il, elle sait à coup sûr que nous sommes ici ! Télévision, micros font partie intégrante de son petit bidule habituel ! Personnellement, je n'ai aucune envie d'être doté d'un minicerveau ! Et cela est vite fait. Ensuite, tout est terminé ! En avez-vous conscience, Mie ?

La jeune femme ne répliqua pas. Owen Bernitz régla les rétroviseurs mobiles, mit en batterie les viseurs électroniques, fit sauter les crans d'arrêt des mitrailleuses et du canon paralysant. Après quoi il poussa un petit soupir satisfait et, geste extrêmement rare, ralluma son mégot de cigare.

À cet instant, la voix de Stuton éclata dans le haut-parleur :

— *Masque Jaune ? 628 D.V. As,* appelle *Masque Jaune…*

— J'écoute ! lâcha Beffort. Qu'est-ce qu'il y a, Ralf ?

— Un flash en provenance de Washington. Je cite : *James Edward Evans, chef du* Fédéral Bureau of Investigation, *vient d'être découvert,* mort, *dans sa voiture où il s'était lui-même attaché à l'aide de menottes. Evans a succombé à une hémorragie cérébrale. Le F.B.I., enquête.* Fin de citation…

Stuton resta muet.

— Merci, Ralf, fit Smith, d'une voix creuse. Les renforts ?

— En route, patron… Dites, pour J.E.E., c'est quoi ?

— Minicerveau… À propos, toujours sans nouvelles de Ben et de ses gars ?

— Rien… Eh ! vous croyez que…

— J'espère que non, coupa vivement Smith, mais avouez qu'il y a quelque chose de louche là-dessous ! Depuis que la force « Dragon Vert » existe, c'est bien la première fois qu'une telle défection se produit, non ? L'avion s'est posé à Casper à l'heure dite, et nul incident n'a été signalé pendant le vol. À moins que Ben et ses gars n'aient raté le décollage…

— Non. C'est moi qui conduisais la voiture qui les a transportés à l'aéroport de Saint-Louis… Attendez, j'ai une « dernière minute » de la police municipale.

Il se produisit un silence, puis Stuton annonça :

— Cela n'a probablement rien à voir avec notre affaire mais, malgré le décret du maire, une camionnette circule en ce moment sur la 87…

— Où est située la 87 ?

— Elle traverse Casper d'est en ouest.

— Des détails sur la camionnette ?

— Non, sauf quelle appartient à une fabrique de tracteurs du coin. Mais faut pas en faire une montagne. Depuis cinq heures trente, les municipaux ont déjà stoppé une centaine de bagnoles en infraction… On trouve toujours des types qui ne lisent pas les journaux, qui n'écoutent pas la radio et qui ne regardent pas la télé ! Terminé ?

— Terminé ! dit Smith.

Il raccrocha, regarda l'aube se lever sur Casper, tendit machinalement son paquet de cigarettes. Il pensait à Evans…

— *Avec des menottes dans sa voiture !* cracha Bernitz. Il n'a pas fait ça tout seul !

— Je ne suis pas de votre avis, murmura Mie. J.E.E., a dû se rendre compte qu'il agissait bizarrement, en dehors de sa propre volonté, et il s'est interdit d'accomplir un acte qu'il ne voulait pas faire, mais qu'il se savait incapable d'éviter. Il s'est donc attaché dans sa voiture. Les menottes l'ont empêché d'obéir et son minicerveau l'a tué, exactement comme ont été tués les animaux du cirque Pangam enfermés dans leur cage, et le perroquet des Freemont…

Elle s'efforçait de garder son calme, mais une petite vibration dans sa voix dénotait son trouble et son chagrin. Evans était un ami de longue date, un brave homme sans un brin de méchanceté.

— M^{me} Atomos paiera cela ! gronda Akamatsu.

Sa remarque était inutile et dérisoire.

M^{me} Atomos avait déjà tant et tant de crimes à payer que sa vie n'y suffirait pas !

CHAPITRE XII

La camionnette, roulant à tombeau ouvert, avait été contrainte de prendre la route 87, à cause des contrôles de police. Venant de Goose Egg, c'est-à-dire du sud-ouest, elle s'était carrément détournée vers l'est pour remonter vers le nord, cherchant une faille dans le filet tendu autour de la ville.

Cette faille, Brady l'avait découverte à la jonction des routes 87 et 20-26. Bien que repéré par les postes fixes, le véhicule s'était miraculeusement glissé entre les mailles assez larges du dispositif policier, et arrivait maintenant aux abords de Yellowstone sur une ligne sud-ouest représentée par la large voie de Center Street.

À la hauteur du *City & Co Building,* la camionnette se heurta à un barrage de police, stoppa et fut instantanément encerclée. Calmement, Brady regarda les mitrailleuses braquées sur lui, sourit quand un lieutenant lui demanda ses papiers. Il présenta son insigne du groupe « Dragon Vert » et le lieutenant dit :

— Voilà vingt minutes que vous êtes signalés avec ordre d'interception à la clé ! Vous n'auriez pas pu vous arrêter plus tôt ?

Brady haussa les épaules.

— Mille regrets, lieutenant, mais ce tacot est purement utilitaire et ne possède pas la radio. Je ne savais pas que mes hommes et moi étions sur la liste…

— On vous cherche depuis hier ! trancha l'autre. Cela ne me regarde pas, mais vous devriez prévenir votre dispatching tout de suite… Où allez-vous ?

— Yellowstone. Laissez-moi passer, mon vieux, et avertissez vous-même qui vous voudrez ! Je le répète : cette bagnole n'a pas de radio. En outre, nous avons une mission à accomplir et vous serez responsable de chaque minute de retard. Alors ?

Le lieutenant s'écarta.

— *Okay !* Allez-y !

La camionnette démarra, et le lieutenant marcha jusqu'à sa jeep. Il n'avait aucun soupçon en ce qui concernait Brady et son équipe, s'apprêtait simplement à suivre les instructions du chef Wyatt en signalant la réapparition de Brady. Il prit son radiotéléphone, appela *628. D.V. As.,* et dit :

— Ici, *Ours 20,* en position dans Center Street. Nous venons de contrôler la fameuse camionnette appartenant à la fabrique de tracteurs. Ben Brady la pilotait, et ses neuf gars étaient du voyage. Terminé.

— Un instant ! aboya Stuton. Brady et ses hommes étaient-ils normaux ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Brady était pressé d'arriver à Yellowstone mais pas du tout excité.

— Pourquoi n'a-t-il pas donné signe de vie ?

— La camionnette n'a pas de poste de radio.

— Merci, dit Stuton. Terminé.

Il coupa, appela aussitôt *Masque Jaune.*

— Je viens de recevoir un appel de Center Street, lâcha-t-il lorsque Beffort fut à l'écoute. La camionnette dont j'ai parlé tout à l'heure est pilotée par Brady qui roule actuellement en direction de Yellowstone, avec son équipe au complet.

— Comment peut-il savoir que nous sommes ici ?

— Justement, martela Stuton. *Il ne peut pas le savoir !* Son véhicule n'a pas la radio, il n'a contacté personne de chez nous, et c'est la première fois que quelqu'un lui parle depuis sa disparition ! Théoriquement, et possédant mes coordonnées radio et téléphoniques, il aurait dû d'abord s'annoncer à moi ! Tout cela n'est pas bon, patron ! Méfiez-vous ! La camionnette va se pointer dans votre rue d'une minute à l'autre, et si M^{me} Atomos téléguidait Brady…

— Ne vous inquiétez pas, Ralf, le rassura Smith, ici, nous sommes parés. Où en sont les mouvements de troupes ?

— Yellowstone est bloquée au sud et à l'ouest. Au nord, les hommes gardent l'arme au pied, sur l'autre rive de la North Platte. À l'est, c'est-à-dire sur Casper, le dispositif est plus lâche, mais il y a peu de chances pour

que M^me^ Atomos tente de fuir dans cette direction, à moins de vouloir se suicider. Que comptez-vous faire ?

Beffort n'hésita pas.

— J'attends la camionnette puis, selon le comportement de Ben et des gars du commando, j'aviserai. En dernier lieu, j'utiliserai la Malibu pour enfoncer la grille de la propriété, ceci quel que soit le résultat de mon entrevue avec Brady… Ensuite, Ralf, vous pourrez sonner le tocsin ! Contre la Malibu, M^me^ Atomos ne trouvera le salut que dans la fuite !

Akamatsu lui toucha l'épaulé. Il releva les yeux, vit qu'une camionnette virait à l'extrémité de la rue et dit dans le micro :

— Je coupe, Ralf. Voilà Brady.

Il déposa l'appareil, reporta son attention sur le véhicule utilitaire qui venait à vive allure. Derrière le pare-brise, Brady souriait, agitait amicalement la main, ralentissait.

— Bon sang ! jeta Owen, il a l'air d'être en pleine forme ! On s'est gourés, *boss !* Je descends…

— Ne bougez pas ! intima Smith, et branchez plutôt le haut-parleur extérieur. Avant d'être dédouané, Ben devra fournir les réponses aux questions que je vais lui poser.

— Mais…

— Fermez-la, Owen ! Remontez les glaces ! Branchez la ventilation en oxygène ! Je m'occupe du canon paralysant !

La camionnette stoppait à une dizaine de mètres de la Malibu. Brady sauta à terre, ses hommes l'imitèrent et Akamatsu remarqua :

— Grenades et mitraillettes, c'est nouveau !

Souriant, levant un bras, Brady cria :

— *Hello !* Nous venons en renfort, patron !

— Content de vous revoir, Ben, répondit Smith par le truchement du haut-parleur maquillé en phare antibrouillard. Je pense que vous venez à la suite d'un ordre du dispatching ?

Brady ou, pour être plus précis, le docteur Wataru, sauta dans le piège à pieds joints :

— Stuton en personne !

À l'arrière-plan, et sans trop de précautions, les membres du commando dégoupillèrent des grenades, balancèrent le bras. Smith pressa instantanément la détente du canon paralysant et, invisible, le rayon faucha littéralement le groupe qui s'écroula avec ensemble.

Cela n'était pas spectaculaire mais, en explosant, les grenades sonorisèrent ce film muet qui fut brutalement ponctué de décibels fracassants.

Simultanément, les corps tressautèrent, s'éparpillèrent, et les arbres, subitement effeuillés, s'ornèrent de débris sanglants tandis qu'une nuée d'éclats brûlants mitraillaient le blindage de la Malibu.

Moins résistante et plus proche de l'épicentre dévastateur, la camionnette se renversa, s'enflamma, se mit à brûler comme une torche en provoquant la fonte du goudron formant la chaussée. Smith lança le moteur, démarra, contourna le sinistre et fonça sur la grille de la propriété suspecte. Super-renforcés, les pare-chocs de la Malibu avaient été conçus pour défoncer sans douleur des murs de quarante centimètres d'épaisseur.

Sous le coup de bélier, la grille péta comme une coquille de noix, se plia, s'allongea en forme de carpette sous les trois tonnes de la Malibu qui fonça dans l'allée en broyant du gravier de ses pneus increvables.

Le monstre creva l'écran de T.V. de M^me^ Atomos, et la sinistre femme se releva d'un bond.

— Isadori ! La Cadillac !

— Elle démarre, maîtresse ! Les mannequins sont en place.

Dehors, la Malibu virait en dérapant autour du massif central quand la Cadillac jaillit de derrière l'habitation. Le chauffeur noir la pilotait. Sur la banquette arrière, un peu figés, mais très reconnaissables, M^me^ Atomos et son gorille japonais. Tout cela en un éclair, car la Cadillac, tournant dans l'autre sens, piquait déjà en direction de la grille béante.

— *Elle* s'enfuit, Smith ! hurla Mie.

Beffort enfonça l'accélérateur, effectua le bouclage du massif, fonça à la poursuite de la Cadillac déjà invisible, et ne put s'empêcher de rire nerveusement.

Dès que la voiture serait en point de mire, le canon paralysant mettrait fin à la carrière de M^me^ Atomos !

*

* *

Dans le tunnel, M^me^ Atomos et Isadori sprintaient en direction de la rivière. Quatre cent cinquante mètres ! Une paille ! Ils en virent le bout en moins de trois minutes, grimpèrent une échelle, poussèrent une trappe, firent irruption au rez-de-chaussée d'une petite maison sise au bord de l'eau. Ils traversèrent la cuisine, prirent pied dans le hangar où le canot attendait, sur sa rampe de lancement.

Souple, Isadori se déplaça, ouvrit une fenêtre, fit bâiller le volet, grimaça aussitôt. M^me^ Atomos s'approcha, jeta un œil au-dehors. Sur l'autre rive, loin, mais très visibles, des hommes en uniforme, fusil en main, disposés tous les cinquante mètres, comme des poteaux télégraphiques…

— Ennuyeux ! murmura M^me^ Atomos.

Elle n'avait jamais tellement paniqué mais, depuis qu'Isadori était avec elle, son sang restait de glace. Le Japonais, lui, paraissait en granit.

— Qui attendent-ils ?

M^me^ Atomos écarquilla les yeux.

— Toi et moi, qu'est-ce que tu crois ?

Isadori recula, ouvrit un placard, dévoila toute une rangée de frusques ahurissantes, des chapeaux, des béquilles, des perruques, des barbes, des moustaches…

— Zonnn ! ronfla M^me^ Atomos. Extraordinaire !

— Merci, maîtresse, fit modestement Isadori. J'ai aussi un stock de cannes à pêche… Tôt dans la matinée, avec la belle journée qui se prépare, quoi d'étonnant que de voir deux pêcheurs gagner lentement un endroit poissonneux ?

Ils se déshabillèrent, choisirent à leurs mesures, se vêtirent en pêcheurs du dimanche. Sous le chapeau en toile imperméabilisée, les cheveux de M^me^ Atomos disparaissaient, et elle avait l'allure d'un jeune garçon accompagnant son papa.

Isadori chargea deux cannes sur le canot, vérifia l'état du Mercury 50 CV, le niveau du carburant, se redressa, satisfait, rencontra le regard soudain ténébreux de M^me^ Atomos.

— La maison est inhabitée, dit-elle, et *ils* n'ont vu personne y pénétrer… Puis, Smith Beffort doit à présent savoir qu'il courait après des mannequins ! Il faut faire vite ! En cherchant un peu, l'entrée du tunnel n'est pas introuvable !

Isadori la souleva, la déposa dans le canot, alla ouvrir la porte à double battant. La lumière envahit le hangar, fit étinceler les rails que l'eau noyait en fin de course. Volontairement lourd, conscient d'être épié à la jumelle, Isadori retira les cales du chariot, brancha le moteur électrique. Le câble se déroula avec une lenteur crispante.

— Retournez-vous, maîtresse, souffla Isadori.

M^me^ Atomos lui fit face, dos à la rivière. Elle semblait infiniment calme, mais son sourire était quand même un peu jaune. Sous la visière de sa casquette, Isadori surveillait l'autre rive. Les gardes ne bougeaient pas, n'avaient pas de jumelles, et certains d'entre eux cachaient une cigarette dans le creux de leur main.

Le câble dévidait ses derniers lacets. Le canot toucha l'eau, se détacha du chariot, flotta enfin. Isadori se hissa à bord, tira sur le fil de démarrage, n'obtint qu'un rot très sec de dérision. Il recommença, entendit un hoquet, réitéra plus énergiquement. Cette fois, le moteur gronda, et cela fit comme un début d'orage dans le petit matin calme.

Isadori passa à l'avant, baissa très doucement la manette des gaz. Le canot se mut, avança à petite allure, suivant la rive non gardée, avec l'air de se promener le long de Yellowstone. Pour la vraisemblance, M^me^ Atomos tirait les brins d'une canne télescopique, déroulait du fil par la même occasion, et le moulinet faisait « zeuzeu » à chaque traction. Dans le soleil naissant, c'était féerique.

— Ohé ! Du canot…, hurla un garde d'en face.

M^me^ Atomos cessa de tirer ses brins, et Isadori fit semblant de ne pas avoir entendu. Comment savoir que l'interdiction de circuler s'appliquait *aussi* aux embarcations ?

— Ohé ! Du canot… Rentrez au port !

Isadori bascula brutalement la manette des gaz. Le canot déjaugea comme un cheval qui se cabre, et le moteur émit un hurlement déchirant. La canne que tenait M^me^ Atomos passa par-dessus bord, et la terrible femme se retrouva plaquée au dossier de son siège, aveuglée par l'écume jaillissante,

tendant des mains d'aveugle, pour mieux se cramponner. Le fracas du moteur l'empêcha d'entendre la détonation, mais Isadori perçut le miaulement de la balle, très haut. Coup de semonce !

Il se rapprocha de la berge à la frôler, s'engagea dans un couloir de barques amarrées, en émergea à une allure folle. Le canot sautait, vibrait, écrasait l'eau de claques sonores, déchirait l'air, fendait les flots qui, en retombant, formaient autour de lui un énorme rideau liquide.

Secouée, trempée, M^me^ Atomos jeta un regard en arrière, ne vit qu'un geyser mouvant, crépitant, évanescent et toujours renouvelé, refit face pour encaisser de plein fouet un paquet d'eau qui lui coupa le souffle. Elle ne voyait rien, se demandait comment Isadori trouvait sa route, dans cet infernal chaos, comment il pouvait trouver sa route, face aux éléments déchaînés…

Elle avait perdu toute notion du temps, de la réalité, eut la sensation de choir dans le vide quand tout cessa. Soudain, M^me^ Atomos baignait dans le silence, le soleil, se sentait portée par un coussin d'air. Puis il y eut un choc quand le canot toucha la rive. Isadori bondit, souleva M^me^ Atomos, sauta avec elle dans un paquet de roseaux, se mit à foncer droit devant.

À travers une éclaircie, M^me^ Atomos distingua l'autre rive, des voitures de police venant de stopper et encore environnées de la poussière soulevée par un freinage brutal. Plus loin, sur la rivière, une grosse vedette arrivait en faisant hurler sa sirène.

Grognant, jurant, monstrueux de puissance et de détermination, Isadori fonçait toujours, portant son fardeau comme une plume, pulvérisant du roseau comme à la moulinette. Il dévala une pente, traversa un marais, sauta une barrière de sécurité et fit irruption sur la route 220, en amont de Mills, à quelques kilomètres de Jackson Canyon, où attendait l'hélicoptère.

Mais, dans les roseaux, par-delà la barrière de sécurité, le marais et la pente, les casquettes bleues des cops traçaient déjà des sillons menaçants. À droite, une antenne de talkie walkie se balançait, preuve qu'une section motorisée allait sous peu surgir de la 220. Plus loin, sur la rivière, la vedette jetait de longs coups de sirène et, sur l'autre rive, les voitures de police partaient à l'abordage du plus proche pont.

Un moteur ronfla, de l'autre côté du virage, et Isadori se planta au milieu de la route, jambes écartées, M^me^ Atomos entre ses bras, image même du

rescapé d'un terrible accident. La Pontiac sortit du virage, freina désespérément, stoppa, pneus fumants, à quatre pas du couple. Le conducteur tendit le cou.

— Besoin d'aide ?

Isadori bondit, frappa sauvagement du tranchant de la main, ouvrit la portière et jeta sa victime sur la chaussée. M^me^ Atomos plongea sur la banquette. Isadori se mit au volant, passa en première et démarra en trombe. M^me^ Atomos s'assit, écarta les cheveux qui lui mangeaient le visage, regarda défiler le paysage avec un brin d'ahurissement.

Depuis son départ du hangar, elle n'avait pas touché terre.

Isadori roula à tombeau ouvert pendant dix kilomètres, vira sèchement dans un chemin cahoteux, mais ne leva pas le pied pour autant. Courbé sur le volant, il n'était plus qu'un œil braqué sur les méandres, un fauve défendant sa femelle, un tueur redoutable que seule la mort pourrait vaincre.

M^me^ Atomos jeta un regard par la custode, ne vit qu'un nuage de poussière, comprit que cela serait comme une trace pour les policiers motorisés.

— Doucement, dit-elle, doucement… Nous sommes à l'abri.

Isadori leva le pied progressivement, se détendit, croisa la prunelle sombre de M^me^ Atomos dans le rétroviseur, mais vit également le nuage de poussière probablement visible depuis la 220. Il ralentit encore et ses grandes mains s'ouvrirent, glissèrent sur le volant. Une caresse. Enfin, sa mâchoire se débloqua et il dit :

— Dans deux minutes, nous serons sur le terrain…

M^me^ Atomos eut un petit rire. Parfois, Isadori était comme une mécanique à bout de carburant. Terrifiant dans l'action, il chutait dans une incroyable indolence quand tout danger semblait écarté.

— Accélère un peu, dit-elle.

Isadori accéléra, et la Pontiac fila entre les arbres, grimpa une côte, redescendit et déboucha subitement dans un champ perdu dans la forêt. Il n'était guère plus grand qu'une clairière. Une cabane, type bungalow de weekend y était plantée, et un hélicoptère stationnait sous un filet de camouflage.

Isadori donna trois coups d'avertisseur, arrêta la Pontiac auprès de la cabane d'où un Asiatique sortait. Isadori sauta à terre et ordonna :

— Grimpe dans ton appareil, Nachi, et lance le moteur ! La police est après nous !

M^me^ Atomos descendit à son tour, regarda le ciel avec une certaine anxiété. De ce champ à Riverton, beaucoup de choses pouvaient encore se passer…

CHAPITRE XIII

Ainsi qu'il l'avait prévu, Beffort eut très vite la Cadillac en point de mire et, comme il se l'était promis, pressa la détente de son canon paralysant. Comme toujours, l'effet fut instantané. La Cadillac continua tout droit, au lieu de négocier la courbe dans laquelle elle se trouvait, et, quittant la chaussée, alla s'enfoncer dans une clôture grillagée, cahota et dérapa, avant de s'immobiliser entre deux arbres.

Beffort et son équipe se ruèrent, virent les mannequins, le conducteur noir affalé sur son volant, comprirent que M^me^ Atomos avait, une fois de plus, fait preuve d'un remarquable esprit inventif.

Mais, de près, les mannequins ne ressemblaient ni à M^me^ Atomos ni à son gorille. L'un portait un postiche brun, l'autre une fausse barbe et des lunettes à verres teintés, et des sangles les maintenaient droit sur la banquette arrière.

— Incroyable ! déplora Akamatsu. Comment avons-nous pu être abusés aussi grotesquement ?

— Nous attendions M^me^ Atomos, dit Mie, nous n'espérions qu'elle ! Obnubilés comme nous l'étions, il était fatal que nous courrions après le premier lièvre venu…

Blême, rageur, Smith retourna vers la Malibu, entendit de loin l'appel que lançait Ralf Stuton, accéléra sa marche, décrocha.

— *Masque Jaune !* Qu'y a-t-il, Ralf ?

— Vous ne croyez pas que cette question me revient ? tempêta Stuton. Vous deviez m'appeler à propos de Ben Brady, non ?

Smith grimaça. Dans le feu de l'action, il avait oublié la règle fondamentale de sécurité, imposée dans le cadre de la force « Dragon Vert » et qui voulait que le dispatching fût toujours au courant de la situation. Pour une bonne coordination des diverses équipes, cela était nécessaire.

Il conta l'épisode « Ben Brady », parla de la poursuite récente, conclut en disant :

— M^me^ Atomos et le géant japonais sont en fuite, alors que le conducteur noir est paralysé pour soixante minutes !

— Si vous m'aviez prévenu plus tôt…

— Cela n'aurait pas avancé nos affaires, intercala Smith. M^me^ Atomos a dû prendre la fuite dès que les grenades ont explosé, et elle a maintenant une bonne avance sur nous !

— Non ! Je suis sûr qu'elle n'a pas quitté le secteur de Yellowstone ! Je suis en rapport constant avec les différents postes de surveillance qui n'ont rien signalé tout au long des limites du quartier… Sans vous commander, je crois que vous devriez retourner à la propriété !

Smith hésita, interrogea du regard Mie et Akamatsu qui venaient de le rejoindre, tandis qu'Owen avançait vers la Malibu en portant le chauffeur paralysé.

— M^me^ Atomos n'est plus là-bas, décida Akamatsu.

— Et elle n'y a peut-être jamais été, ajouta Mie. Personne ne l'a vue, n'est-ce pas ?

Owen balança son fardeau sur le plancher de la voiture, se redressa et dit :

— En tout cas, nous avons vu le gorille barbu, et il ne s'est pas volatilisé ! Je suis de l'avis de Stuton. Il faut revenir en arrière, visiter la baraque et trouver l'entrée d'un tunnel.

Il pointa l'index sur le chauffeur noir et ajouta :

— Ce mec doit en savoir long, mais il ne pourra pas l'ouvrir avant une heure. Alors, en attendant, essayons de cravater son copain, ça ne peut pas faire de mal !

— *Okay !* Ralf, nous retournons à la propriété.

— Un instant ! demanda Stuton. Il se passe quelque chose sur la rivière North Platte… Un canot occupé par des pêcheurs a pris le large, malgré l'interdiction…

Dans son dispatching, et tout en parlant à Beffort, il devait sans doute suivre le déroulement d'une action ayant lieu sur la rivière, car son débit était haché et comportait de nombreux silences.

— Alors, s'enquit Beffort, ces pêcheurs ?

— Attendez, fit Stuton d'une voix lointaine, j'écoute un échange radio entre les gardes du secteur nord de Yellowstone et le commissariat central… Eh ! le canot vient de démarrer comme une flèche ! Il remonte le courant !

— Qui est à bord ? aboya Beffort.

— On ne sait pas !… Il va très vite… Ça y est ! Il a quitté Yellowstone et fonce vers Mills ! Maintenant, ce sont les voitures de police qui le prennent en chasse… Une vedette remonte également la rivière… Ah ! le canot oblique en direction de la rive droite. Selon le sergent chef de patrouille, il va certainement aborder…

— Bon sang ! éclata Smith. Qui est à bord ?

Stuton ne répondit pas. Le haut-parleur de la Malibu retransmettait les échos d'une conversation inaudible, coupée d'appels, de coups de sirène, et tout cela créait un suspense intolérable. À dix kilomètres de là, quelque part sur la North Platte, la police municipale de Casper était visiblement engagée dans une opération importante, et Beffort bouillait d'être tenu à l'écart par manque d'informations.

— M^me^ Atomos ! hurla soudain Stuton. Elle vient d'être formellement identifiée par l'observateur de la vedette ! Incroyable !… Le pilote du canot l'emporte entre ses bras et fonce au sprint sur la berge !

— Qu'ils ouvrent le feu ! cria Beffort.

— Trop tard ! M^me^ Atomos et son gorille viennent de disparaître dans les roseaux. La vedette s'approche du point de débarquement, et les policiers bloqués sur l'autre rive, partent en direction du prochain pont.

Smith se calma subitement. À pied, M^me^ Atomos et son garde du corps n'avaient guère de chances de sauver leur peau.

— Stuton ?

— J'écoute.

— Donnez-moi la position du canot.

— Entre Mills et Goose Egg, vers le kilomètre 15 de la route 220. Mais ne vous affolez pas, patron. Des motards convergent déjà sur ce point, et la route sera barrée dans deux minutes, aussi bien à Mills qu'à Goose Egg !

— Tenez-moi au courant, intima Beffort. Je pars immédiatement.

— *Okay !*

Quand Smith s'installa au volant, Mie, Akamatsu et Bernitz se trouvaient déjà dans la Malibu. Il démarra en boulet de canon, enfila Alcova Road, déboucha sur la 220, peu après Locust Street.

Sept minutes plus tard, il se penchait sur le cadavre de Peter Boone, représentant de commerce, que les motards avaient découvert au milieu de la chaussée. Le malheureux était encore chaud, et on aurait pu le croire endormi, sans l'énorme hématome noirâtre qu'il portait derrière l'oreille.

— Un matraquage terrible ! estima le lieutenant de la police routière. Voici ses papiers. Selon toute évidence, cet homme voyageait à bord d'une Pontiac avant d'être stoppé et tué par le compagnon de M^me^ Atomos.

Smith consulta sa montre.

— Depuis, dit-il, près de douze minutes se sont écoulées. La Pontiac devrait être retrouvée.

Le lieutenant secoua la tête.

— Entre Mills et Goose Egg, aucun véhicule de cette marque n'a été intercepté aux barrages ou par les patrouilles. Il va falloir chercher sur les routes secondaires, les chemins, les bois bordant la 220.

Smith plissa le front.

— Cela risque d'être long et difficile.

— Peut-être, mais nous avons au moins une certitude : M^me^ Atomos et son gorille ne peuvent être que sur cette rive de la North Platte. Ce qui revient à dire qu'ils sont cernés à l'intérieur d'une boucle infranchissable…

À l'instant où le lieutenant prononçait cette phrase, l'hélicoptère, volant en rase-mottes, passait précisément au-dessus de la rivière, à l'aplomb de *Fremont's Is,* et piquait plein ouest, sans avoir été repéré par les rampants.

Cette réussite tenait évidemment à l'identification tardive de M^me^ Atomos, mais aussi à la fantastique rapidité d'exécution dont avaient fait preuve Isadori et Nachi, le pilote. Coincée dans son siège comme un ver dans son cocon, la sinistre femme ne regrettait certes pas d'avoir reformé une organisation ne se composant que d'éléments japonais. Quasiment fanatisés, démontrant un inhumain mépris de la mort, les membres de « Soleil Levant » répondaient très exactement aux besoins de M^me^ Atomos, toujours aussi grosse « mangeuse d'hommes ».

Le conducteur de la Cadillac représentait – et c'était le cas de le dire ! – le seul point noir de cet impeccable repli stratégique. Le Noir en savait

beaucoup sur l'implantation des divers refuges « Atomos », beaucoup trop au gré de la diabolique femme qui, en tout innocence, souhaitait qu'il eût trouvé la mort au cours de sa fuite.

D'ailleurs, elle pensait que c'était probable, le dit à Isadori qui répondit :

— Je le crois, maîtresse. Sam n'est pas homme à se laisser prendre vivant.

Curieusement, et sans doute parce qu'ils étaient encore légèrement traumatisés par les risques récemment encourus, ni M^me^ Atomos ni Isadori ne songèrent au rayon paralysant. Puis il y avait l'exemple de Shibuki, mitraillé par la police, ce qui laissait sous-entendre qu'après la mort de Brady et de ses hommes, Smith Beffort ne disposait pas de sa force « Dragon Vert » au complet, sur Casper.

Nachi tira une ligne de vol passant au large des agglomérations, des nœuds routiers, posa enfin son appareil au nord de Riverton. Là, le paysage était particulièrement sec, aride, certainement à cause de la proximité des *Rocky Mountains* dont les pics élevés disparaissaient dans les nuages, et le ranch étirait ses hectares loin de toute habitation.

Seulement, on ne voyait ni bétail ni personnel, et les installations d'élevage tombaient en ruine. Quatre bâtiments cernaient le vaste terre-plein où l'hélicoptère venait de se poser. À droite, au-dessus du réservoir se dressant à une vingtaine de mètres du sol, on distinguait une sorte d'antenne du type télévision, mais hérissée de six paraboles émettrices prolongées d'un feeder plongeant directement dans le réservoir.

M^me^ Atomos et Isadori descendirent de l'appareil, marchèrent à la rencontre des trois hommes sortant du bâtiment central.

— Le docteur Wataru ? demanda M^me^ Atomos.

L'un des Japonais tendit l'index vers le réservoir.

— Il est dans la station, madame. Voulez-vous que j'aille le chercher ?

— Non. Lorsqu'il aura terminé, dites-lui simplement que je suis arrivée. Viens, Isadori, nous avons besoin de repos.

Isadori la suivit.

Après toutes ces émotions, il savait fort bien que sa maîtresse allait l'utiliser comme exutoire, et que le mot « repos » n'était qu'un euphémisme.

*

* *

Sam, le chauffeur noir de la Cadillac, revint à lui brusquement, à la façon d'un bouchon de liège regagnant la surface, et roula des yeux blancs et hagards. Il avait perdu le contact avec la réalité au volant de la Cadillac, se retrouvait dans un bureau inconnu. Il était allongé sur un divan, poignets reliés par des menottes. Assis en face de lui, quatre hommes et une jeune femme l'observaient sans douceur.

Sam les regarda mieux, et son cerveau fit « tilt ».

Sauf erreur, il était en présence de Smith et Mie Beffort, d'Akamatsu et d'Owen Bernitz ! Il ne connaissait pas Wyatt, mais cela ne l'empêcha pas de devenir gris. Parmi les membres de « Soleil Levant », Smith et Mie Beffort jouissaient d'une réputation redoutable. Quant à Akamatsu et Bernitz, mieux valait n'en point parler !

— *Okay !* Sam, grinça Bernitz. Maintenant que tu as récupéré, va falloir te mettre à table. Si tu la boucles, c'est la chambre à gaz au lieu du casse-croûte de midi ! Chez nous, la procédure est rapide ! Pas d'avocat, pas de jugement, pas d'emprisonnement ! Ou tu jactes et on t'embauche, ou tu tiens ta langue au chaud, et on te liquide ! Vu ?

Sam déglutit douloureusement. Il ne possédait pas le fanatisme des Japonais de « Soleil Levant », s'estimait beaucoup trop jeune pour faire un bon cadavre et, contrairement à ce qu'Isadori pensait de lui, préférait largement être un traître vivant qu'un héros mort.

En outre, il savait que Smith Beffort tenait toujours ses promesses. Dans l'histoire de l'organisation Atomos, il ne serait pas le premier à vendre M^me^ Atomos, ni à changer de camp en s'intégrant à « Dragon Vert ». Mercenaire, il irait du côté de son intérêt. Puis, tout bien pesé et compte tenu de la tournure que prenait la conversation, Sam éprouvait un certain soulagement à sortir de l'illégalité.

— Que voulez-vous savoir ? s'enquit-il.

Afin de marquer l'ouverture du dialogue coopératif, Owen se leva et lui retira ses menottes. Sur le plan psychologique, cet acte fit sur Sam un effet énorme. Il reprit sa couleur naturelle, s'assit, accepta la cigarette que Smith lui offrait.

Soudain, et à l'encontre de ce qui se passait dans le groupement « Soleil Levant », il avait la sensation profonde que la ségrégation raciale n'existait pas au sein de « Dragon Vert », et cette constatation était extrêmement réconfortante.

— Grâce à vous, attaqua Smith, M^me^ Atomos a pu prendre la fuite. Je n'ai qu'une question à vous poser, et vous n'aurez qu'une réponse à me fournir : où est-elle ?

— À Riverton, lâcha Sam, sans l'ombre d'une hésitation. Si vous avez une carte du Wyoming, je peux vous indiquer l'emplacement exact de la station du docteur Wataru.

— La station ?

— Oui, c'est là que se trouve l'émetteur géant permettant de diriger tous les porteurs de super-minicerveau circulant sur le territoire de l'Etat. Mais…

— Mais ?

— M^me^ Atomos aura choisi un autre refuge, si elle se doute que vous m'avez capturé.

Smith eut un sourire de loup.

— Nous y avons pensé, dit-il. En cet instant, tous les journaux, les radios et les chaînes de T.V. racontent comment vous avez trouvé la mort en vous sacrifiant pour que vive M^me^ Atomos. Avant votre réveil, des dizaines de photographes se sont groupés à la morgue où vous reposiez, plus mort que nature. En cette circonstance, nous avons effectué une mise en scène dont voici le résultat. Le journal, Owen.

Bernitz fouilla dans sa poche, déplia une édition spéciale qu'il déploya sous les yeux du Noir. Sam vit le gros titre sur huit colonnes, et un cliché le représentant sur une table de la morgue. Vêtements criblés de balles, sanglants, bouche ouverte, yeux révulsés… C'était terrifiant, criant de vérité !

Sam frissonna et Beffort dit tranquillement :

— Ce n'est qu'une mise en scène, mais, si vous nous aviez échappé, la police vous aurait intercepté et vous auriez subi le même sort que Shibuki… Sans aucun doute, c'est ce que M^me^ Atomos espérait. La carte, Owen.

Bernitz se déplaça, étala sur le bureau une carte détaillée du Wyoming, fit signe à Sam d'approcher. Le Noir se pencha, posa le doigt sur un point

situé entre Riverton et Shoshini, dans la partie sud-est d'une ligne pointillée représentant la limite de la *Wind River Indian Réservation.*

— La station est ici, installée dans un ancien ranch, et plus précisément à l'intérieur d'un réservoir d'eau en béton. M^me^ Atomos dispose d'un hélicoptère, de plusieurs voitures et de deux curieux appareils dont je ne connais pas l'utilisation.

Beffort dressa l'oreille.

— À quoi cela ressemble-t-il ?

Sam plissa le front.

— À rien de précis…, enfin, à rien que je puisse comparer.

— Mais encore ? insista Beffort. Un objet rappelle fatalement un autre objet, plus ou moins courant, et il semble impossible que vous ne puissiez établir une ressemblance quelconque. C'est si vrai que vous avez parlé de deux appareils. Donc, vous avez inconsciemment fait la constatation que ces objets étaient un assemblage de divers organes permettant l'exécution d'un travail, l'observation d'un phénomène ou la réalisation de certaines mesures.

Sam fit une grimace et, des deux mains, dessina une courbe dans le vide.

— Le hangar était sombre, mais j'ai vu assez nettement deux plates-formes rondes, montées sur quatre pieds et supportant une sorte de garde-fou… Sur l'épaisseur de chaque plate-forme, il y avait une inscription peinte en blanc que je n'ai pas pu lire.

Bernitz ricana.

— Parole ! lâcha-t-il, ça me rappelle l'un de ces trucs installés aux carrefours et où grimpent les flics pour régler la circulation !

Smith consulta sa montre.

— Nous discuterons de cela plus tard, dit-il. Pour l'heure, le plus urgent de nos actes consiste à cerner le ranch de M^me^ Atomos. Faites le nécessaire, Wyatt, et que les hommes soient discrets ! Ensuite, nous partirons pour Riverton. Vous viendrez avec nous, Sam.

CHAPITRE XIV

À cause d'une dépression de terrain, le ranch n'était pas visible depuis la route numéro 789 et, afin de voir sans être vu, un avion d'observation ne fut pas de trop.

Volant à une altitude raisonnable, jouant les zincs publicitaires en traînant dans son sillage une banderole « Cinzano », l'avion expédiait simultanément un message à Beffort.

« *Deux voitures de tourisme sur un terre-plein principal encadré de trois bâtiments… Un hélicoptère Bell assez mal dissimulé sous un filet de camouflage…*

— Vulnérable ? coupa Beffort.

« *Au mortier, il cassera comme un œuf !* assura la voix lointaine du pilote. *À part cela, rien à signaler. Les lieux sont déserts, et il n'y a qu'un seul chemin d'accès. Besoin d'autres renseignements ?*

— Non, mais j'estime anormal qu'il n'y ait pas un guetteur sur un toit ou dans le réservoir. Vous ne pouvez descendre plus ?

« *Pas sans risquer d'attirer l'attention ! Un zinc publicitaire au-dessus de cette zone perdue est déjà inhabituel, non ? »*

— Okay ! Laissez tomber, décida Smith.

L'avion continua sa route en direction du nord, effectua un large crochet… Dans un instant, il se poserait à Riverton avec sa moisson de clichés pris au-dessus du ranch. En les examinant, l'on découvrirait certainement des détails ayant échappé au pilote et, en tout cas, l'on aurait la position exacte du Bell.

Il était treize heures. Le soleil tapait dur, fondait le paysage en ondes de chaleur tremblotantes, et les arbres n'avaient d'ombre que pour leur tronc. Tout semblait calme et immobile, mais des équipes de la force « Dragon Vert » ratissaient le secteur, mètre par mètre, à la recherche d'une éventuelle

issue de tunnel. Cela n'allait pas tout seul, impliquait une longue et minutieuse prospection s'étalant sur une zone très vaste.

Le tunnel *pouvait* aboutir derrière une roche, dans le fossé d'une route, au bord du *Boysen Réservoir,* formant lac, et où un autre canot *pouvait* attendre… En fait, si l'on tenait compte du fait que les galeries souterraines de M^me^ Atomos s'étiraient souvent sur des kilomètres, la tâche prenait des allures quasiment titanesques.

— Nous serons encore là ce soir ! grogna Akamatsu.

— Maintenant, répliqua Smith, le temps n'a plus de valeur. M^me^ Atomos est dans ce ranch, et il ne faut pas qu'elle puisse en sortir, sauf pour comparaître devant des juges. Nous y consacrerons des jours, si cela est nécessaire, Yosho, mais quand nous attaquerons, nous aurons la certitude absolue que M^me^ Atomos ne dispose d'aucun moyen de fuite.

— L'hélicoptère ?

— Il sera détruit au mortier, juste avant l'attaque.

— Les explosions alerteront M^me^ Atomos !

— Oui, mais il sera trop tard, Yosho ! Le ranch est déjà cerné par fia police et « Dragon Vert », seulement le filet comporte de nombreuses failles. Quand nous passerons à l'action, cet après-midi, ce soir, cette nuit ou demain, je vous jure que M^me^ Atomos et ses gens se heurteront à un mur humain ! Cette fois, elle ne s'en tirera pas !

Mie et Owen échangèrent un coup d'œil dubitatif et, dans son dos, Sam croisa les doigts pour conjurer le mauvais sort.

Akamatsu ne dit rien, mais, en son for intérieur, il était persuadé que Smith, seul, y croyait vraiment.

*

* *

La mort brutale de Sam, annoncée par la presse, la radio et la télévision, avait complètement rassuré M^me^ Atomos un instant paniquée par les prévisions pessimistes du docteur Wataru. Ce dernier, hors de son laboratoire de l'île San Esteban, était d'une inquiétude et d'une méfiance maladives. D'autant plus que l'implantation des super-minicerveaux

tournait en eau de boudin et que son ordinateur géant n'était plus éclairé que par trois voyants représentant respectivement Royal, Gib et le singe des Chapin.

Pour un homme ayant rêvé de « robotiser » les U.S.A., après cinq années de patientes recherches, c'était un bide terrible.

— Souriez, Wataru ! ironisa M^me^ Atomos. Nous sommes dans le creux de la vague mais demain, le groupe « Soleil Levant » vous donnera une foule de sujets à diriger !

— Pourquoi pas aujourd'hui ?

M^me^ Atomos s'étira sur le divan, fronça les sourcils.

— Parce que nos informateurs ne savent pas où est Smith Beffort ! dit-elle sèchement avec une pointe de mauvaise humeur. Or j'avais prévu de le frapper en premier, afin de décapiter le F.B.I., et « Dragon Vert » ! Beffort mort, les Etats-Unis seront dans le creux de ma main, Wataru !

— Nous perdons du temps, remarqua Wataru.

M^me^ Atomos lui jeta un regard noir. À force de vivre sur une île, sous la seule direction du docteur Miwa, ce vieux bouc semblait avoir oublié qui était la patronne ! Elle se releva sur un coude et dit doucement :

— Sortez, docteur, et ne revenez pas m'importuner avant demain. Ici, c'est moi qui commande. Sortez !

Wataru s'inclina, gagna la porte et quitta la pièce. Il se dirigea vers le réservoir, grimpa péniblement l'échelle intérieure, s'assit auprès de l'ordinateur. Wataru luttait en souvenir de Nagasaki et d'Hiroshima, ne comprenait pas la haute stratégie de M^me^ Atomos. D'ailleurs, en rajeunissant, cette dernière paraissait avoir perdu de vue le but réel de son action contre les Américains, rapetissait sa noble vengeance en la cristallisant sur les Beffort et Akamatsu, détruisait finalement la confiance que Wataru avait en elle.

Puis, toujours à moitié nue, provocante, perverse et dépravée, M^me^ Atomos donnait l'impression d'être davantage préoccupée par ses sens que par l'accomplissement de sa mission.

Wataru soupira, pensant à ses morts d'Hiroshima. Finalement, tout ce qu'il pourrait entreprendre ne servirait à rien, sinon à faire de nouveaux morts et à susciter de nouvelles détresses. Puis, depuis le 6 août 1945, le temps avait passé. Wataru se sentait vieux, las de l'existence parce que sans

autre idéal que la destruction et l'extermination d'un pays et de ses habitants.

Dans son laboratoire de l'île San Esteban, ce genre d'idée n'avait jamais effleuré le vieil homme. Là-bas, il vivait en solitaire, en chercheur, axant tous ses efforts sur la fabrication et la miniaturisation de ce fameux super-minicerveau dont M^me^ Atomos faisait si peu de cas.

Wataru entendit un ronronnement, leva les yeux. À travers l'un des regards percés tout autour du réservoir, il vit un avion rouge tirant une banderole publicitaire. Depuis plus d'un mois, c'était la première fois qu'un avion survolait le ranch, malgré la proximité de l'aéroport de Riverton. Wataru suivit l'avion d'un œil morne, le vit effectuer un large crochet avant de piquer sur Riverton, invisible derrière la colline aride barrant l'horizon.

L'appareil donna l'impression de s'envoler dans le sol, et le regard de Wataru saisit une sorte de mouvement accompagné d'une lueur. Cela avait été très fugitif, irréel, et Wataru, à cause de l'élévation de son poste, était certain que nul autre ne l'avait vu.

Soudain passionné, le vieil homme s'arma de jumelles et se mit à scruter cette ligne d'horizon qui, semblait-il, dissimulait une animation assez inhabituelle. Pendant longtemps, il ne vit rien que les roches et les arbres, puis une tige métallique entra dans son champ de vision, disparut, se montra de nouveau, s'effaça définitivement. Connaissant l'emplacement de la route 789, Wataru se demanda pour quelle raison une voiture équipée de la radio se baladait en terrain accidenté, hors des chemins tracés, en veillant à ne pas être vue du ranch.

Il pivota, braqua les jumelles en direction du nord, repéra assez rapidement une autre antenne se balançant à l'abri d'un monticule rocheux. Wataru passa au crible la ligne d'horizon, compta une trentaine d'antennes, plus ou moins visibles, mais essayant selon toute évidence de rester à l'abri des accidents de terrain.

À ce moment, Wataru aurait dû descendre de son perchoir et s'en aller avertir M^me^ Atomos. Au lieu de cela, il ne bougea pas, demeura pensif, perdu dans quelque secrète supputation, et s'assit finalement à la place qu'il occupait primitivement.

Si M^me^ Atomos avait pu voir son sourire, elle aurait compris que tout le monde ne l'aimait pas, au sein de son organisation.

*

* *

À dix-huit heures, Art Baxer se présenta au P.C. de Beffort. Il avait dirigé les recherches en ce qui concernait le débouché d'un souterrain vers *Boysen Réservoir,* point hautement stratégique, quand on savait que M^me^ Atomos affectionnait particulièrement l'eau pour exécuter ses replis. Baxer arrivait avec une réponse négative.

Beffort enregistra, et Akamatsu ombra la carte de la région sur toute sa partie nord.

À dix-huit heures quinze, Hank Seurer vint à son tour au rapport.

— Nous avons prospecté toute la zone s'étendant des faubourgs de Riverton à la rivière Wind, dit-il en essuyant la sueur qui coulait de son front. Zéro pour un souterrain.

Akamatsu ombra la partie ouest.

À vingt heures, alors que la nuit tombait, Beffort regardait pensivement la carte. Elle était ombrée sur la totalité de son pourtour, ce qui signifiait qu'aucune sortie de souterrain n'avait été repérée au-delà du périmètre gardé par « Dragon Vert » et la police.

— Incrédule, Smith ? demanda Akamatsu.

— Oui. Jamais M^me^ Atomos n'a commis une telle imprudence. Sans un tunnel de fuite, elle est perdue. Nous avons peut-être des œillères, Yosho, mais j'ai la conviction qu'elle a prévu une porte de sortie.

Akamatsu haussa les épaules. Maintenant, il commençait à avoir confiance, contrairement à Smith qui devenait de plus en plus soucieux à mesure que les heures coulaient.

— Personne n'est infaillible, dit-il. Puis, en annonçant la mort de Sam, n'avons-nous pas fait ce qu'il fallait pour lui retirer toute méfiance ? Pourquoi se méfierait-elle ? Sam était le seul à connaître l'emplacement du ranch.

Il montra les bâtiments visibles entre deux rochers.

— Voyez, Smith, rien ne bouge, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela qui m'inquiète, avoua Beffort. Jadis, et même naguère, M^me^ Atomos ne se serait pas comportée de cette façon. Venir s'enterrer dans ce trou alors quelle a la possibilité de faire trembler les Etats-Unis, grâce à son diabolique minicerveau, ne lui ressemble pas.

Sam fit un pas et dit :

— Nous n'avons pas eu le temps d'en parler, mais, à présent, il y a Isadori.

— Qui est-ce ?

— Son amant, son garde du corps, son chien ! lâcha le Noir avec mépris. Elle le mène à la baguette, et il l'adore. Au Mexique, c'est lui qui l'attendait lorsqu'elle sauta en parachute sur la piste d'atterrissage *X. 35.* Ce matin, c'est lui qui pilotait le canot, sur la North Platte…

— Je vois, fit Beffort. Vous voulez dire que M^me^ Atomos et Isadori sont comme des jeunes mariés ?

Sam eut un immense sourire.

— Vous êtes trop bon avec eux, monsieur Beffort ! Si j'avais le choix des mots, j'utiliserais un autre terme !

Mie sut gré au Noir de la ménager.

— Je crois savoir ce que Sam veut dire, intervint Akamatsu d'un ton neutre. Il n'y a pas si longtemps, j'ai *aussi* connu la « lune de miel Atomos » ! Cela se passait dans un hôtel, et je n'ai pas vu le jour pendant des semaines. Sur ce plan, M^me^ Atomos est insatiable… Euh ! j'espère qu'Isadori est costaud !

— Il est costaud, confirma Sam, très digne.

— Alors, conclut Akamatsu, soyez sûr quelle ne bougera pas du ranch, Smith ! Peut-être même que les mortiers la laisseront indifférente et quelle sera en nuisette lorsque vous lui passerez les bracelets d'acier !

Beffort n'eut pas un sourire. En son âme et conscience, il pensait que tout cela était trop beau pour être vrai. Amoureuse comme une chienne en chaleur, la terrible femme n'en restait pas moins redoutable, lucide et clairvoyante.

— Sam, s'enquit Beffort, combien d'hommes au ranch, à part Isadori et le docteur Wataru ?

— Trois, répondit le Noir, sans hésiter.

Là encore, la mariée était trop belle. Sans échappatoire, sans arme absolue, M^me^ Atomos ne disposait même pas d'une troupe suffisante pour assurer sa défense. Ou alors, Akamatsu avait raison en prétendant qu'elle ne se méfiait pas et qu'elle comptait sur le Bell, en cas de danger…

— Quand attaquerons-nous, Smith ? demanda Akamatsu.

Beffort observa le ciel.

— À la nuit noire, et lorsque aucune lumière ne brûlera plus aux fenêtres du ranch. Je veux que l'effet de surprise soit total. Je prendrai la tête d'un commando qui comprendra Owen Bernitz, Hank Seurer. Art Baxer, Dan Stone et dix hommes que vous sélectionnerez, Owen.

— Et moi ? lâchèrent en même temps Mie et Akamatsu.

— Vous, Yosho, serez chargé de maintenir en alerte les équipes placées en seconde ligne et assurerez la surveillance des routes, des chemins, des sentiers. Mie, j'aimerais que vous vous occupiez plus particulièrement du *Boysen Réservoir,* de la rivière Wind et des faubourgs de Shoshini.

Il fit face à Bernitz.

— Owen, vous allez immédiatement prendre langue avec le colonel Fleck. Il détient les clichés pris par l'avion d'observation et connaît la position exacte du Bell. Qu'il fasse le nécessaire pour installer ici même le nombre de mortiers qu'il jugera utile, et que ses premiers tirs soient des coups au but.

— À votre place, s'insurgea Akamatsu, je prendrais moins de soins ! Si M^me^ Atomos et ses gens étaient tués…

— S'ils étaient tués, coupa Beffort, nous ne saurions jamais où est situé le laboratoire qui fabrique les minicerveaux et la plus grande partie du groupe « Soleil Levant », qui reste une organisation ultrasecrète, même pour Sam, échapperait à nos recherches !

— Sans M^me^ Atomos, décréta Akamatsu, tout cela tombera en poussière !

— Vous n'en savez rien, Yosho. Trop de gens sympathisent avec M^me^ Atomos pour que personne ne soit tenté de prendre sa succession ! Entre « Soleil Levant » et *l'O.A.A.M.A.*[2], il y a certainement des liens. Le premier groupe fournit l'argent. M^me^ Atomos ne peut tout contrôler, tout superviser. Elle doit avoir un directeur, un comptable, des secrétaires…

— À vous entendre, ironisa Akamatsu, l'on croirait que M^me^ Atomos dirige une entreprise commerciale !

— C'en est une ! assura Beffort. Pour fabriquer les minicerveaux, il faut de l'argent, de la matière première, un laboratoire d'études, des machines et des ouvriers. Cela implique effectivement une organisation commerciale, des registres de comptabilité, des livres de paie, etc. Donc, si tout cela demeurait après la mort de M^me^ Atomos, croyez-vous réellement que nous pourrions dormir sur nos deux oreilles ?

Akamatsu ne répliqua pas. Smith Beffort raisonnait juste, Yosho devait en convenir, mais sa haine envers la sinistre femme le rendait difficilement perméable à la logique. Au Japon, un proverbe dit : « *Ecrase la tête du serpent et ne cherche pas ses enfants car, sans lui, ils périront* », et Akamatsu ne songeait qu'à écraser la tête de M^me^ Atomos.

— Smith, dit-il gravement, en arrêtant cette femme comme s'il s'agissait d'une criminelle ordinaire, vous allez prendre un risque et des responsabilités incalculables. Elle moisira en prison pendant un certain temps, puis elle passera en jugement. D'ici là, ne me dites pas que « Soleil Levant » ou bien *l'O.A.A.M.A.,* et probablement les deux, ne feront pas tout pour provoquer son évasion !

Beffort alluma une cigarette, sourit.

— Entre-temps, elle aura parlé, à moins que ce ne soient Isadori, Wataru ou l'un des trois hommes du ranch, et nous aurons décapité « Soleil Levant », désintégré *l'O.A.A.M.A.,* et détruit le laboratoire et tous les refuges disséminés à travers les Etats-Unis ! Quand M^me^ Atomos sera entre mes mains, Yosho, elle ne s'échappera pas…

Il abandonna brusquement la discussion, marquant ainsi sa détermination de mener l'affaire comme bon lui semblait, et dit à Bernitz :

— Partez, Owen, nous n'avons que trop tardé. Que le colonel Fleck fasse vite. Tant que le Bell ne sera pas transformé en torche, je ne croirai pas à la capture de M^me^ Atomos.

— *Okay !* j'y vais, fit Owen. Pour le commando, quel armement faut-il prévoir ?

— Fusils et pistolets paralysants, à l'exclusion de toute arme à feu. En cas de résistance, je ne veux pas qu'un petit nerveux descende M^me^ Atomos…

Akamatsu grimaça. Il savait pourquoi Smith l'expédiait sur la seconde ligne et devait s'avouer que la précaution était bonne. Face à M^{me} Atomos et disposant d'une arme, jamais il ne pourrait s'empêcher de la tuer.

CHAPITRE XV

Isadori s'éveilla brusquement, ouvrit les yeux sur l'obscurité de la chambre. Le ciel s'était couvert, ne laissait filtrer aucune clarté, et le silence avait une épaisseur de muraille. Isadori se dressa à demi, écouta. Il n'entendit que la respiration de M^me^ Atomos, couchée dans un lit situé à l'autre bout de la pièce, et le bruit agaçant d'un robinet mal fermé faisant du goutte-à-goutte.

Isadori dormait toujours d'un sommeil de plomb, sans rêve et sans cauchemar, d'une manière très végétative, ne revenait à la surface qu'au petit matin ou lorsque son instinct l'avertissait d'un proche danger.

Il se leva, ouvrit la fenêtre, entrebâilla les persiennes.

Le terre-plein était sombre mais, beaucoup plus loin, Isadori vit un halo mouvant se déplaçant derrière la ligne d'horizon. Un horizon finalement très proche, puisque le ranch occupait le centre d'une sorte de cuvette…

Isadori avança son nez camard, et ses deux profondes narines palpitèrent comme un mufle de bête fauve.

— Qu'est-ce qu'il y a, Isadori ? chuchota M^me^ Atomos qui, elle aussi, venait d'avoir conscience d'une vague menace.

Le géant se retourna.

— Je ne sais pas, maîtresse, murmura-t-il, mais j'ai l'impression d'un changement…

Sans allumer, M^me^ Atomos le rejoignit devant la fenêtre et scruta la nuit. À droite, la lueur diffuse des réverbères de Riverton jouait sur les nuages très bas. Phénomène habituel qui ne retint pas l'attention de M^me^ Atomos. Par contre, le halo mouvant fixa son regard. Elle enfonça ses ongles dans le bras d'Isadori.

— Tu as vu ?

— Oui. On dirait le reflet d'une lampe portative tenue par un homme en marche.

Dans l'ombre, l'œil de M^me^ Atomos se dilata. La route passait au large, le chemin conduisant au ranch n'était pas de ce côté. En fait, dans la direction du halo, il n'y avait que de la caillasse, des rochers, quelques bouquets d'arbres rabougris.

M^me^ Atomos marcha vers son lit, trouva à tâtons les jumelles de nuit, revint à la fenêtre. Elle régla sa vision binoculaire, sursauta en apercevant un groupe d'hommes armés qui descendaient furtivement vers le ranch. Eux, ils progressaient dans l'obscurité, n'avaient aucun rapport direct avec le halo qui continuait de ramper derrière la colline, mais toute cette animation démontra à la Japonaise l'imminence du danger.

Elle régla mieux ses jumelles, reconnut la haute silhouette de Smith Beffort, celle, plus trapue, d'Owen Bernitz, s'accrocha à Isadori comme à une bouée de sauvetage. Mais sa défaillance fut brève. La seconde suivante, elle était à nouveau la grande M^me^ Atomos et ordonnait :

— Va dire à Wataru et aux autres que « Dragon Vert » cerne le ranch. Qu'ils prennent l'hélicoptère. En faisant vite, ils peuvent encore rallier notre base de Big Sandy.

Isadori baissa les yeux.

— Ils ne passeront pas, dit-il. Le Bell sera abattu dès que Beffort l'aura repéré.

— Je l'espère bien ! Ainsi, nous aurons une chance de passer inaperçus. Va ! Tu me rejoindras dans le hangar, après t'être habillé chaudement. Souviens-toi qu'il ne fait pas bon sur les *Hil !*

Isadori opina et quitta rapidement la chambre. M^me^ Atomos enfila un pantalon, des bottes, deux tricots de laine, et se rendit au hangar en évitant de se montrer. Une fois dans le petit bâtiment, elle fit coulisser un rideau de camouflage destiné à stopper les infiltrations de lumière vers l'extérieur et alluma une grosse torche à piles.

Les plates-formes Hiller étaient prêtes à fonctionner, et l'équipement se trouvait disponible. M^me^ Atomos coiffa un casque noir et se glissa dans une combinaison de même teinte.

Puis elle s'assit et attendit tranquillement Isadori.

*

* *

Côté « Dragon Vert », police et F.B.I., on était prêt à toute éventualité. Quant au colonel Fleck, il n'attendait que le signal de Smith Beffort pour expédier ses obus sur le Bell déjà « cadré » par ses pointeurs.

Pour l'heure, la consigne recommandait le silence et l'immobilisme. L'action était réservée au commando que Beffort dirigeait. Une action encore larvée, sournoise, consistant en une approche lentement précautionneuse sur un terrain difficile et sans le moindre éclairage.

Selon la formule consacrée, tout allait bien et rien ne valait d'être signalé, mais, en tête de colonne, Smith ne pouvait se défendre d'une méfiance croissante. Depuis l'apparition de M^me^ Atomos sur le territoire des Etats-Unis, c'était la dix-septième fois que les forces de l'ordre la cernaient en une tenaille apparemment mortelle et, à la suite des seize opérations précédentes, la diabolique Japonaise avait brisé le cercle, afin de conserver une liberté décidément inaliénable.

Smith leva les yeux. À moins de deux cents mètres, tache plus sombre que la nuit, le ranch semblait dormir sur son lit de cailloux. Aucune lumière, nul mouvement, silence de mort…

— Dites, patron, murmura Owen, et si *elle* s'était réfugiée ailleurs ?

— Le Bell est là, non ? Sam savait que M^me^ Atomos l'utiliserait pour quitter la région de Casper, et c'est précisément ce qu'elle a fait… Savez-vous à quoi je pense, Owen ?

— Non.

— Aux deux appareils circulaires que Sam a vus, dans un hangar du ranch…

À cet instant, un homme glissa et des pierres cascadèrent le long de la pente. Tout le monde se figea, et l'idée naissante de Smith s'envola avant d'avoir été précisée. Puis, quand la dernière pierre eut cessé de rouler, le commando reprit sa progression, arriva à cent cinquante mètres du ranch, se coula le long des barrières de clôture de l'ancien enclos à bétail. Là passait le chemin reliant le ranch à la route, et Smith entraîna ses hommes sur ce sol battu depuis des siècles par le piétinement de milliers de sabots.

Maintenant, le commando n'était plus qu'à cent mètres de son objectif, et Smith jugea qu'il était temps de faire entrer les mortiers dans la danse. Il fit stopper son monde, leva la main à l'intention de Baxer qui portait le talkie walkie, et ce dernier déploya l'antenne télescopique.

À la même seconde, le hurlement déchirant 'd'un rotor lacéra le silence, et le déplacement d'air gifla Beffort pétrifié par la soudaineté du vacarme. Puis le Bell bondit littéralement vers le ciel, s'inscrivit sur les nuages, piqua droit sur les montagnes Rocheuses.

Cela avait été fulgurant, ne pouvait se compter qu'en secondes et, dans de telles conditions, un homme contrôle difficilement un réflexe quand son index est déjà replié sur la détente d'un fusil paralysant d'une portée maximale de cinq cents mètres.

Smith fut cet homme. En un éclair, il pensa qu'il ne disposait pas de couverture aérienne, que les groupes d'encerclement avaient l'ordre de garder l'arme au pied tant que les mortiers seraient muets, et que le Bell, volant à près de trois cents kilomètres à l'heure, se mettrait hors de portée très vite, avant de se fondre dans la nuit.

Il tira de la hanche, sauvagement, gardant le doigt sur la détente, et l'invisible rayon balaya l'appareil qui n'était déjà plus qu'une ombre.

Pas sûr de la distance, croyant l'avoir manqué parce qu'il gardait sa ligne de vol, Smith hurla :

— Alerte ! Baxer, ordonnez le feu !

Secoué, Baxer hurla également le signal et, presque simultanément, l'enfer se déchaîna autour de la cuvette. Dans le fracas des explosions, des détonations, et alors que tous les regards convergeaient vers le Bell, nul n'entendit ni ne vit les deux plates-formes Hiller qui grimpaient obliquement dans le ciel, s'éloignaient en direction du nord, et plus précisément vers Creek. Là, dans un garage loué à l'année par le correspondant local de M^{me} Atomos, une moto Honda 500 cc de compétition emporterait M^{me} Atomos et Isadori à près de deux cents kilomètres à l'heure de moyenne.

Sachant que les plates-formes Hiller – d'un modèle relativement ancien – n'autorisaient que des sauts de puce, M^{me} Atomos avait, une fois de plus, tout prévu…

*

* *

Dans les débris fumants du Bell, on venait de retrouver cinq cadavres carbonisés, à peine identifiables, mais que Sam reconnut néanmoins sans trop d'hésitation.

— Celui-là est le docteur Wataru. Celui-ci est Nachi, le pilote. Quant à ces trois hommes, j'ignore leur nom, mais ils s'occupaient du ranch, en l'absence de M^me^ Atomos.

Smith crispa les poings. M^me^ Atomos et Isadori n'avaient pas pris place dans l'appareil, n'étaient plus dans le ranch et, constatation surprenante, les deux appareils décrits par Sam ne se trouvaient plus sous le hangar.

Pourtant, personne n'avait franchi les limites du secteur gardé par les forces de l'ordre, et aucun bâtiment du ranch ne comportait de cave, si bien que l'existence d'un souterrain ne pouvait être envisagée sérieusement.

D'ailleurs, les sondages qui suivirent confirmèrent cette probabilité, et Beffort se vit contraint d'admettre que la sinistre Japonaise avait de nouveau administré la preuve de sa diabolique habileté.

Blêmes, Mie et Akamatsu débarquèrent d'une jeep, et le Japonais dit immédiatement :

— Ce n'est pas possible, Smith ! Nous nous sommes trompés en pensant *qu'elle* était ici !

Beffort haussa les épaules.

— Elle y était, Yosho. Dans la pièce voisine, son lit est encore chaud, et ses vêtements gisent en tas, sur une chaise, auprès d'une paire de jumelles de nuit. Comme la fenêtre entrouverte donne sur la colline que j'ai descendue avec mes gars, la conclusion s'impose d'elle-même, n'est-ce pas ?

— Si elle était ici, gronda Akamatsu, elle y est encore ! Personne n'a franchi les barrages, et le Bell a été abattu en flammes ! Comment voulez-vous…

— Les deux plates-formes signalées par Sam ont également disparu, coupa Beffort. Entre elles, Isadori et M^me^ Atomos, il y a certainement un rapport de cause à effet, mais je ne parviens pas à l'établir. À moins que ces

appareils n'appartiennent à une nouvelle et fantastique panoplie, du type télétransport par autodésintégration, je ne comprends pas leur utilité.

Du seuil, Owen Bernitz lâcha :

— Ne cherchez plus, patron ! Je viens de recevoir un message de *628. D.V. As,* qui regroupe toujours toutes les informations depuis son dispatching de Casper. Voici environ dix minutes, une ronde de police circulant dans une petite rue isolée de Creek a buté sur deux plates-formes Hiller abandonnées au milieu de la chaussée ! Elles portent la marque de l'*U.S. Army,* sont en parfait état de marche et ont été récemment employées[3].

Beffort éprouva un vide au creux de l'estomac. C'était si simple, comparé aux moyens extraordinaires que M^me^ Atomos mettait habituellement en œuvre, que nul n'y avait songé.

— Où est Creek ? demanda-t-il durement.

— À dix kilomètres d'ici, répondit Bernitz. Inutile de vous dire que l'alerte est donnée et que des équipes fouillent le bled, maison par maison, rue par rue, et que les routes viennent d'être fermées jusqu'aux limites de l'Etat !

Akamatsu consulta sa montre et dit amèrement :

— Nous pouvons essayer, mais réalisez-vous que M^me^ Atomos et Isadori n'ont pas loin d'une heure d'avance ? Fouiller la ville de Creek est enfantin ! Si M^me^ Atomos est allée là-bas, ce n'est pas par hasard. Je suis sûr qu'un avion piloté par un « Soleil Levant » se tenait prêt à décoller et, en raison de l'avance prise au départ, M^me^ Atomos peut actuellement survoler n'importe quel Etat voisin…

Il s'assit et conclut :

— Nous sommes battus, Smith. C'est un fait.

Beffort s'assit à ses côtés.

Il n'y avait plus rien à faire.

*

* *

Pour M^me^ Atomos, la chevauchée fantastique s'achevait.

Isadori savait faire beaucoup de choses, mais il était vraiment champion en ce qui concernait le pilotage d'une moto lancée à une allure folle sur les routes de montagne.

Comme dans le canot, M^me^ Atomos avait quasiment perdu la notion du temps. Plus rien n'existait que le faisceau dansant du phare illuminant fugitivement une rangée d'arbres, un insondable ravin, la paroi abrupte d'une falaise et, parfois, mais pas souvent, la route enfin tracée en une brève ligne droite.

Collée au dos massif d'Isadori, M^me^ Atomos avait la sensation diffuse d'être désincarnée, subissait inconsciemment la griserie de la vitesse, était noyée dans un hurlement de moteur, de crissements de pneus. Le monstre rugissait entre ses cuisses, plein de vibrations agaçantes, et les ongles de M^me^ Atomos s'enfonçaient dans la poitrine d'Isadori penché sur le guidon de sa machine.

Puis, les lumières de Big Sandy apparurent au bout de la sinueuse route de montagne, et Isadori ralentit, vira avant les premières maisons, dirigea sa Honda sur un chemin escarpé trop étroit pour autoriser le passage d'une automobile. La moto escalada l'obstacle sans effort, sauta une dernière bosse et s'immobilisa devant un chalet. Isadori coupa les gaz, stoppa le moteur, se tourna.

— Nous sommes arrivés, maîtresse.

M^me^ Atomos se détacha de lui sans un mot, mit pied à terre, se dirigea vers l'escalier. Tout de suite, une femme âgée se montra sur le seuil, et la porte ouverte répandit sur la nuit un long triangle de lumière.

— Ferme, Kishi ! gronda M^me^ Atomos en la bousculant.

Elle entra, retira son casque, pivota.

— Ton poste fonctionne ? demanda-t-elle.

La Japonaise s'inclina.

— Il fonctionne, madame.

— Appelle immédiatement le quartier général de « Soleil Levant », à Casper ! ordonna M^me^ Atomos. Tu me passeras Yamoto dès qu'il sera au contact.

Kishi fila dans une petite pièce jouxtant le living, et Mme Atomos se débarrassa de sa combinaison, de ses bottes, se laissa choir dans un fauteuil. Isadori entra, posa sur la table le parabellum qu'il avait constamment gardé dans sa ceinture et dit :

— J'ai garé la moto et…

— Qui a renseigné Beffort ? coupa sèchement Mme Atomos.

Le géant eut un geste d'ignorance. Mme Atomos reprit :

— Quelqu'un a trahi, Isadori ! Le ranch était mon abri le plus sûr, et peu de gens connaissaient son emplacement… Qui est chargé de veiller sur ma sécurité ?

— Moi, maîtresse.

Mme Atomos se leva, un rictus aux lèvres.

— Qui a failli à sa tâche, Isadori ?

— Moi, maîtresse, grogna le géant.

Mme Atomos marcha sur lui, s'empara du parabellum et le braqua sur le front de l'homme.

— Donc, dit-elle d'une voix douce, tu mérites la mort ?

Le géant n'eut pas un battement de cils.

— Je la mérite.

À ce moment, de la pièce voisine, Kishi annonça qu'elle venait d'accrocher Casper, et que Yamoto était à l'écoute. Mme Atomos hésita, posa finalement le parabellum sur la table et s'éloigna d'un pas vif. Isadori s'assit, un peu ému, se demandant s'il ne devait pas la vie à l'intervention de Kishi.

Pour plus de sûreté, il vida le chargeur de l'arme, écouta Mme Atomos qui posait des questions à Yamoto, chef de « Soleil Levant ». La conversation fut brève, et Mme Atomos revint prendre place dans son fauteuil. Elle paraissait plus calme, observa Isadori avec toute la tendresse que peut refléter un œil de cobra et lâcha, du bout des lèvres :

— Sam n'est pas mort, Yamoto en a la preuve formelle.

Isadori plissa le front.

— Alors, c'est lui qui aurait renseigné Smith Beffort ?

— Evidemment, imbécile ! En dernier lieu, Sam a été vu avec Owen Bernitz dans les rues de Creek ! Cela signifie qu'il a adhéré à la force « Dragon Vert » et qu'il combattra désormais contre nous…

— Il faut le supprimer, maîtresse !

M^me^ Atomos sourit.

— Oui, mais, auparavant, je pense qu'il pourra involontairement nous aider à faire tomber les Beffort et Akamatsu dans un piège. Je dois y réfléchir…

Elle tendit les bras, soudain très chatte.

— Monte-moi là-haut, Isadori. Après cette randonnée, nous avons besoin de repos, tu ne crois pas ?

Isadori l'enleva dans ses bras puissants, grimpa l'escalier, poussa une porte du pied et déposa M^me^ Atomos sur le lit. Il savait quelle était complètement folle, mais il l'aimait bien comme cela.

— Déshabille-moi, Isadori, souffla la terrible femme.

Le géant se pencha sur elle, posa sa main sur la chair qui s'offrait, prolongea sa caresse…

M^me^ Atomos ?

Un sucre !

FIN

---

[1] Voir : *M^me^ Atomos jette un froid.*

[2] *Organisation Américaine des Amis de Madame Atomos.*

[3] *La plate-forme Hiller existe effectivement. Elle figure à la page 505 du P.L.I., édition 1966.*